

LE
LIBERTIN
DE QUALITÉ,
OU
CONFIDENCES

D'UN PRISONNIER AU CHATEAU DE
VINCENNES.

Ecrites par lui-même.

Avec figures.

Auri sacra fames.

✕
A STAMBOUL,
DE L'IMPRIMERIE DES ODALISQUES.

— — — — —
M. D C C. L X X X I V.

Le Libertin de qualité (1783) ou Confidences d'un prisonnier au château de Vincennes écrites par lui-même.

Honoré Gabriel Riqueti de Mirabeau



A Stamboul, 1784

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Auri sacra fames.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[À Monsieur Satan.](#)

[Le Libertin de qualité](#)

A
MONSIEUR SATAN.



*M*ONSIEUR SATAN

Vous avez instruit mon adolescence ; c'est à vous que je dois quantité de tours de passe-passe, qui m'ont servi dans mes premières années. Vous savez si j'ai suivi vos leçons ; si je n'ai pas sué nuit & jour pour agrandir votre empire, & vous fournir des sujets nouveaux.

Mais, monsieur Satan, tout est bien changé dans ce pays ; vous devenez vieux ; vous restez chez vous ; les moines même ne peuvent vous en arracher ; vos diablereaux, pauvres heres ! n'en savent pas autant que nos apprentifs maquereaux.

Ils ne vous rapportent que des récits infideles, parce que nos femmes les attrappent & les bernent.

Je trouve donc une occasion de m'acquitter envers vous. Je vous offre mon livre ; vous y lirez la gazette de la cour, les nouvelles à la main des filles, des financiers & des dévotes. Vous serez instruit de quelque tour de biffac, où, tout fin diable que vous êtes, vous auriez eu un pied de nez ; mais que votre chaste épouse n'y fourre pas le sien ; car aussi-tôt cornes de licornes s'appliqueront sur votre front séraphique : défiez-vous sur-tout de ces grandes manches à gros vits, & ne laissez pas aller votre femme en confrérie sans une ceinture. Cependant, que la jalousie ne trouble pas votre repos ; car, voyez-vous, monsieur Satan, si elle le veut, cocu serez ; & quand vous la mettriez en poche, s'y foutroit-elle par la boutonniere,

Puissent les tableaux que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, ranimer un peu votre antique paillardise ! Puisse cette lecture faire brûler tout

l'enfer ! Daignez recevoir ces vœux comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR SATAN,

DE VOTRE ALTESSE DIABOLIQUE,

*Le très-humble, très-obéissant &
très-dévoué
serviteur,
CON-DESIROS.*

LE LIBERTIN DE QUALITE.

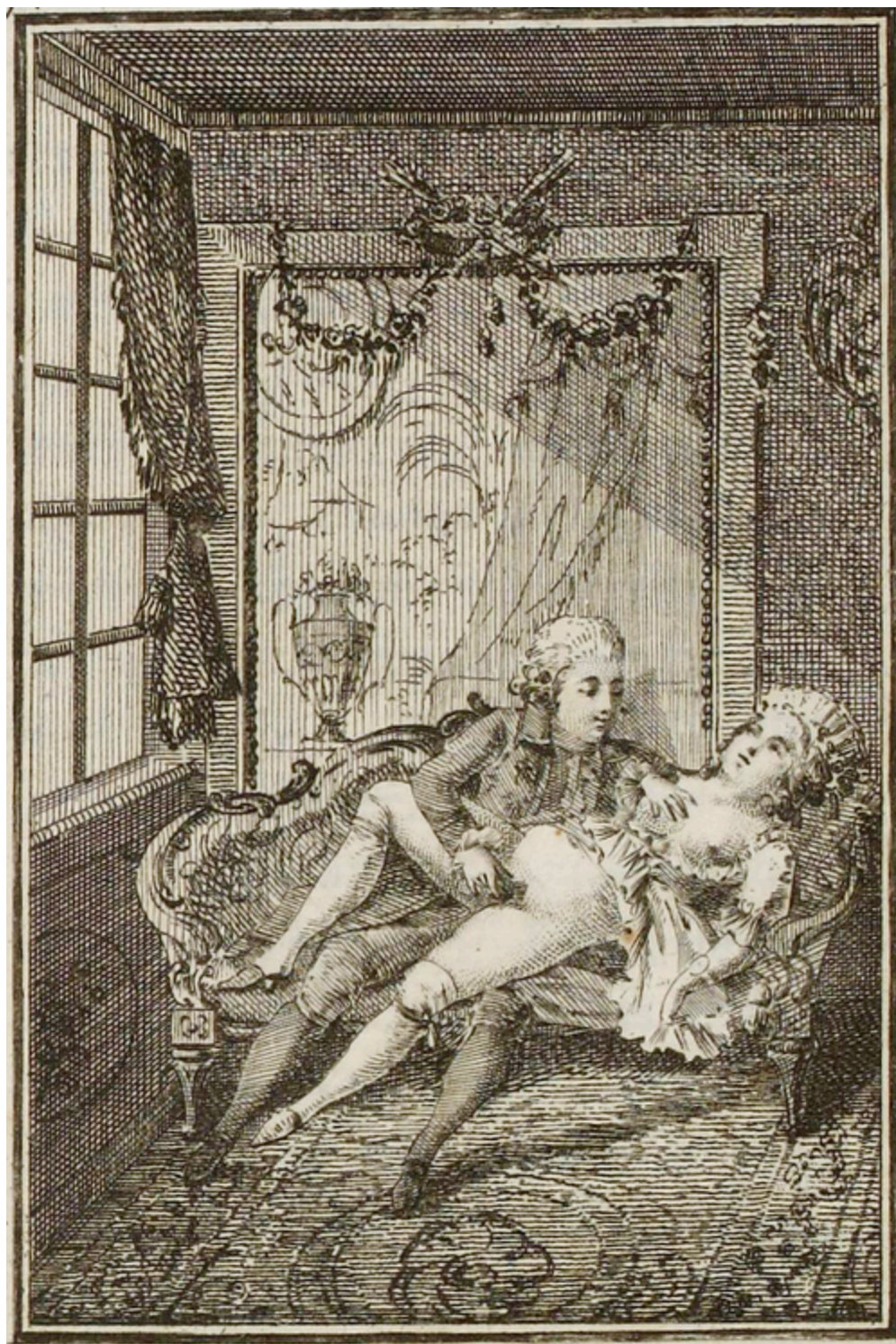
accolade

JUSQU'ICI, mon ami, j'ai été un vaurien ; j'ai couru les beautés ; j'ai fait le difficile. A présent la vertu entre dans mon cœur ; je ne veux plus foutre que pour de l'argent ; je vais m'afficher étalon juré des femmes sur le retour, & je leur apprendrai à jouer du cul à tant par mois.

Il me semble déjà voir une dondon, qui n'a plus que six mois à passer pour finir sa quarantaine, m'offrir la molle épaisseur d'une ample fressure. Elle est fraîche encore dans sa courte grosseur ; ses tetons, rougissans d'une substance trop abondante, sont d'accord avec les petits yeux, pour exprimer toute autre chose que la pudeur. Elle me patine la main ; car la financière, comme son mari, patine tout, & toujours. Je rougis ; ah ! voyez comme cela me va, comme mes yeux s'animent, comme mon pucelage m'étouffe ; car vous noterez que j'ai mon pucelage, & que je cherche à me faire élever. On m'offre plus que je ne veux ; les agaceries sont de vraies orgies... Foin, je ne bande point... Je deviens triste, mes malheurs me tourmentent, des créanciers avides... Pendant ce tems-là ma main erre, elle s'anime ; quelle légèreté ! Comme la cadence est brillante ! Ma voix exprime l'*adage*, mon archet est l'organe d'un *presto* vigoureux & soutenu. Ah, mon ami, voyez le cul de ma dondon, comme il bondit !... Sa poitrine siffle, son gosier se ferre, son con décharge, elle est en fureur, elle veut m'entraîner... Là, là, tout doux... La douleur me ressaïsît... On me fait des offres, hélas ! comment se résoudre à accepter d'une femme à qui on voudroit témoigner le sentiment

Le plus pur ! On redouble. Je pleure. L'or paroît... L'or... Sacredieu ! je bande & je la fous.

Pl. 2



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Voyez son Cul come il bondit

Mais ma chaste dondon en paie plus d'un ; aussi bientôt après ma facile Victoire, je me fais présenter chez madame *Honeste*, (famille presque éteinte) tout y respire la pudeur & l'honnêteté ; Tout y prêche l'abstinence, jusqu'à son visage, dont la tournure, quoiqu'assez piquante, n'a cependant aucun de ces détails qu'inspirent la tendresse. Mais elle a des yeux, de la physionomie, une taille qui seroit trop maigre, si toute l'habitude du corps ne s'y proportionnoit pas. Je ne louerai pas sa gorge, quoiqu'une gaze qui s'est dérangée m'ait permis d'entrevoir du lointain ; les bras sont un peu longs, mais ils sont flexibles ; on pourroit souhaiter une jambe plus régulière ; telle qu'elle est, un joli pied la termine. Nous avons les *grands airs*, des *nerfs*, des *migraines*, un mari que l'on ne voit qu'à table, des yeux discrets, de l'esprit bizarre, capricieux, mais vif ; mais quelquefois ne ressemblant qu'à foi... Pardieu ! allez-vous me dire, celle-là ne vous paiera pas... O que si ! parce qu'elle est vaniteuse, parce qu'elle se pique de générosité, parce qu'elle veut primer.

D'abord vous imaginez bien que nous faisons du respect, de l'esprit, des pointes, des calembours, que madame a raison, que tout chez elle est au mieux possible... Irai-je à sa toilette ? Pourquoi non ?... Je placerai une mouche ; je donnerai à cette bouche tout le jeu dont elle est susceptible... Un chapeau arrive... Bon dieu ! les grâces l'ont inventé ; le dieu du goût lui-même en a placé les fleurs, & tous les zéphirs jouent dans les plumes qui le couvrent. Comme cette gaze *prune-de-monsieur* coupe avec ce *verd-anglois*... Mais qui l'a envoyé ?... vous sentez que je suis le coupable, & pourquoi un coupable ne rougiroit-il pas ?... Je suis trahi, déconcerté, boudé... Victoire, que son emploi de femme-de-chambre, quelques baisers des plus vifs & un louis ont mis dans mes intérêts, les plaide en mon absence... Ah ! madame, si vous saviez ce que l'on me dit de vous !... Combien ce monsieur est aimable ! Il vaut bien mieux que votre chevalier, & je suis sûre qu'il ne vous en coûteroit qu'une misère... Il n'est pas joueur, je le fais de son laquais ; c'est un cœur tout neuf. — Mais crois-tu que je sois assez aimable pour... — Ah dieu ! madame, comme ce chapeau est tourné ! vous voilà à vingt ans. — Tais-toi, folle, fais-tu que j'en ai trente &

passés ?... (Pardieu oui *passés*, & il y a dix ans que cela est public...) Je reviens l'après midi : on est seule... pourquoi ne le feroit-on pas ? Je demande pardon, en offensant davantage ; on s'attendrit ; je me passionne ; on se... (foutre attendez donc... cette femme-là est d'une précipitation à me faire perdre les frais de mon chapeau.) Vous sentez bien que mon laquais n'est pas assez bête pour ne pas me faire avertir que le ministre (ah pardieu ! tout au moins) m'attend. Je jette un coup-d'œil assassin ; j'embrasse cette main qui tremble dans la mienne... Je me relève & je pars.

Pendant ce tems-là je fais connoissance avec une de ces femmes qui, blasées sur-tout, cherchent des plaisirs à quel prix que ce soit. Elle me fait des avances, parce que son honneur, sa réputation, la bienfaisance... Tout cela est aussi loin que la jeunesse. Nous sommes bientôt arrangés ; elle me paie, je la lime ; car je ne veux sacredieu pas décharger... Mon infante le fait ; les tracasseries viennent. Ah ! doux argent, je sens ton auguste présence... Enfin on s'y détermine. Il y a déjà quinze mortels jours qu'on languit. Je fais entendre modestement que la reconnaissance m'attache, que j'ai des obligations d'un genre... N'est-ce que cela ?... On me paie au double ; & dès-lors je suis quitte avec ma Messaline. Je vole dans les bras qui m'ont comblé de bienfaits nouveaux, & je goûte... non pas du plaisir... mais, la satisfaction de prouver que je ne suis pas ingrat.

Las ! que voulez-vous ? quand on a engraisé la poule elle ne pond plus, les honoraires se rallentissent & je dors. — Comment tu dors ? — Oui, la nuit, & qui plus est le matin... Ce matin chéri qui amène l'espérance, qui éclaire les combats amoureux. On se plaint, je me fâche ; on parle de procédés, d'ingratitude & je démontre que l'on a tort ; car je m'en vais.

Dieu Plutus, inspirez-moi !... Un dieu m'apparoît ; mais il n'est point chargé de ses attributs heureux ; c'est le dieu du conseil, le diligent Mercure ; il me console, il me flatte & m'envoie chez M. Doucet. Vous ne le connoissez sûrement pas ; or, écoutez.

Une taille qu'une soutane & un manteau long font paroître dégagée ; un visage qui ressemble la maturité de l'âge, l'embonpoint & la fraîcheur ; des yeux de linx ; une perruque adonisée, l'*Esprit* en a tracé la coupe ; la physionomie ouverte, mais décente, répand l'éclat de la béatitude ; il ne se permet qu'un sourire ; mais ce sourire laisse voir de belles dents... Tel est le

directeur à la mode ; troupeaux de dévotes abondent, les consultations ne tarrirent pas.

Mais il existe des privilégiées de ces femmes ensevelies dans un parfait quiétisme de conscience, & dont la charnière n'en est que plus mobile. Le père en Dieu cache sous un maintien hypocrite une âme ardente & de très-belles qualités occultes... Vous vous doutez bien que c'est à ces femmes qu'il faut parvenir. Je m'insinue donc dans la confiance du bon homme ; je lui découvre que je suis presque aussi tartuffe que lui, il m'éprouve ; & quand toutes les sûretés sont prises, il m'introduit chez madame ***.

C'est là que la sainteté embaume, que le luxe est solide & sans faste, que tout est commode, recherché sans affectation... Mais quoi ! un jeune homme chez une femme de la plus haute vertu !... Et justement, c'est afin de ne pas perdre la mienne ; car vous noterez que je dois en avoir, au moins autant que d'impudence. Mes visites s'accumulent, la familiarité s'en mêle. Voici une des conversations que nous aurons, j'en suis sûr.

A la sortie d'un sermon (car j'y irai, non pas avec elle ; mais je serai placé tout auprès, les yeux baissés, jettant vers le ciel des regards qui ne sont pas pour lui.) A la sortie d'un sermon duquel elle m'a ramené, je commencerai par la critique de toutes les femmes rassemblées autour de nous. Notez que les questions viennent de ma béate. — Comment avez-vous trouvé madame une telle ? — Ah, bon Dieu ! elle avait un pied de rouge. — Pourtant elle est jolie. — Elle aurait de vos traits si elle ne les défigurait pas ; mais le rouge... Cependant je le lui pardonne ; elle n'a ni votre teint, ni vos couleurs. (Croyez-vous qu'à ces mots elles n'augmenteront pas ?) — Par exemple, la comtesse n'était pas habillée décentement. — Du dernier ridicule. — Elle montre une gorge ! — Et quelle gorge ! Je ne connais qu'une femme qui eût le droit d'étaler de pareilles nudités ; au moins nous verrions des beautés. (Remarquez ce coup-d'œil sur un mouchoir dont les plis laissent passage à ma vue... Un autre coup-d'œil me punit, & je deviens timide, déconcerté.) — Que pensez-vous du sermon ? — Moi, je vous l'avouerai, j'ai été distrait, inattentif. — Cependant la morale était excellente. — J'en conviens ; mais présentée d'une manière si froide ! Une belle bouche est bien plus persuasive. Par exemple, quel effet ne font pas sur moi vos exhortations ! Je me sens plus animé, plus fort plus courageux... Hélas ! vous me faites aimer la vertu, parce que je vous aime... (Ah, mon

cher ami, voyez-moi tremblant, interdit ; la pâleur couvre mon visage... Je demande pardon... plus on me l'accorde, plus j'exagère ma faute ; afin de ne pas être coupable à demi...) Ma dévote se remet plus promptement ; cependant elle est encore émue ; elle me propose de lire, & c'est un traité de l'amour de Dieu. Comme ma voix est touchante ! placé vis-à-vis d'elle, mon œil de feu la parcourt & l'épie. Je paraphrase, je compose, ce n'est plus un sermon, c'est Rousseau que je lui débite... Je saisis l'instant, un oratoire est mon boudoir, & je suis heureux.

Mais l'argent ! l'argent !... Foutre, un moment, laissez-nous décharger... Quelle jouissance qu'une dévote ! Que de charmans riens ! Comme cela vous retourne ! Quel moëlleux ! Quels soupirs !... Ah ! ma bonne sainte Vierge !... Ah ! mon doux Jésus !... Ami sens-tu cela comme moi ?...

LA
DEVOTE

Pl 3.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

ah ! mon doux Jésus

Mais l'argent ! — Et me croyez-vous assez bête pour aller faire un marché ?... Nenni... quelque sot !

Je revois mon caffard ; je lui raconte le tout. Il est discret ; il perdrait trop à ne pas l'être ; & c'est lui qui va me servir, bien entendu qu'il aura son droit de commission.

Depuis trois jours ma dévote en abstinence, n'a eu pour ressource que son godemiché. Le père en Dieu arrive.

— Hélas ! ce pauvre jeune homme ! il est retombé dans le vice ! des femmes perdues l'entraînent. (Quel coup de poignard !) Ah ! mon père ! quel dommage ! il a un bon fond ! — Madame ce n'est pas sa faute, il y a même en lui une espèce de vertu : car il est franc. “ Monsieur, m'a-t-il dit, j'ai des dettes d'honneur, ma *conscience* me tourmente, je vais me perdre peut-être, je serai la victime de mon devoir... Hélas, ce qui me perce l'âme, c'est de quitter madame ***. (ici elle baisse les yeux.) Cette femme adorable, elle possède mon cœur... N'importe, il faut la fuir... Etoile malheureuse, déplorable destin ! ” Voilà, madame, ce qu'il m'a dit les larmes aux yeux. — On me plaint, on parle d'autre chose, on revient... — Mais à quoi montent donc ces dettes ? Trois cents louis... Et vous croyez qu'une femme qui connaît mes caresses & mes reins, qui est sûre du secret, qui ne me trouve pas un butor, qui sur-tout aime les variantes, ne me renverra pas le lendemain ?...

Je vous vois d'ici faire le moraliste ; *mais cela est odieux, l'amour pur est généreux ; vous êtes un frippon*... Foutre, vous badinez ; vous gâteriez le métier : elle a trente-six ans ; j'en ai vingt-quatre ; elle est encore bien, mais je suis mieux ; elle met de son côté du tempérament & de l'argent, moi de la vigueur & du secret... ne voilà-t-il pas compensation ?

D'ailleurs, voulez-vous que je m'acquitte ? Je lui fais l'honneur de l'afficher. Elle quitte sa dévotion ; je la rends à la société, à elle-même ; elle change d'état enfin... Non, je me trompe, elle ne change que de robe & de coëffure.

Voilà ma dévote dans le monde & par mes soins. — Mais il valait bien mieux la laisser dans son obscurité ; vous allez la perdre ; on vous l'enlèvera. J'ai d'autres projets peut-être ; son argent est consommé, les diamans sont vendus, mon caprice est passé... ! Vous verrez cependant que pour me faire

enrager elle s'avifera d'être fidele, il faut que je prenne la peine d'avoir des torts avec elle. — Vous en aurez bientôt. — Non, car voici ma conclusion. — “ Madame, je ne rappellerai point vos bontés, elles me sont cheres, & mon cœur aime à vous avoir des obligations que toute autre ne m'eût pas fait contracter ; mais plaignez-moi ; c'est ma reconnoissance qui me coûtera la vie ; c'est le soin de votre gloire qui va détruire mon bonheur. Je vous dois : de cesser des visites qui vous compromettroient, hélas ! je fais trop qu'en prononçant cette séparation funeste, je dicte mon arrêt... ” Puissance du ciel ! combien vous êtes affectée... A force de fignerics, je parviens à m'attendrir ; ma Dulcinée verse tour-à-tour les larmes de la douleur & celles du plaisir ; ma fuite est combinée par des points d'arrêt sur tous les sofas des appartemens, & c'est à la dernière extase que je me fauve.

Parbleu, voilà bien des façons... — Pauvre sot ! tu ne vois donc pas que cette pauvre femme fait ma réputation pour l'éternité ; je n'ai qu'à lui en laisser le soin, & je suis le phénix des oiseaux de ces bois ; d'ailleurs, je n'ai pas perdu la tête. Elle est amie intime de la présidente de ***, & depuis long-tems je lorgne cette riche veuve ; elle ne manquera pas d'être la confidente de ma délaissée. Et me croyez-vous assez novice pour n'avoir pas persuadé à celle-ci que ce seroit un moyen de nous voir encore ; à l'autre que je ne quitte madame une telle que pour ses beaux yeux ?

Tout réussit à mon gré... Mais il faut que je les brouille... Allons, discorde, vole à ma voix... On se pique, on se refroidit ; les deux inséparables ne se voient plus. La présidente exige que j'embrasse son ressentiment. Je me fais valoir ; je deviens exigeant à mon tour. Que ne peut le desir de la vengeance ! On se livre à moi pour faire pièce à sa bonne amie,

La présidente a trente-cinq ans & n'en paroît pas plus de vingt-huit ; elle est bien conservée, mais sans affectation. Ce seroit une petite maîtresse, si le jargon ne l'amusoit pas. Elle a de l'esprit avec les femmes, de la gentillesse avec les hommes, beaucoup de retenue dans le public, un ton de qualité & des dehors imposans.

Dans le particulier, je n'ai guere connu de tempéramment plus vif, plus soutenu, & en même tems plus varié. Ses caresses sont séduisantes, parce qu'elles sont franches, & vingt fois j'ai tenté de l'aimer. Au reste, elle n'est pas sans défaut ; elle a une profonde vénération pour elle-même ; ses décisions sont des oracles ; ses préceptes des loix ; je n'ai rien vu de si

impérieux : il est vrai qu'elle y joint l'adresse, & que souvent vous croyez faire votre volonté en ne suivant que la sienne.

Sa société, qui nous devine, ne tarde pas à me fêter ; je suis le saint du jour ; elle a de la confiance en moi ; rien n'est bien si je ne l'ai conseillé. Nous passons ainsi six mortelles semaines. J'oubliois qu'elle veut être la confidente de mes affaires. Un jour j'arrive chez elle... mon œil est agité. — Mais qu'as-tu donc, mon ami ? tu es bien sombre. — Quoi ! dis-je en m'efforçant de sourire, pourrois-je apporter chez vous de l'humeur ? — On me persécute ; je m'obstine à me taire ; j'ai des distractions que le monde qui abonde pour le souper ne sauroit détruire. On me propose une partie. Je la refuse, & je fors à minuit en m'échappant.

Voilà qui est bien simple, direz-vous, qui n'en feroit autant ?... Je vous le donne en dix, écoutez seulement.

Est-ce que mon laquais qui est un crispin des mieux dégourdis, n'a pas eu l'esprit de foutre la femme-de-chambre pour éviter l'ennui ? Or, ce jour-là, il est presque aussi triste que moi ; sa charmante le presse autant que la mienne, & comme il est d'un naturel confiant il avoue que *la nuit dernière, j'ai soupé chez la duchesse une telle, que l'on m'a fait malgré moi tailler au pharaon* ; que le jeu étoit diabolique, que j'ai perdu énormément, & qu'étant peu riche, j'en suis étrangement incommodé ; mais ce qui me tourmente, c'est d'avoir été obligé de mettre en gage le diamant que m'a donné la présidente, hélas ! cette bague précieuse n'a pas même été suffisante avec tous mes bijoux pour dégager ma parole, & je suis sans un sol.

Il retombe ensuite sur lui-même, car le drôle est presque aussi coquin que moi. On l'a forcé aussi de jouer, & sa montre est avec mes effets chez madame la ressource. La pauvre Adélaïde, qui aime le pendart, tire de son armoire quarante écus qui composent sa petite fortune, & sont même le fruit de mes dons : le scélérat les empoche. Mais il y a bien un autre manège.

J'ai aperçu des chuchotages de la présidente à sa femme-de-chambre, des allées & des venues ; c'est que l'on a conté tout cela à madame, que madame a fait répéter le tout à mon bandit, & que sur-le-champ elle lui a remis cinq cents louis. — Douze mille francs ? — En or, vous dis-je, pour aller tout dégager & fournir mon supplément. Quand je fors, je retrouve

mon fourbe dans mon carrosse & nous portons le magot en triomphe chez moi. — Comment, tout cela n'est pas vrai ? — Mais d'où diable viens-tu donc ? C'est incroyable, tu ne te formes point ; mais aiguise donc ton intelligence.

Le lendemain à sept heures, en déshabillé lesté, je cours chez la présidente ; une joie douce brille dans ses yeux ; j'ai son diamant au doigt... Je veux la faire parler (car vous noterez que sous peine de la vie, mon laquais ne doit m'avoir rien avoué) elle me fait un mensonge avec toute l'adresse, toute la noblesse de la générosité ; mais elle voit bien à la vivacité de mes caresses, que la reconnaissance les enflamme & que je ne suis pas sa dupe. Un peu remis de mes transports, je parle de bienfaits ; on m'impose silence en me disant que si l'on avoit été assez heureuse pour me rendre un service, j'en ôteroïis tout l'agrément.

Comment, monstre ! tant d'amour & de générosité ne te touchent pas ? — Si fait pardieu, & pour lui montrer ma gratitude (un peu aussi pour m'en débarrasser) je la marie avec un homme de ma connaissance, qui la rend la femme la plus heureuse de Paris. D'amans que nous étions nous devenons amis, & je vole, non pas à de nouveaux lauriers, mais à de nouvelles bourses.

Dégoûté de l'amour parfait, de la jouissance méthodique de la dévote & de la présidente, je languissois tristement, quand mon bon ange me conduisit chez madame Saint-Juft, (fameuse maquerelle pour les parties fines, rue Ticquetonne). Je lui annonce que je suis vacant, & sur-tout que le diable est dans ma bourse ; elle me présente la liste : parcourons-là.

I. Madame la baronne de Conbaille... Foutre, voilà un beau nom. Qu'est-ce que cette femme-là ? — C'est une petite provinciale qui est venue à Paris dépenser cinquante ou soixante mille francs qu'elle amassoit depuis dix ans ; en reste-t-il encore beaucoup ? — Non — passons. Pourquoi cette bougresse-là s'avise-t-elle de prendre un nom de cour ?

II. Madame de Culsouple. — Combien donne-t-elle ? — Vingt louis par séances, — paye-t-elle d'avance ? — Jamais, & puis ce n'est pas votre affaire : elle est trop large.

III. Madame de Fortendiable. — tenez, voilà ce qu'il vous faut. C'est une Américaine riche comme un Crésus, & si vous la contentez, il n'y a rien

qu'elle ne fasse pour vous. — eh ! bien tu me présenteras — demain si vous voulez — ici ! — dans son hôtel même. — Ce nom-là a quelque chose d'inférieur qui me divertit — je rends la liste ; quand d'un air de mystère, la bonne Saint-Just m'adresse cette exhortation : “ mon cher ami, vous avez beaucoup vu de jeunesse, qu'y avez-vous gagné ? La vérole. Pourquoi ne pas écouter les conseils de la sagesse ? J'ai dans ma main une vraie fortune ; une vieille — le diable te foute — eh ! que votre souhait s'accomplisse ! Encore mieux vaut lui que rien ; mais il ne s'agit pas de cela ; je vous parle d'un trésor : fiez-vous à moi, & nous la plumerons — allons, je le veux bien ; je m'en rapporte à ta prudence. ”

En attendant, je me rends le lendemain à sept heures du soir chez mon Américaine, je trouve de la magnificence ; un gros luxe ; beaucoup d'or placé sans goût, des ballots de café, des effais de sucre ; des factures ; enfin, un goût de marine que je n'ai sacré dieu que trop reconnu dans mainte occasion.

Ce qui me tourmentoît, étoit d'entendre dans un cabinet voisin, une voix d'homme dont les gros éclats me mettoient en souci. Enfin, la porte s'ouvre : qui seroit-ce ? Ma déesse... mais foutez quelle femme !

Imaginez-vous, un colosse de cinq pieds six pouces ; des cheveux noirs & crépus ombragent un front court ; deux larges sourcils donnent plus de dureté à des yeux ardents, la bouche est vaste ; une espèce de moustache s'élève contre un nez barbouillé de tabac d'Espagne : les bras ; les pieds ; tout cela est d'une forme hommaße, & c'est sa voix que je prenois pour celle du mari.

Foutez, dit-elle à la Saint-Just, où as-tu pêché ce joli enfant ? Il est tout jeune ; mais qu'il est petit ! n'importe ; petit homme, belle queue... Pour faire connoissance elle m'embrasse à m'étouffer... Sacré dieu il est timide — Oh ! c'est un garçon tout neuf — nous le ferons... Mais est-ce que tu es muet ? — Madame, lui dis-je, le respect ! (j'étois abasourdi) — & tu te fous de moi avec ton respect !... Adieu Saint-Just ; ça ça je garde mon fouteur, nous soupons & couchons ensemble.

Nous restons seuls, ma belle se plonge sur un sofa. Sans m'amuser à la bagatelle, je saute dessus ; dans un tour de main, la voilà au pillage ; je trouve une gorge d'un rouge brun, mais dure comme le marbre ; un corps

superbe, une motte en dôme, & la plus belle perruque. Pendant la visite, ma belle soupéroit comme on beugle ; semblable à la cavale en furie, son cul battoit l'appel, & son con la chamade... Sacredieu une sainte fureur me transporte, je la saisis d'un bras vigoureux ; je la fixe un moment ; je me précipite... O prodige... La bougresse est étroite... En deux coups de reins j'enfonce jusqu'aux couillons... Je la mords... elle me déchire... le sang coule... tantôt dessus, tantôt dessous ; le sofa crie, se brise, tombe... la bête est à bas, mais je reste en selle ; je la presse à coups redoublés... va mon ami... va... foutre... ah !... va fort... ah ! bougre... ah ! que tu fais bien ça... ah ! ah ! ah !... Sacredieu ne m'abandonne pas ; ne m'abandonne pas... ho ! ho ! ho !... encore... encore... voilà que ça vient... à moi, à moi... enfonce ; enfonce — sacrée bougresse ! Son jean-foutre de cul qui va comme la grêle m'a fait déconner... je cours après... mon vit brûle... je la rattrape par le chignon (ce n'est pas celui du con) je rentre en vainqueur... ah ! dit-elle,... je me meurs... foutu gueuse !... (je grince les dents)... Si tu ne me laisse pas décharger, je t'étrangle... enfin haletante, les yeux s'amolissent ; elle demande grace... non foutre... point de quartier... je pique des deux,... ventre à terre... mes couilles en fureur font feu ; elle se pâme... je m'en fous, & je ne la quitte que quand nous déchargeons tous deux le foutre & le sang ensemble...

Il est tems, je crois, de remettre la culotte ; un peu rendus à nous mêmes, ma hoularde me félicite en se *congratulant* ; elle va faire bidet, & moi je relève le sofa du mieux que je puis. Que fais-tu là, me dit-elle, en rentrant ? Mon ami, mes gens sont accoutumés à cela, & j'ai un valet-de-chambre tapissier qui fait la revue tous les matins. — Vous pensez bien que nous ne parlons pas sentiment ; est-ce qu'elle s'embarrasse de ces foutaies-là ? Nous voyons la maison, son magasin qui est de l'or en barre ; les trésors des trois parties du monde s'y rassemblent... Enfin nous arrivons dans Un cabinet : elle ouvre un coffre... tiens, me dit-elle, prends ce porte-feuille... (je fais des façons)... allons foutre, quand on bande comme toi, on a le moyen d'acquitter ces bagatelles... je le mets dans ma poche, non sans avoir remarqué qu'il contient pour cinq cents louis de bonnes lettres de change... Voilà ce qui s'appelle des douceurs.

Nous soupçons : ma foi, j'en avois besoin. C'est elle qui me sert ; des morilles, des truffes au coulis de jambon, des champignons à la

marfeilloife ; au defert les paftilles les plus échauffantes, fans oublier les liqueurs de madame *An-fou*... de la table nous nous élançons au lit, & de la vie, je crois, on n'a vu pareille fcene.

Rendez-vous pris au furlendemain ; j'arrive... madame eft malade hélas ! & c'eft tout fimple ; elle avoit exceffivement chaud ; quelque chofe que j'aie dit, elle a voulu que j'ouvriffe la fenêtre au mois de Janvier — une fluxion de poitrine l'enterre en trois jours... ô douleur !... je vais lui dire un *de Profundis* chez la Saint-Just.

Après avoir effuyé les larmes & les doléances, (car elle me protefte que ma princesse étoit une de fes meilleures pratiques) je l'affure que très-touché de cet accident funefte, j'ai fait des réflexions, & qu'ayant toujours honoré la vieilleffe, je viens lui demander les bons offices, pour me confacrer au fervice de la douairiere dont elle m'a parlé. Nous prenons jour, & j'obtiens fous huitaine l'avantage d'être introduit chez madame *In Cæternum*. On m'avoit prévenu qu'elle étoit fort riche, enforte que la grandeur de l'hôtel, la beauté des livrées & des ameublemens ne me fit pas d'effet ; au contraire, j'en dévorais d'avance la fubftance... Eh ! Sacredieu ! la fée ne devoit-elle pas s'alimenter de la mienne ?

Le tête-a-tête étoit ménagé ; l'on m'attendoit ; j'avois relevé mes appas ; à force de vouloir réparer les fiens, ma vieille étoit encore à fa toilette, afyle impénétrable ; je fuis introduit, en attendant, dans un boudoir lillas & blanc : des panneaux placés avec art réfléchiffoient en mille manieres tous les objets, & des amours dont les torches enflammées éclairaient ce lieu charmant. Un fofpha large & bas exprimoit l'efpérance par les couffins verd-Anglois dont il étoit couvert ; la vue fe perdoit dans des lointains formés par les glaces, & n'étoit arrêtée que par des peintures lafcives que mille attitudes variées rendoient plus intéreffantes ; des parfums doux faifoient respirer à longs traits la volupté ; déjà mon imagination s'échauffe ; mon cœur palpite ; il defire ; le feu qui coule dans mes veines rend mes fens plus actifs ;... La porte s'ouvre ; une jeune perfonne s'offre à mes yeux ; un négligé modefte ; une fimplicité naïve ; des charmes qui n'attendent pour éclore que les hommages de l'amour ; des détails délicieux... Telle fe montre la jolie niece de ma douairiere, la belle Julie. Elle m'offre les excufes de la tante, qu'une affaire arrête, & me prie d'agréer qu'elle me tienne compagnie. Je répons à ce compliment par les politesses d'ufage : &

nous nous asseyons sur des fauteuils dans un coin de la chambre ; Julie s'éloignoit du sofa : (hélas ! qu'il étoit bien plus à craindre pour moi !...) mes yeux erroient sur elle ; je sentoient toute la timidité d'un amour naissant ; tous les combats de ma raison contre mon cœur ; le feu de mes regards en imposoit à Julie, notre conversation languissoit en apparence, mais déjà nos âmes s'entendoient.

Mademoiselle fait sûrement le bonheur de sa tante, puisqu'elle est sa compagne ? — Monsieur, ma tante a de l'amitié pour moi — la foule qui abonde chez elle, a sans doute de quoi vous plaire, & vos plaisirs (Julie soupire)... mille adorateurs... (le feu me monte au visage) — ah monsieur ! Combien de ces adorateurs méritent d'être évalués ce qu'ils font en effet ! — quoi ! vous n'en auriez pas trouvé dont l'hommage eût pu vous intéresser... (elle se trouble) pardon... bon Dieu !... J'allois commettre une indiscretion... mais, mademoiselle, me condamnerez-vous de le désirer ?... Nous entendons du bruit : un regard expressif est toute la réponse de Julie.

La tante avoit fini sa toilette : elle s'avance... peignez-vous, mon ami, un vilain enfant de quelques soixante ans. Sa figure est un ovale renversé, une perruque, artistement mêlée avec un reste de cheveux teints en noir en ombrage la pointe ; des yeux rouges qui louchent pour se donner un regard en coulisse ; une bouche énorme, mais que Bourdet a fort bien meublée ; du blanc, du rouge, du vermillon, du bleu, du noir, arrangés avec un art, une symétrie que des yeux connoisseurs & un odorat exercé peuvent seuls découvrir.

Une robe à l'Angloise puce & blanc se ratache par des nœuds de gaze, d'où s'échappent des *coulans de perles*, qui retombant en ronds, se terminent par des glands d'un goût exquis ; un *conty* couvre la place où pouvoit être une gorge il y a quarante ans. Voilà ce que je démêlai au premier coup-d'œil... Heureux, si je n'en eusse vu ni senti davantage.

Mon Dieu, mon cher cœur, me dit-elle en minaudant, & se laissant aller sur le sofa où elle m'entraîne ; je suis désolée de vous avoir laissé vous ennuyer avec cette petite fille (Julie s'étoit éclipée) c'est ma niece, & cela connoît si peu le monde. — Comment, madame, votre niece ? Mais on ne le croirois pas à l'âge dont elle paroît — cela est vrai ; mais sa mere est infiniment mon aînée... Puis saisissant une de mes mains... La Saint-Just, mon cher, m'a parlé de vous, mais d'une manière extraordinaire : elle

raconte des choses... oh pour cela incroyables ! — Ces fortes de femmes vous vantent quelquefois ; mais si je lui eus jamais une obligation, c'est de m'avoir mis à portée de vous offrir mes hommages. — Tiens, mon cœur, bannissons la cérémonie ; ton air me prévient ; tu es joli ; sois sage, & sûrement tu ne t'en repentiras pas. Il est tems de passer dans mon salon ; j'ai du monde ; tu souperas,... une révérence est ma réponse, un baiser me ferme la bouche... (ah ! sacrédieu, c'est du vernis tout pur) ne joue pas, continue-t-elle ; cause avec ma niece ; tu sembleras être son amant (ah ! charmante vieille ! l'aurore de l'amour vient me luire ! Que je t'embrasserois de bon cœur !... mais foutre ! la peinture !) & nous nous rejoindrons quand ces importuns feront bannis...

Mon supplice est donc retardé !... Nous entrons au salon ; nombreuse compagnie s'y rassemble, & pendant que Julie & sa tante arrangent les parties, moi je réfléchis.

Amour, amour ! Tu viens donc encore me décevoir, m'égarer, me percer ! Dieu cruel ! n'ai-je donc pas été assez longtems ta victime ? Veux-tu te venger ? Quel rôle vas-tu m'imposer ?... Objet du caprice d'une hideuse vieille ; la beauté, les graces feront mon tourment ! Hélas !... Enfant trop aimable ! Si j'ai jamais su conquérir des cœurs, en soumettre à ton empire ; si j'ai fait fumer sur tes autels un encens qui te fus agréable ! Ah ! protège-moi !... Je suis exaucé : une ardeur nouvelle m'embrase : Julie, la belle Julie, recevra mon cœur, mes transports, & sa tante abusée n'aura de moi qu'un tribut chèrement acheté.

Le jeu fait regner le silence ; tout le monde est occupé. Julie au bout du salon tient un ouvrage par contenance, & je suis auprès d'elle ; elle est inquiète ; je suis timide. — Quoi ; me dit-elle, on vous a déjà assigné votre personnage. — Ah ! mademoiselle, si vous daignez lire dans mon cœur, vous verriez combien il m'est cher. — Je l'avoue, monsieur, quelque accoutumée que je sois à ces propos, & au motif qui les fait tenir ; j'aurois plus de peine à les supporter de vous que de tout autre. — Vous me les défendez donc, mademoiselle ?... Ah ! je ne le vois que trop ; vous me confondez dans la foule des lâches que votre tante entretient à ses gages ; vous me croyez revêtu d'un masque trompeur, je l'ai bien mérité !... N'importe, il faut vous délivrer d'un objet qui vous déplaît, peut-être vous ferai-je m'estimer... Ah ! belle Julie ! Vous saurez un jour que je ne me suis exposé à votre

haine... mais vous ne voudrez pas m'entendre ; vous m'abhorrez ; vous me méprisez... & je ne pourrais pas soutenir long-tems vos dédains... (je me leve) — Mon Dieu ! monsieur, me dit-elle toute effrayée, qu'allez-vous faire ? Je serois perdue ; ma tante m'accuseroit... Que fais-je ?... Peut-être de l'avoir trahie. — Non, non, elle auroit tort, vous la servez trop bien... Vous la servir !... Julie ! Dieu ! qu'elle idée... & pour votre amant ! (Julie se trouble & fait un effort pour sourire)... — Mon amant ! y pensez-vous ? Vous êtes cependant arrivé sous des auspices. — Je vous entends, mademoiselle,... & si ce moyen eût été le seul pour parvenir auprès de vous ! me trouveriez-vous si condamnable ? Depuis six mois je vous adore (vous vous doutez mon cher ami, que je n'en savois pas un mot) ; je suis par-tout vos pas ; je brûle en secret ; je m'informe ; on m'instruit de l'humeur de votre argus, & je suis obligé de couvrir du voile le plus déshonnête le sentiment le plus pur qui fut jamais, (la pauvre petite ! comme elle est oppressée ! comme son sein s'élève ! quel sein, grand Dieu !... chienne de vieille, il faudra donc que je te donne ce profit-là)... Vous ne répondez pas... De grace, Julie, nous n'avons qu'un moment, décidez de mon sort ; pourquoi me rendre la double victime de vos rigueurs & des faveurs de votre tante ? (ce mot *faveur* fut prononcé d'un ton si rusé qu'il étoit persuasif, la petite en sourit) — Eh bien je vous crois, me dit-elle, pourquoi me tromperiez-vous ?... Je suis déjà si malheureuse ! Hélas ! il ne tient qu'à vous de me la rendre bien davantage... Je ne vous détaillerai pas le reste d'une conversation gênée par les observateurs, mais pour tout dire en un mot, nous convinmes que je serois l'amant de la tante, & que nous saisirions tous les momens favorables pour nous voir, en affectant la petite & moi beaucoup d'indifférence l'un pour l'autre.

On soupe, après souper je fais un berlan avec ma chere tante ; tout le monde défile ; Julie dès minuit s'étoit retirée ; je reste seul ; c'est alors que la vieille par ses tendres caresses me montre toute la rigueur de mon sort ; cependant j'y réponds en grimaçant. Elle sort pour se rendre à sa chambre à coucher, & moi, pour faire ma toilette de nuit. Enfin l'heure du berger, l'heure fatale sonne, une femme-de-chambre m'appelle ; j'arrive, cherchant par-tout ce que tu fais, & ne trouvant rien — rien ? — Rien, ou le diable m'emporte : devine où il étoit allé se nicher : à côté d'une grosse bourse bien

remplie, placée entre deux bougies sur la table de nuit de madame ; je le repris en passant.

Ma déesse étoit en cornette... Sacredieu, qu'elle avoit d'appas ! Son lit à la turque, de damas jonquille, sembloit assorti à son teint (car celui de jour étoit répandu sur dix mouchoirs qui invoquoient la blanchisseuse) un sourire qu'elle grimace me fait appercevoir qu'elle ne mord point. Enfin je grimpe sur l'autel. — Bandois-tu ? — Hélas ! il falloit bien bander de misere, ou renoncer à Julie, & à cette bourse devenue nécessaire ; car le maudit berlan m'avoit arraché les derniers louis qui fussent en ma possession...

Que parlois-je de possession ?... J'en ai sacredieu bien une autre. Regarde, mon cher ami, C'est pour toi que je n'abaisse pas la toile.

Je parcours des mains & des pieds les vieux charmes de ma Dulcinée... De la gorge... je lui en prêteroï au besoin... Des bras longs & décharnés ; des cuisses grêles & desséchées ; une motte abattue ; un con flétri & dont l'ambre qui le parfume affoiblit à peine l'odeur naturelle... Enfin, n'importe : je bande ; je ferme les yeux ; j'arpente ma haridelle & j'enfourne. Ses deux jambes sont passées par dessus mes épaules ; d'un bras vigoureux, je la chauffe sur mon vêt ; une bosse de grandeur honnête que je viens de découvrir me sert de point d'appui pour l'autre main. Son cou tendu m'allonge un déplaisant visage, qui, gueule béante, m'offre une langue appesantie, que j'évite par une forte contraction de tous les muscles de ma tête. Enfin je prends le galop... ma vieille sue dans son harnois ; sa charnière enrouillée s'électrifie & me rend presque coups pour coups ; ses bras perdent de leur roideur ; ses yeux se tournent ; elle les ferme à demi, & réellement ils deviennent supportables... Sacredieu j'enrage ; cela ne vient pas ; je la secoue... & tout-à-coup la bougresse m'échappe... Foutre, la fureur me prend ; je m'échauffe ; le talon tendu contre une colonne, je la presse ; je l'enleve ; la voila qui marche... Ah ! mon ami ! mon petit ! Ah ! mon cher cœur... je me meurs... Ah ! je n'y comptois plus... il y a si longtemps... Ah ! ah ! ah !... je... dé... dé... charge... mon cher ami je décharge... Le diable m'emporte, les convulsions me tiennent cinq minutes dans l'illusion ; la vieille coquine avoit une jouissance comme à trente ans ; elle fut long-tems à se remettre ; elle étoit épuisée dans toute la force du terme. Moi j'étois en eau... Mais voici bien une autre histoire. En m'essuyant je trouve une double perruque ; c'étoit celle de ma ribaude, qui,

n'étant que collée, se joignoit à la mienne par esprit de sympathie. Le désordre de la bonne dame étoit risible ; son bonnet & la toison qui lui tenoit lieu de chevelure tout étoit au diable... Elle avoit l'air honteuse. — Tiens ma bonne lui dis-je, entre nous point de façons ; je t'aime mieux tout naturellement ; & pour preuve de cela, je vais te recommencer ; à ces mots, je la reffaute, & j'amène l'aventure à bien. Pour cette fois elle n'avoit point de dents, Dieu merci, car j'eusse été dévoré.

Après cette seconde reprise elle sonne... Mademoiselle Macao, qui nous servoit d'Eunuque noir, lui arrange ses affaires, tandis que je me r'habille. La bonne vieille ne tariffoit pas sur mes éloges... deux fois ma chère... deux fois ; oh ! ce petit ange-là est un prodige ; les autres me faisoient bien venir l'eau à la bouche ; mais lui... mets la main là, j'en suis pleine.

Il étoit quatre heures du matin ; je m'approche pour prendre congé ; la vieille en m'embrassant, (foutre ce n'étoit pas là le plaissant de l'histoire) m'offre deux bourses au lieu d'une, & m'assure qu'elles contiennent deux cents louis, tandis qu'elle n'en donne ordinairement que cent. — Non madame, lui dis-je avec générosité ; si j'ai été plus heureux qu'un autre, je n'aspire point à une récompense double ; j'accepte le témoignage ordinaire de vos bontés, mais je ne veux m'ôter ni la possibilité de revenir plus souvent, ni à vous, celle de contenter un goût qui paroît vous satisfaire. — Ma foi, je l'aurois prise au mot. — Nigaud ! qui ne fait pas que voila comme on ruine ces bougresses-là... à la preuve... Transportée, elle tire de son doigt un beau brillant (je l'ai pardieu vendu deux mille écus) & le met au mien ; alors je me retire avec une permission indéfinie pour toutes les heures du jour & de la nuit, & la consigne de paroître amoureux de Julie, afin de cacher notre intrigue... Je fais le difficile, mais la sublime tante me démontre si bien cette nécessité que je me rends pour l'amour d'elle.

Revenu chez moi, dois-je y trouver du repos ? Non, Julie... Julie ! Ton image me trouble ; je te vois ; hélas ! dans cet instant, en proie à des desirs inconnus jusqu'alors ; tu m'accuses & tu gémis ; moi-même je soupire... Vile soif de l'or ! À quelle horrible divinité me forces-tu de sacrifier du sang ?... Bien plus encore ! C'est la substance la plus pure qui s'épanchera sans fruits sur cet autel odieux... Mais ne suis-je pas dédommagé ? Ou trouverai-je une enfant plus jolie ? Julie, que l'amour me peigne dans tes rêves, & que l'attrait d'un songe te prépare au charme de la réalité !...

Allons ma valeur, à mon secours, qu'êtes-vous devenue ?... De l'or, morbleu, de l'or ; c'est le nerf de la guerre ; front par-tout : que les feux de l'amour embrasant mon courage me rendent cette vigueur première qui fit tomber sous le couteau sanglant tant de vierges dans Israël... Et toi, Priape, patron des fouteurs ! je t'invoque ; qu'une yvresse lubrique me saisisse auprès de ma vieille ! je t'offre le sacrifice de toutes les perfections... Qu'elle crève en foutant !... C'est un holocauste digne de toi.

On s'imagine bien que la matinée ne se passe pas sans que je me rende chez ma bonne ; on m'introduit au petit jour : la fidèle Macao me donne des conseils pour plaire à madame, & je lui sacrifie une parcelle de mon or ; pour en gagner un monceau, ma vieille me reçoit avec toutes les grâces possibles... Mais, ô surprise !... avez-vous jamais vu une pomme que l'on place sous le récipient d'une machine pneumatique ? Chaque coup de piston semble lui rendre sa fraîcheur ; sa peau ridée devient lisse ; & les rayons du jour qui s'y réfléchissent y donnent un vermeil qu'elle avoit perdu... voilà l'état de ma vieille ; ses yeux sont dérougis ; elle semble soufflée, & si elle avoit des cheveux, de la gorge & des dents, elle feroit foutable... Ma main batifole, un sourire enfantin la ranime... Quand elle me chasse très-sérieusement pour mettre ordre à ses affaires.

Mademoiselle Macao est gouvernante en chef de ma Julie ; son nom ; d'heureux présage n'est point démenti par son caractère ; cette fille qui, dans sa jeunesse, a fréquenté les seigneurs dans des lieux où tout est égal, est compatissante pour l'innocence ; elle a même fourni à Julie les élémens d'un jeu de mains, badinage renouvelé des Grecques, & très-utile même aux Françaises.

Somme tout, je lui fais comprendre que Julie est appelée à changer d'état, & je lui prouve par un argument irrésistible, que je suis tombé de là haut tout exprès pour opérer ce grand œuvre : elle devient donc ma confidente, & j'entre chez Julie que je trouve à sa toilette.

Ma foi, je ne fais ; mais la timidité me reprend. — Qu'elle est belle mon ami !... De grands cheveux blonds cendrés ; des yeux noirs & bien fendus ; des traits que j'aimerois moins s'ils étoient plus réguliers... Nous restons seuls, & pour débiter, je me prosterne & j'embrasse l'idole. — Foutre, quelle timidité ! — Sûrement, en voilà la preuve... Quand j'ai bien peur, je me jette à corps perdu tout au milieu du danger. — Mais Julie doit se

fâcher ? — Oui, si elle en avoit le tems... & puis, Julie est franche, la pudeur repugne sans doute à mes caresses ; mais elle est bien aise de les recevoir. Enfin, après quelques petites façons, je reste en possession de ma place à ses genoux, & de tous les petits larcins que me fournit le désordre d'une toilette, & les dérangemens d'un peignoir qui voile seul deux hémisphères enchanteurs sur lesquels je n'ose encore voyager que des yeux.

Nos jours coulent ainsi pendant quelque tems dans la paix ; j'avance en grade auprès de Julie : la tante me comble de bienfaits ; cela veut dire que je les mérite. Enfin, je me rends un samedi saint pour dîner. Ma chère tante m'annonce qu'elle est forcée de sortir, & qu'elle ne reviendra qu'à huit heures & demies ; qu'une assemblée de charité ; un sermon ; une quête ; & toute la simagrée sont pour elle d'une obligation indispensable (car par contenance la bonne dame place l'arche dans le temple de Dagon) je peste ; je me fâche... on se flatte d'un jour de bonheur... on est cruellement abusé. — La bonne me console avec attendrissement... Eh ! bien ! mon petit, ne te fâche pas ; je m'arrangerai pour souper avec toi, & puis... hem ?... Dis donc petit frippon !... Mais je ne veux pas que tu sortes ; Julie restera avec toi & vous ferez de la musique... Mademoiselle, j'espère que vous ne laisserez pas ennuyer monsieur : — non ma tante. (& l'embarras, & la rougeur) Moi je fronce le sourcil, j'ai des affaires... bref. Mademoiselle Macao est chargée très-expressément de m'enfermer ; la vieille part, & nous restons seuls, Julie & moi dans le joli boudoir.

Puissances du ciel ! Vous dont émane ce feu céleste qui nous élève au-dessus des mortels, vous vîtes mon bonheur !... Curieux, indiscret ami ! Tu veux donc aussi pénétrer les mystères de Paphos ?... Eh bien ! lis, dévore & branle-toi.

Tout favorisoit mes feux ; la beauté du jour, dont les rayons amollis par une gaze diaphane attendrissoient pour nous les objets. Le printems ; son influence ; l'innocence de Julie ; mon expérience qui l'échauffe pour la détruire ; des tableaux lascifs que je lui explique d'une manière plus lascive encore ; des vœux prononcés à ses pieds, reçus par sa tendresse... Les desirs nous animent l'un l'autre ; un tact assuré, & qui ne me trompa jamais redouble ma hardiesse ; déjà la bouche de Julie est en proie à ma bouche qui la presse ; son sein trop soulevé s'irrite contre les rubans qui le retiennent... Nœuds odieux ! disparaissez... Des larmes coulent de ses yeux & je les

seche par mes baisers ; son haleine s'embrase ; le feu de nos cœurs s'exhale & se répand dans nos poitrines brûlantes ; nos âmes se confondent... j'entreprends davantage ; les bras de Julie ne semblent me repousser que pour m'attirer mieux ; déjà elle ne se défend plus ; son œil se ferme à demi ; la paupiere vacillante se fixe à peine... Que de trésors je découvre & parcours !... Arrête !... téméraire ! s'écrie la tendre Julie... Cher amant !... Dieu... je... je meurs... & la parole expire sur ses levres de rose... L'heure sonne à Cythere ; l'amour a secoué son flambeau dans les airs ; je vole sur les aîles ; je combats ; les cieux s'ouvrent... J'ai vaincu... Ô Vénus ! couvre-nous de la ceinture des graces !...

Peindrai-je ces extases voluptueuses où l'ame semble jouir du repos, alors même qu'elle se répand davantage au dehors ?... Non, non, de tels délices ne s'expriment pas.

Loin de nous les reproches, Julie ne m'en fera point ; elle me vouloit pour maître ; elle desiroit le bonheur ; elle renaît pour le goûter encore... mais quel prodige ! notre sofa s'anime ! une multitude de mouvement combinés avec art, fait éclore pour la sensible Julie mille émotions plus vives, s'il est possible ; enfin, épuisée de plaisirs ; de caresses, nous nous arrêtons... (& j'arrête aussi le diable de ressort qui m'avoit prêté son secours d'une maniere si peu attendue) je ne connoissois pas le sofa, & Julie met tous les plaisirs sur mon compte... Je me garde bien de la défabufer.

Je ne reste pas plus longtems ; ma toilette est diablement dérangée ; d'ailleurs, ma vieille auroit une sottise offrande. — Sans répéter des détails monotones, notre commerce dura trois mois : Julie m'aima constamment ; la tête tourna à la tante au point de déranger les affaires pour moi. Une assemblée de famille la fit interdire, & mettre dans un couvent : on arracha Julie à ma tendresse, & comme on soupçonna qu'elle avoit pu prendre certaines leçons chez la tante, il y eut des explications dont le parlement se feroit mêlé sans une protectrice que je trouvais dans la parenté même. Madame la marquise de Vit-au-Conas placée à la cour, accommoda toute l'affaire. C'est de mes arrangemens avec elle qu'il me faut vous parler.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense. J'eus le bonheur d'intéresser Madame de Vit-au-Conas ; elle me demanda les détails de mon affaire ; je lui peignis mon aventure avec bonne foi ; elle étoit femme ; pouvoit-elle être bien sévère pour un crime qui, dans le fond, n'étoit qu'un

hommage à la beauté ? Elle aimoit le plaisir ; mon double emploi lui parut être une preuve de solidité précieuse ; mon Dieu, me dit-elle il y avoit de quoi vous tuer ; la modestie eût été hors de saison ; je répondis tout bonnement que ma santé, loin d'être affoiblie, exigeoit un service au moins aussi fort ; ses yeux s'ouvrirent, les miens s'égarèrent ; nous nous rencontrâmes ; elle n'étoit pas novice ; je lui avois des obligations qu'il m'étoit doux d'acquitter. C'est dire assez que nous nous entendîmes.

Son service la retenoit souvent à Versailles ; le mien qui commençoit à cette époque, me rendoit assidu : à la cour, on est si désœuvré ! Le mari de la marquise étoit à son régiment, il lui laissoit du vuide, je m'offris à le remplir.

Les premiers jours de notre connoissance, j'allai passer chez elle quelques moments pour attendre le coucher du roi. Parmi les hommes qui composoient le cercle de la marquise, je remarquai un grand chevalier de Malthe, fort maigre ; fort pâle, mais qui se donnoit des airs de privauté ; le ton maussade de la marquise me convainquit que c'étoit mon devancier, & qu'il alloit être congédié. Pour aider à le pousser dehors, je l'attaquai : je le persifflai ; il se défendit mal. Je sortis, il me suivit... Après le coucher, il me pria de gagner avec lui la piece des Suisses, m'assurant qu'il avoit quelque chose à me confier. La nuit étoit belle, nous nous promenâmes ; arrivés dans un lieu assez solitaire, il mit brusquement l'épée à la main : je la saisis, je l'enleve & la jette à vingt pas, du plus grand sang froid du monde ; mon homme tout étonné se fâche, & je n'en ris que davantage ; enfin je lui dis : “ mon cher chevalier, je crois entrevoir vos motifs, vous êtes avec la marquise, elle vous rejette ; vous pensez que je suis votre successeur, & vous n'avez pas tort ; vous voulez vous couper la gorge avec moi, & je suis bien sensible à cette marque de votre amitié ; mais je vous dirai franchement que je ne me battrai qu'après avoir vu si elle en vaut la peine ; ma réputation est faite ; on ne me soupçonnera pas ; vous prendrez le tems de la réflexion ; moi celui de coucher avec elle ; ensuite, si le cœur vous en dit, nous nous amuserons ”... Je cours ramasser son épée ; je la lui présente ; je lui souhaite le bon soir, & je vais me coucher.

Le chevalier vint chez moi le lendemain, il convînt de ses torts ; nous nous embrassâmes, & je me rendis chez la marquise qui, déjà instruite du fond de l'aventure, ne m'en fit pas plus mauvaise mine, parce qu'elle ignoroit les détails.

Enfin les jours s'accumuloient ; la marquise jouoit la coquette ; sembloit vouloir irriter mes desirs, & me donner un véritable amour. Nous étions dans la saison des petits voyages, nous ne nous voyons que des momens, & ces momens étoient perdus pour mes projets. Tout cela m'ennuya, j'étois oisif ; je la pressai, j'obtins un rendez-vous pour le lendemain ; & quelques gestes très-significatifs de part & d'autre, m'annoncerent qu'il seroit tout ce que je voulois qu'il fût.

Je me rends à l'heure marquée, le roi étoit à la chasse, tout le monde dehors ; le château sembloit un désert. Mais l'appartement de la marquise n'étoit-il pas assez peuplé ? Nous étions deux : les desirs accouroient en foule ; ils appelloient les plaisirs,... Ma foi, je ne fais pas où l'on auroit pu trouver meilleure compagnie.

Les feux du midi embrasoient l'atmosphère ; un jour à demi étouffé régnoit dans le boudoir : on y respiroit la fraîcheur, les parfums & la volupté ; représentez-vous sur une pile de carreaux une grande femme bien taillée, encore mieux découpée ; quelques rubans galamment noués sont le seul lien qui retienne la gaze légère qui la voile ; sa gorge est belle ; sa figure assez commune, mais ses yeux disent ce qu'ils veulent ; d'assez belles dents ; des cheveux d'un noir admirable ; tout m'invitoit. Les préliminaires commencent, les ménagemens auroient ennuyés ; je détourne sur elle & sur moi des voiles importuns : en deux tours de mains j'arrange la marquise ; je me précipite... Dieu !... *Le flot qui m'apportait recule épouvanté !* Eh qu'as-tu donc ? — Ce que j'ai... Le diable peut-être... Je me signe, & je crois que monsieur satan s'est venu planter là en propre personne. — Mais encore est-ce une illusion ! Foutre, tu n'as qu'à juger... Un braquemart de huit pouces levoit sa crête altière, & défendoit les approches. Le coquin avoit pensé m'éventrer. La marquise, nullement déconcertée, rioit aux larmes. Enfin, je me rassure ; j'examine ; puis adressant la parole au Papelard... Hélas ! lui dis-je, j'étois venu dans l'intention de le mettre à monsieur votre frère ; mais beau sire ! à tout seigneur tout honneur... Alors je me retourne, & je lui présente bien humblement ce que Berlin révere, & que l'Italien encense. — Sacré dieu, de ma vie je ne l'ai échappé si belle. La marquise m'attire à elle... Un moment plus tard j'étois... — Hem ? — Oui pardieu, je l'étois, & tout vivant.

Cependant mon étonnement cesse, &, après avoir rendu ce tribut d'admiration, je plaçai Vit-au-Conas de la manière qui nous convenoit à tous deux. La marquise étoit vive sans être tendre ; un tempérament ardent lui commandoit ; l'entraînoit ; elle croyoit aimer l'objet qu'elle tenoit dans ses bras ; & les sensations effacées ; les desirs satisfaits ; son cœur s'épuisoit. Dix années de cour forment bien une femme ; elle étoit intrigante ; adroite ; dissimulée ; elle avoit enfin le caractère de son état : aussi jouissoit-elle d'une considération que la crainte de son esprit malin & médifant lui avoit attirée ; au reste, levant effrontément le masque sur le chapitre des mœurs, elle m'afficha avec une impudence qui m'eût fait rougir : si l'on rougissoit encore. J'affectois de la discrétion ; de la retenue. “ Allons, me disoit-elle, ... mais tu es un enfant : tout cela est reçu mon ami ; dans les commencemens que j'ai habité ce pays-ci, tout me révoltoit : je sortois du couvent ; j'étois jeune, assez jolie, j'avois de la pudeur ; j'étois d'un gauche inconcevable ; les femmes m'ont formées ; les hommes m'en ont trouvé mieux ; j'ai gagné de tous côtés ”.

Je vivois chez elle comme chez moi ; nous couchions ensemble ; & comme elle me trouvoit assez vigoureux, elle s'en tenoit là. Mais l'argent ne venoit point ; car comment tirer de l'argent d'une femme de cour encore jeune & jolie ?... Le diable y pourvut. Un jour que dans le délire des sens, nous avions fait, ma foi, toutes les folies que le bon Aretin a dépeintes dans son livre si religieux ; la marquise ne prend-t-elle pas subitement de l'amour pour mon postérieur ? Ma plaisanterie & le compliment que j'avois fait à son monsieur, fortifie cette idée ; à toute force elle veut en venir à l'exécution... As-tu jamais vu mon ami un perroquet défendre sa queue contre un chat futé & malin ?... Me voilà : je fais le faut de carpe ; des courbettes ; des pétarrades... La diablesse ne perd point la carte... je le sens ... Ahi, ahi. — Mais, madame, c'est un pucelage, foi de chrétien. — Eh bien ! je le payerai cent louis. — Oh ! non, pas de tous les diables, deux cents. — Eh ! foutre, me voilà... (j'en meurs de honte) ... Me voilà enfilé !

Après ce bel exploit, la marquise m'apostrophe... *Rodrigue, qui l'eut cru ?* ... Et moi en portant la main au pauvre blessé, & faisant piteuse grimace... *Chimene, qui l'eût dit ?* ... Ses baisers ; ses caresses ; ses folies ; le triomphe qu'elle se flattoit d'avoir remporté, lui donnoient une gaieté à laquelle je ne pus résister... Tiens, lui dis-je, mauvaise, tu m'as diablement

fait de mal, mais je te le pardonne ; nous scellames la réconciliation de maniere à ne pas laisser le plus petit coin en rancune.

Le bon roi Dagobert avoit bien raison : il n'y a pas si bonne compagnie qu'il ne faille quitter ; mon intrigue avec la Vit-au-Conas duroit depuis six mortelles semaines ; d'ailleurs j'avois profité de son goût hétéroclite ; je lui coutois des monceaux d'or. “ Mon cher, me dit-elle un jour ; je crois que nous ne nous aimons plus. Tu me paroissais toujours aimable ; je veux te conserver comme connoissance intime ; mais prévenons le dégoût : tu ne faurois manquer de femmes ; tu es jeune, je ne veux pas te faire perdre un tems précieux, & je prétends te guider. Tiens, je te le dis avec franchise ; les femmes de cour, à commencer par moi, sont dangereuses au-delà de l'expression, rien ne leur manque pour plaire ; & les hommes trouvent en nous la société de la bonne compagnie, & tous les vices de la mauvaise ; vices qui, communiqués & rendus, sont entre les deux sexes une circulation dont les effets variés à l'infini, ont presque toujours pour base, pour motif & pour but, la perfidie ”.

“ Nous sommes coquettes par ton ; vicieuses par caractère ; le plaisir a pour nous de l'attrait ; mais nous jouissons par habitude : un amant nouveau est sûr de nous plaire ; cela est au point qu'il m'arrive tous les hivers de recevoir mon mari avec une joie incroyable ; de lui prodiguer pendant vingt-quatre heures les caresses de la passion. L'illusion cesse ; le bandeau tombe ; je le reconnois ; je me reconnois moi-même, & nous nous quittons.

” Le sentiment est regardé parmi nous comme une chimere ; nous en parlons avec emphase, avec esprit, raffinement même ; précisément parce qu'il ne nous a jamais touchées. Tu dois réussir ici par ta complaisance, ta vigueur & sur-tout ta science dans l'art de la volupté. Je connois vingt femmes qui se ruineront pour toi ; tu leur créeras un tempérament, où tu ranimeras ce qui leur en reste.

” Mais mon ami, prends garde à certains désagrémens ; moins honnêtes que les filles, nous donnons sans délicatesse ce que l'on nous a communiqué sans scrupule, & souvent nous ne valons pas le repentir que nous causons. Pour éviter ces précipices, que les *fleurs* qui les couvrent rendent plus dangereux, abandonne la timidité, la délicatesse ; elles te perdroient, & l'on n'y donneroit ici que des noms ridicules.

” La pudeur est grimace, la décence hypocrisie. Les qualités se dénaturent, les vertus sont chargées des couleurs du vice : mais la mode, les graces, embellissent tout ; on ne prise l’esprit que par le jargon qui l’accompagne ; en un mot, c’est de nous que dépend la fortune, & nous sommes aussi aveugles qu’elle, parce que souvent, la nuit, un sot ouvre un avis important.

” Prends donc un extérieur hardi, impertinent même dans le tête à tête ; brusque tes aventures ; tu ne serois téméraire que dans le cas de foiblesse, & le seul manque de respect que nous ne pardonnions pas, c’est une faute d’orthographe. Mais en public change de ton ; fais ta cour assiduellement ; prodigues les soins & les éloges ; ce n’est pas de la discrétion que l’on te demande. Nous ne craignons, mon ami, la révélation des mystères que lorsqu’ils ne sont pas à notre avantage ”... La marquise s’arrêta ; son sofa n’étoit pas loin ; nous nous fîmes des adieux très-circonstanciés, & j’obtins en la quittant la permission de renouveler de tems en tems connoissance... sauf à être encore empalé. Me voilà donc libre ; je m’introduis dans les différentes sociétés de la cour. Je jette sur les femmes qui les composent un œil curieux & perçant, du plus au moins. Je fis mainte applications des peintures de la marquise. La saison des bals arriva ; j’aime la danse à la fureur ; mais n’étant point talon rouge, elle m’étoit interdite chez les hautes-puissances. L’observation m’offrit des dédommagemens ; j’avois obtenu la permission de me rendre chez une princesse qui joint à tout plein d’esprit le meilleur ton, & le cœur le plus sensible. Je la jugeai faite pour inspirer un attachement durable ; mais trop sage pour s’afficher ainsi à son âge avec tous les moyens de plaire. Se fixer !... Eh ! que diroit l’amour ? Lui a-t-il confié ses fleches pour les laisser oisives, ou pour les ficher sur un seul cœur, comme des épingles sur la pelotte de sa toilette ? Je consultai mon grimoire, & je fus qu’on ne pouvoit allier plus de générosité, de talens & d’adresse. Je fus encore qu’en prédicateur excellent, ses préceptes ne nuisoient pas à ses plaisirs ; & je crus sentir qu’un peu de contrainte pouvoit y ajouter du prix. — Mais, qui est-ce donc ? — Oh ! vous en demandez trop ; allez sur le grand théâtre, quand on jouera la gouvernante ; vous lui verrez remplir un rôle que son cœur lui rend cher, & qui lui mérite tous les applaudissemens.

Confondus dans un groupe d’hommes, nous exercions notre critique sur les danseurs. — Eh ! bon Dieu ! quelle est cette petite personne si folle, si extravagante ? Elle est toute ébouriffée ; son panier penche d’un côté ; tout

son ajustement est en défordre... Je ne l'en trouve ma foi, que plus jolie ; tous les traits sont animés ; les gestes sont violens ; tout pétille en elle. — C'est la duchesse de ***, me répond le comte de Rhédon ; vous ne la connoissez pas ; je vous présenterai ; elle aime la musique, vous l'amuserez. Le lendemain je somme le comte de sa parole, & nous partons.

A six heures du soir la duchesse étoit en peignoir ; de grands cheveux s'échappoient d'une baigneuse placée de travers sur sa tête. Embrasser le comte ; me faire la révérence ; me proposer vingt questions & me prendre pour répéter le pas de deux de Roland, ne fut l'affaire que d'un instant. Je fus froid les premiers pas ; une passe très-lascive qu'elle rendit comme Guimard m'enhardit, m'échauffa ; me fit... (Ah ! mon ami, la jolie chose qu'un pas de deux quand on bande !) Le comte applaudit à tout rompre ; elle s'écrie que je danse comme Vestrès ; que j'ai un jarret à la Dauberval ; me fait promettre de venir répéter avec elle, & me donne carte blanche pour les heures ; puis mon lutin sonne les femmes ; le comte se fauve ; je demeure ; elle se coiffe à faire mourir de rire ; me demande mon avis ; je touche à l'ajustement, & je lui donne un petit air grenadier qu'elle trouve unique... Elle s'habille ; fort : je lui donne la main & je me retire.

Parbleu, dis-je en moi-même ; celle-là n'a pas le tems d'être méchante. Je me couche ; sa fripponne de mine me tourmente toute la nuit ; je me lève en raffolant, & je cours chez la duchesse à dix heures du matin ; elle sortoit du bain fraîche comme la rose ; une lévite la couvre des pieds à la tête. On apporte du chocolat ; je suis barbouillé du haut en bas ; elle saute à son clavecin ; sa jolie menotte a toute la vitesse possible ; elle a du goût ; un filet de voix ; des sons charmans ; mais, pour de l'âme... serviteur. Je vois cependant qu'elle est susceptible : nous prenons un duo : je la presse ; je l'attendris malgré elle ; elle perd la tête ; son cœur se ferre : j'en arrache un soupir ; la voix meurt ; la main s'arrête ; le sein palpite ; mon œil enflammé saisit tous les mouvemens... Zeste, tout est au diable : elle plante là le clavecin ; me bat ; me demande pardon ; passe un entre-chat ; se jette en boudant sur son sofa, & se relève par un grand éclat de rire.

Heureusement pour moi Gardel arrive : nous dansons ; je remarque cependant avec plaisir qu'elle prend de l'intérêt ; elle me loue avec affectation. Gardel n'a garde de la contredire ; avant que je sorte, elle me demande excuse ; implore son pardon ; me prie de lui imposer sa pénitence.

Vois donc d'ici, bourreau, cette petite mine hypocrite ; je fais une main que je couvre de baisers ; l'autre me donne un soufflet qu'un baiser plus hardi répare à l'instant.

Le lendemain j'y vole sur l'aile des desirs ; elle m'avoit demandé quelques arriettes nouvelles ; je les lui portois ; elle étoit au lit ; une femme-de-chambre ouvre son rideau ; je paroissais ; un fauteuil placé à côté d'elle me tendoit les bras... J'aime bien mieux m'appuyer contre une console qui me tient de niveau.

Où es-tu, divin Carache ? Prête moi tes crayons pour esquisser cet enfant !... Un bonnet à la paysanne couvre sa tête à moitié ; ses traits n'ont aucune proportion ; ce sont des yeux noirs superbes ; la plus jolie bouche ; un nez retroussé ; un front trop petit, mais ombragé délicieusement ; deux ou trois petits signes noirs comme geais assomment leur monde sans remission ; son teint est moins très-blanc qu'animé ; mais le carmin le plus pur n'égale pas le vermillon de ses joues & de ses lèvres.

Après quelques folies débitées de part & d'autre, je lui montre ma musique ; elle me prie de chanter... Je déployois toute la légèreté de ma voix, quand tout-à-coup un drap soulevé me découvre un sein de lys & de rose... & la *cadence chevrotte*... Je continue ; tantôt c'est un bras arrondi par l'amour ; une cuisse fraîche, rebondie ; une jambe fine ; un pied charmant, qui, tour à tour se promènent sur le lit, & frappent tous mes sens... Je tremble ; je ne fais plus ce que je chante... Allons donc, me dit la duchesse avec un sang froid dont je ne la croyois pas capable : je recommence, & le manège d'aller son train ; mon sang bouillonne ; tous mes nerfs s'agacent & s'irritent ; je palpite ; mon visage s'inonde de sueur ; la méchante qui m'observe sourit, & cependant soupire... Un dernier bond la découvre toute entière... Sacré dieu mes yeux font feu ; je jette la musique ; je fais fauter des boutons qui me gênent ; je m'élance dans ses bras ; je crie ; je mords, elle me le rend bien ; & je ne quitte prise qu'après quatre assauts redoublés.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Je me jette dans ses bras

La duchesse étoit évanouie, cela commença à m'inquiéter ; j'employai un spécifique qui ne m'a jamais manqué ; j'ai la langue d'une volubilité incroyable ; j'applique ma bouche sur le bouton de rose, qui termine un joli globe ; un trémoussement presque subit me rassure sur son état... Dieu ! O dieu ! me dit-elle, en me sautant au cou ; cher ami, tu l'as trouvé. — Eh ! quoi ? lui dis-je tout étonné. — Hélas, un tempérament que l'on m'avoit persuadé que je n'avois pas... & baisers d'entrer en jeu, & les pièces de mon habillement de couvrir le plancher ; enfin nous nous trouvâmes, comme dit la précieuse ridicule : *l'un vis-à-vis de l'autre* ; & je vous jure que ma petite duchesse n'étoit point de ces prudes qui craignent un homme absolument nud. Elle avoit des doutes, il fallut bien les éclaircir ; chaque situation nouvelle me découvroit de nouveaux charmes : c'est bien le corps le mieux fait ! charnue sans être grasse ; svelte sans maigreur ; une souplesse de reins qui ne demandoit que de l'usage... Eh ! Parbleu, je lui en donnai de toutes les façons.

J'aime bien à foutre ; mais comme le bon Dieu n'a pas voulu que nous trouvâssions le mouvement perpétuel, il faut s'arrêter enfin, car *ce jeu lasse plus qu'il n'ennuie*. Or ma duchesse n'avoit qu'un jargon toujours le même ; & comme j'avois ralenti son feu, ce n'étoit plus qu'un petit être fort plat ; fort monotone. Que j'aime à voir sortir d'une belle bouche ces riens que rendent si précieux une femme éivrée de volupté ! qu'un mot placé à propos fait bien relever le prix d'une caresse, & la rendre plus touchante. Otez les préludes de la jouissance, & les paroles magiques qui, faisant sortir de l'extase, aident si souvent à s'y replonger...

L'ennui baille avec nous sur le sein de nos belles :

L'amour fuit ; l'essaim des plaisirs s'envole, & l'on s'endort pour ne jamais se réveiller.

Voilà les dégradations que j'éprouvai chez la duchesse pendant quinze jours ; nos commencemens furent trop vifs, & la satiété amena le dégoût. J'en étois là, quand un soir en rentrant chez moi, on me rendit un écrain & ce billet. “ Un instant me rendit votre amante ; un instant a tout changé ; mais j'ai, monsieur, de la reconnaissance de vos soins, je vous prie de conserver cet écrain ; il vous représentera l'image d'une femme qui parut

vous être chère, & qui se reproche de n'avoir pu faire plus longtems votre bonheur ”.

Je vis sur le champ de quelle main partoit ce billet ; la duchesse étoit incapable de l'avoir dicté. J'y répondis : — “ vos bienfaits, madame, ont droit de me toucher, si votre cœur a daigné apprécier le peu que je vau. J'ai mis dans notre liaison des procédés dont l'énergie paroissoit vous plaire ; je n'ai ni dépit, ni colere : c'est bien assez pour moi d'avoir eu les honneurs du triomphe sans aspirer à ceux de la retraite. Depuis huit jours j'attendois vos ordres ; & la preuve de mon respect est de ne les avoir pas prévenu. Votre portrait fera pour moi le gage de l'estime que vous accordez à *mes talens*. Puissé, madame, le fortuné mortel qui me remplace, vous en porter de *plus heureux* ! Vous m'aurez tous deux une obligation bien douce ; celle de vous avoir mis dans le cas d'en sentir tout le prix. ”

Mon successeur, homme d'esprit, n'a pu y tenir, comme moi, que peu de jours ; elle l'a remplacé par un *prince*. Et réellement, quant au moral, ils se convenoient. Pour le physique, elle eut ses laquais ; c'est le pain quotidien d'une duchesse.

Mon billet écrit, j'ouvris l'écrain ; j'y trouvai de fort beaux diamans, & le portrait de la duchesse en baigneuse. Il étoit frappant ; je l'approchai machinalement de mes levres. Avouerai-je ma foiblesse ? Je sacrifiai encore une fois à ce joli automate, & mon caprice s'écoula avec la libation que je venois de répandre en son honneur.

Je me rendis chez la Vit-au-Conas : elle étoit en possession de mes jours de congé ; d'ailleurs nous avions contracté une amitié commode. O que cette femme-là gagne à être approfondie ! Réellement, à la maniere dont elle me reçut (la reception dura deux grandes heures), je crus qu'elle ne me reconnoissoit pas. Quand elle fut en état d'écouter, je lui racontai mon aventure. Le comte de Rhedon lui en avoit dit quelque chose ; la catastrophe lui plut, l'égaya, & nous en étions sur la chronique scandaleuse, quand on annonça madame de Sombreval, & une autre femme chez qui j'avois négligé de me faire présenter, quoiqu'elle fût d'un rang à ne pas être oubliée. Elle m'en fit la guerre avec chaleur ; j'y répondis avec intérêt, & je demandai, pour la forme, une permission de faire ma cour, qui étoit toute accordée.

La visite finie, ma chère Vit-au-Conas me dit : mon ami, je vais te perdre encore ; voilà un dévolu jeté sur toi. Pour celui-là c'est une trouvaille ; conduis-toi bien... Pousse-la, pousse... — Ah ! madame, vous savez comme je le pousse : témoin... (Vous sentez le geste que je fis.) Elle me prit au mot, & le témoin fut mis en confrontation. Nous nous quittâmes ; ma chère marquise me souhaita bonne chance, & je cours me préparer à la ménager.

Doré comme un calice, pimpé, cardé, musqué, je me rends chez madame ***. Le cercle étoit nombreux. Après les premiers compliments, une minute d'examen me mit au fait de l'assemblée. Huit ou dix freluquets pirouettoient sur des talons rouges : vils adulateurs de la maîtresse de la maison dont ils briguoient un regard, ils honoroient de leurs airs penchés, de quelques fades polissonneries & de ricanemens pitoyables, une douzaine de femmes, hardies dans leur maintien, impudentes dans leurs propos, & à ce que j'appris, dans leur conduite. Mon instituteur étoit un *monseigneur*, à qui un bon évêché & deux abbayes affermées cent mille francs, donnoient le privilège de prêcher la vertu chez les filles de la capitale, ou chez les titrées de la cour ; ce qui revient au même.

Voyez-vous, me disoit-il, cette grosse baronne ; son visage est enluminé ; ses gros yeux ronds sont surmontés d'un sourcil noir, épais, dur... Tudieu, c'est une maîtresse-femme. Cochers, laquais, elle met tout sur les dents. Sans être mauvaise maîtresse, elle en change souvent ; mais elle leur fait un sort. La semaine dernière, elle en a placé deux aux invalides ; elle prenoit aussi son mari quand elle ne trouvoit personne ; elle a rendu le pauvre diable ; il est fourbu ; & au moment où je vous parle, il est aux incurables. — Quelle est cette grande blonde fade ? — Quoi ! vous ne connoissez pas la comtesse de Minaudan ? Non ; mais elle tourmente cruellement son éventail. — Bon, c'est qu'elle joue la mijaurée ; mais foutre (notez bien que c'est monseigneur qui sacre), bien fou qui s'y fiera ; elle m'a donné, il y a six mois, une chaudepisse... le vit m'en cuit encore. — Voilà ce que c'est, monseigneur, que de *sortir de son diocèse*. (Condom)... Quelle est celle qui lui parle à l'oreille ? — La Saute-au-Corps ; c'est l'auberge des gardes du roi, — Elle deviendra gargotte ; & gare la vérole. — J'allois en savoir davantage, quand quelqu'un, adressant la parole à monseigneur, & la conversation devenant générale, notre *à parte* finit.

Un de ces jolis individus qui, avec un minois de poupée, une voix grêle & un ton glapissant, jugent, décident & tranchent, tenoit le dez. On en étoit aux spectacles : les auteurs furent sifflés, bernés ou loués d'une manière qui, je vous assure, devoit peu leur importer,

Enfin, l'on en vint à la musique. Madame de *** m'apostrophe... Monsieur, ceci est de votre ressort ; je fais combien vous êtes amateur. — Moi, madame, je ne suis point musicien ; mon seul mérite est de *bien écouter*. — Parbleu, mon cher, reprend le marquis de Fier-en-Fat, en ce cas-là, écoutez-moi, & vous vous rendrez à mon avis... *Moi*, je suis fait pour la musique ; j'ai un tact à *moi* qui ne me trompe jamais, & il y auroit de la fatuité de tirer vanité d'un bienfait de la bonne nature. Qui diable s'est jamais vanté, de ses oreilles ? (J'observerai qu'en cela le marquis étoit modeste.)... Or je n'aime point ce Gluck ; il n'y a pas le mot pour rire dans la musique, pas un pauvre petit air qui aide à fabler gaiement son vin de Champagne. Il faut décomposer cet homme-là pour y trouver deux ou trois phrases qui fassent un rondeau. Votre Piccini n'entend point l'harmonie ; & sans l'air de ballet que danse Guimard, j'aurois sifflé son *Roland* de fond en comble. — Monsieur n'aime point l'ouverture d'*Iphigénie* ? — Eh ! non, mon cher, non, cela fait venir la chair de poule. Parlez-moi de celle du *Déserteur*, voilà ce que l'on appelle une ouverture : cela se chante tout couramment comme un *pont-neuf* ; le Floquet vous fait joliment un opéra : je le soutiens contre vent & marée ; & pardieu, je ne conçois pas comment ce parterre s'est avisé de le siffler, tandis que j'applaudissois du geste & de la voix. Ses basses sont toujours un second dessus : il est vrai que le violon dit la même chose ; mais cela renforce l'harmonie... Ces animaux de danseurs prétendent que l'on ne sauroit danser les airs de ballets ; moi je les décide sautillans au dernier point. — Ils voudroient peut-être du lourré, du voluptueux. — Oui, de l'ennuyeux... Ma passion à moi c'est l'*allegro*. — Moniteur le marquis, on s'y laisse bien vite. — Un sourire de madame de *** & un peu d'embarras chez le marquis, me démontrèrent qu'il pouvoit bien en être à se reposer. L'arrangement des parties finit la conversation ; je me retirai avant souper ; mais madame de *** trouva un moment pour me donner rendez-vous le lendemain à sa toilette.

J'ai oublié de vous tracer sa figure. Madame de *** a trente-huit ans ; elle ne s'en cache pas. Assez blanche, elle a la peau d'une finesse & d'une égalité

lingulière ; l'ovale que forme son visage feroit arrondi, si elle avoit plus d'embonpoint ; des yeux assez beaux disent sans minauderie ce qu'elle veut exprimer. Sa bouche est bien ; elle est grande ; mais sa taille trop longue n'est pas assez marquée. Sa poitrine est trop serrée, la gorge est petite, placée en femme de condition, c'est-à-dire, un peu bas, mais ferme, & sur-tout d'un susceptible qui la fait tressaillir. Le bras & la main sont trop maigres ; la jambe bien, le pied charmant ; son discours en public est concis, serré & à prétentions... Le roi lui a dit cela... Cette nouvelle vient de mesdames... Les ministres sont ses amis... Elle leur donne quelquefois des leçons, & toujours des conseils. Racontez-vous une affaire ? elle en développe les ressorts secrets. Un mariage se fait-il ? c'est elle qui a présenté l'épousée, qui protège le jeune marié ! Elle fait tout, pénètre tout, a tout vu, tout deviné ; elle met en avant sa faveur, offre sa protection, a des audiences, un secrétaire. des bureaux, un taxateur, un trésorier & des gens d'affaires.

Parbleu, tu feras ta fortune avec cette femelle-là... Tu attends des grâces ; bientôt tu les distribueras. — Je gage que tu vas me demander *l'honneur de ma protection*... à genoux, sacre dieu, & dépêchons-nous. Je vais prendre possession de mon emploi... & je t'offre ma survivance.

J'arrive chez madame de *** : on me reçoit comme un homme attendu ; la toilette se passe en galanteries de ma part, en défenses de la sienne ; je fais tourner la tête aux femmes-de-chambre à force de contrôler ; elles finissent par rire, & leur maîtresse déride sa gravité.

Enfin nous restons seuls... Foutre du cœur ; je crois que la timidité me gagne... Un sofa reçoit madame de *** ; je m'y place à ses pieds. (J'ai un grand fond de tendre pour les sofas). En vérité, me dit-elle, je fais une démarche bien extraordinaire. — Moi je ne vois rien de si naturel. — Je me croyois à l'abri de certaines faiblesses : & le rang que je tiens... — En vérité, madame, il est très-favorable à certains arrangemens. — Mais qu'imagineroit-on ? — Que je vous adore, & que je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire. — J'ai des vues sur vous, mon cher ami : — mon bonheur sera de les remplir. — Vous avez de l'esprit, du feu. — Ah ! madame, peut-on en manquer auprès de vous ? Vous électrifieriez la nature... (Elle s'électrifie, pardieu ; son front se colore, ses yeux brillent, sa main tremble... Amour ! Amour !... viens donc petit bougre.) — Vous avez là un joli habit. — Cette couleur m'a paru vous plaire ; je la porterai long-

tems... Bon dieu ! voilà des rubans d'une nouveauté. (Et l'échelle se dénoue.) — Que faites-vous, que faites-vous donc ? Que diront mes femmes ? — Ah ! madame, nous perdons un tems... un tems qui pourroit être mieux employé. — Bon dieu, si l'on entroit ! — Tant pis pour les curieux. (Et mains de troter, & bouche de s'appuyer sur un sein qui bondit sous les coups de langue.) — Ahi !... ah !... dit-elle en changeant de note, petit démon, tu m'as vaincue... Les grands mots sont lâchés, mon pégaze débridé, la ville rendue, & ma charmante foutue. Mais c'est au second coup que je l'attends. Je presse, je pousse, je lime ; elle est sacrédieu tortillée autour de moi comme un serpent : il n'y a pas une ligne de perdue... Ah !... ah !... mon ami, le... ah !..., le duc ne le fait pas mieux que toi... le prince m'auroit ratée là... l'ambassadeur ne m'a jamais tant fait décharger... (Je crus, où le diable m'emporte, qu'elle alloit me passer toute la cour en revue.) — Quand nous nous fûmes bien convaincus que nous n'avions plus rien à nous faire, nous renouâmes conversation. Madame de *** abandonna cet air de dignité que je lui avois toujours vu... J'étois amant heureux ; elle m'en accorda toutes les prérogatives.

Comme je ne pouvois mieux faire ma cour qu'en l'entretenant de son crédit, je fus l'en faire parler. J'avois d'ailleurs mon intérêt à pénétrer ses secrets, ses ruses, son manège ; je ne perdois point de vue mon objet principal, mon cher argent !... Mes connoissances devoient guider les manœuvres qui pouvoient m'en faire tirer parti. Le premier moment d'une jouissance que je fais, à mon gré, rendre impétueuse & brillante, avoit étourdi mon adorable. Mais les femmes dévorées d'ambition, sont insensibles aux plaisirs ; la vanité, l'intrigue absorbent toutes leurs facultés. Sans cesse livrées à l'envie, à la haine, les poisons de l'une, les poignards de l'autre écartent les amours. Je ne devois donc m'attendre qu'à une jouissance froide, inanimée. Je ne pouvois me flatter de la captiver par les sens ; mais par les propos, je lui reconnus de la suffisance, beaucoup d'estime d'elle-même, une vanité sans bornes ; par conséquent une imagination resserrée, point de vues, ou elles étoient courtes, aucun plan fixe... Dès lors le mien fut formé ; de l'assujettir, de la maîtriser, de m'en servir pour ma fortune, ou de la planter là, si elle n'étoit bonne à rien.

Quinze jours d'habitude me suffirent pour réussir. Je fus faire goûter à madame de *** mes projets ; elle adopta mes idées, en ne croyant suivre

que les fiennes. Son secret fut dans mes mains, sans que je la laissasse disposer du mien. Ce n'étoit pas tout ; elle faisoit des affaires ; il falloit m'en rendre maître... Je n'avois qu'à vouloir... Tout me fut remis. Dès lors je devins l'arbitre des traités, je corrigeai le tarif. (Non pas, comme vous pensez bien, pour le diminuer.) Mes honoraires ne furent point oubliés, & ma patronne partageoit en outre avec moi ce que ma conscience assez commode m'engageoit à lui restituer.

Trop sage pour me mettre au grand jour, j'avois prévu que tout cela finiroit mal ; que madame de *** porteroit la peine de ses exactions. Je ne voulus donc aucune place : faire & ne point paroître, c'est la devise des gens habiles. Avant de vous conter la catastrophe, je vous dois deux ou trois aventures dignes d'être distinguées de la foule qui s'est passée sous mes yeux.

L'abbé Ricaneau, connu de toute la terre, postuloit depuis long-tems un bénéfice. Le sien étoit cependant bon ; mais le cher abbé, doué de vertu prolifique, faisoit régulièrement quatre enfans tous les ans ; & par principe de conscience, il payoit les mois de nourrice, avant d'en enrichir la collection des enfans trouvés. — On lui indiqua notre bureau ; il vint me voir ; sa demande me parut simple, ses motifs excellens ; je lui demandai un mémoire bien circonstancié. Le lendemain il me l'apporta, & me tortilla un compliment pour m'offrir une bourse dont la maigre apparence fronça mon sourcil. — Ceci, moniteur, lui dis-je en la pesant, est pour les menus frais... Etrennes de portier, de valet-de-chambre, de maquerau, de secrétaire. — L'abbé tremblant n'osa me contredire... J'examinai le mémoire, j'y trouvai des difficultés... Il me pria d'appuyer, de porter des paroles. — En ce cas-là, l'abbé, vous prenez le bon parti : vous voulez une abbaye de douze mille livres de rente... Vous êtes de mes amis... Mille louis, elle est à vous. — Il se récrie... — Comment, monsieur ? mais c'est à rien... J'en suis fâché, je ne puis rien faire pour vous ; vous me rompez bras & jambes... (Je sonne)... Le ministre ne m'a-t-il pas demandé ? La réponse est connue... Je prends mon chapeau ; l'abbé me talonne, je le malmène ; il se fâche ; je parle plus haut que lui, & je le menace d'informer le teneur de feuille de sa conduite... Je marmotte *Lettres de Cachet*... Il se fauve ; il court encore & je garde la bourse, où je trouvai cent misérables louis que le faquin imaginoit devoir payer une femme comme madame de ***.

Quelques jours après on m'annonce une très-jolie femme. Mes yeux se dérident ; elle demandoit pour son mari une lieutenance de roi, achetée par vingt ans de service, & des blessures. Vous croyez que la générosité va me parler ?... Parbleu, vous ne vous trompez pas ; je débute par tous les signes qui pouvoient mieux lui marquer ma bienveillance. Elle fut d'abord timide ; elle s'apprivoisa, nous nous apprivoisâmes & devînmes si familiers en moins d'une heure, que nous ne fîmes plus qu'une même chair. — Comment, tu l'as foutue ? — Non... Je l'ai envoyée à quelqu'autre... Sacredieu ne feras-tu jamais qu'un sot ?... C'est une des jolies remueuses que j'aie trouvées dans ma vie... Pour une provinciale, cette femme-là avoit un vrai talent. — Au moins tu as fait son affaire sans lui demander d'argent ? — Oh ! cela, c'étoit juste ; & nous convînmes seulement qu'elle écrirait à son mari de déposer dix mille livres chez un notaire, qui les remettrait à vue du brevet. Pour elle, je lui offris une boîte d'or, dont un faquin qui vouloit des lettres de noblesse, m'avoit fait présent le matin ; elle valoit vingt-cinq louis. Vous voyez que je suis généreux... C'étoit pardieu plus que l'intérêt de son argent.

Nos affaires alloient bien. Sous mon heureuse main, le cuivre devenoit or. Madame de *** m'adoroit ; elle couchoit avec l'univers ; mais j'étois le favori ; car j'avois la bourse. Cependant je sentoais quelquefois des soulevemens de conscience ; elle m'en guérissoit bien vite ; cela auroit pu tirer à conséquence pour la cuisine. Je m'appliquai seulement à la mettre toujours en-avant, à ne jamais paroître, afin de me laver les mains sur tous les événemens.

Bien m'en prit... Voici le fait. Une femme, jeune, riche, avoit un amant. — Beau début ! Eh, quelle est la sotte qui n'en a qu'un ? — Un mari jaloux. — Allons donc, quel conte ! — Foi d'homme d'honneur, ces originaux-là sont rares ; mais il y en a encore quelques-uns pour la conservation de l'espèce. Le susdit animal trouvoit mauvais que la femme couchât avec un représentant. Comme elle ne pouvoit le supposer que fou, elle prit le sage parti de le faire enfermer ; elle vint me le proposer, & surtout d'éviter quelques petites formalités embarrassantes, qui auroient pu retarder, même déranger un projet aussi bien vu. Madame de *** la loua infiniment, d'autant plus qu'elle faisoit bien les choses ; elle assuroit à son mari six cents francs de pension, & l'habilloit fort proprement. Je lui demandai quelques

petites attestations faites par ces mains habiles qui ne rougissent pas plus que le papier qu'elles emploient, & nous fixâmes tous les frais à dix mille écus : assurément c'étoit à grand marché. Enfin, huit jours après, mon vilain fut enlevé sans bruit, coffré & écroué par ordre du gouvernement. Sa femme pleura, réclama, fit le diable à quatre, (mais de loin) je lui rendis le service de lui faire imposer silence, & elle n'eut pas de peine à le garder.

Qui diable n'auroit pas cru cette affaire finie ? Ce vieux coquin devoit crever, au moins devenir fou ; il avoit le diable au corps, il n'en fit rien. Certain magistrat (M. L. N. lieutenant-général de police) fut visiter la prison ; je ne l'avois pas mis du complot. Cet homme-là est du vieux tems ; il s'avise d'être vertueux, d'avoir dans le cœur cette humanité que les autres n'ont qu'à la bouche. Il compatit aux souffrances du coupable ; mais il donneroit sa vie pour sauver celle d'un innocent. Il instruisit le ministère : celui-ci dans un moment d'indignation, peut-être de crainte, nomma madame de ***, cria à la tromperie. (Pourquoi ne l'auroit-il pas fait ? Je criois bien moi !) Elle fut sacrifiée, perdit sa place, & courut ensevelir dans les terres sa honte & nos amours.

Vous croyez peut-être, mon cher, que je vais me pendre !... Nenni, je vais compter mon argent. ... Vingt mille écus en espee sonnantes, des diamans, des bijoux... Ma foi, je suis fâché du sort de cette pauvre femme ; elle m'auroit valu beaucoup... Payerai-je mes dettes ?... Fi donc, cela porte malheur ; d'ailleurs, ces coquins d'usuriers s'imaginent-ils que je leur donnerai mon sang, ma plus pure substance à dévorer ?... Qu'ils attendent mon mariage ou mon testament... Pardieu, ces idées tristes ont abattu mon courage... Allons, allons, volons au Potoli : cherchons quelque mine nouvelle, & que l'or couronne mes ardeurs.

Une fête d'apparat avoit réuni la cour & la ville : mes yeux errans sur l'assemblée cherchoient un objet qui les fixât ; ils furent distraits quelques instans par des figures fripones & agaçantes... O Satan ! *Vade retro*... Déjà je sentoais mon cœur s'épanouir & ma bourse se vider... Enfin, arrive avec bruit madame de Cul-gratulon : son état l'oblige d'assister au spectacle, sans cela elle est trop régulière pour chercher le plaisir en public. Placé dans la loge où elle entroit, je fus assez heureux pour que mes prévenances ne restassent pas sans effet. Ce n'est pas que sa figure me tentât... Représentez-vous, mon ami, une tête, un cou, un corps & un cul tout d'une pièce ; faites

de tout cela un paquet mal fagotté, ajoutez-y des bras grossiers & de couleur bleu-pourprin ; attachez-y de grosses cuisses, de vilaines jambes ; percez à son visage des trous bizarrement placés pour faire des yeux, mais dont l'un immense annonce pour ailleurs la grande mesure ; barbouillez cela de rouge & de tabac ; coëffez-le d'une perruque ébouriffée, & puis par-là dessus des plumes, de la gaze, du ruban, des diamans... Voilà la comtesse physique. — Et la comtesse morale ? — Foutre, ne parlons pas si haut... Savez-vous bien que c'est une grande dame ; elle est haute comme le tems (quoiqu'elle ne soit pas si ancienne) ; les valets sont aussi ventre à terre devant elle, qu'elle-même devant les puissances ; elle *monseigneurise* son carrosse, les chevaux, son mari, son pere, son grand-pere même ; mais elle ne remonte pas plus haut ; car elle craint les chûtes : au reste, méchante, hargneuse, impudente avec effronterie, opiniâtre avec emportement, & toujours avec bêtise ; dévote avec ostentation... Chacun de ses valets met à la quête un écu qu'elle leur distribue ; pour elle, l'or brille toujours dans son offrande hypocrite... — Mais que veux-tu faire d'un pareil monstre ? — Ce que j'en veux faire ? Parbleu, belle demande ! La piller, la gruger & me foutre d'elle tout en la foutant.

Le spectacle finit tard ; elle m'invita à souper du ton dont on donne un ordre. J'étois au fait, je m'humiliai, je me confondis. Sans lui offrir ma main, je lui fis faire place à la sortie ; je la vis entrer dans la chaise qu'escortoient quatre valets, chapeau bas, & je me rendis chez elle.

L'assemblée étoit cérémonieuse, par conséquent fort triste ; le soupé fut d'un compassé assommant. On y mangea peu, on y parla moins ; le lever, la chaise, le coucher, quelques nouvelles rebattues, débitées d'une voix traînante... Des hommages à madame terminèrent la séance ; mais non pas pour moi. Comme tout chez la comtesse se fait dans l'ordre, un valet-de-chambre m'avoit prévenu que mademoiselle Branlinos avoit à me parler avant que je sortisse. (Ne vous étonnez pas de ce nom, c'est la première femme de la comtesse.)

Après avoir fait mon compliment à celle-ci, je me rendis chez la susdite, qui sans détour m'annonça que j'étois destiné pour cette nuit aux plaisirs de madame, & qu'elle avoir reçu ordre de me préparer. — Pardieu, lui dis-je, ma charmante, je ne m'attendois pas à tant d'honneur ; mais soit fait comme vous le voulez. — Nous entrons dans un cabinet de bain, où j'en trouve un

tout prêt. Branlinos ferme la porte sur nous, & m'aide à me déshabiller... J'hésitois à me mettre absolument nu devant cette fille très-jolie, & qui n'avoit pas plus de vingt ans, quand elle me dit... Eh ! monsieur, dépêchons-nous, il faut que je vous prépare. — Ah ! foutez, mademoiselle, & moi que je vous essaye... Je la campe sur le lit de bain & je la fous... Le jeu ne lui déplut pas ; il m'amusoit assez... Il fallut cependant songer à la préparation.

... Branlinos entra dans le même bain que moi, en me disant que je l'avois souillée, & m'avertissant qu'elle couchoit en tiers avec nous... Ce procédé me parut nouveau ; mais la diablesse garde le *tacet* en étouffant de rire. — Enfin, bien lavés, bien essuyés, bien parfumés tous deux, elle se sauva de crainte de nouvelle pollution, & cinq minutes après vint me prendre.

J'arrive dans la chambre à coucher : la comtesse étoit déjà au lit ; elle me tends une main que je baise avec autant d'ardeur que si elle eût été jolie. Je me place d'un côté, Branlinos de l'autre ; la comtesse étoit plus humanisée, mais le *décorum* subsistoit toujours... A la preuve. — Mon cœur, dit-elle à Branlinos, voyez s'il bande. — (La petite me touche... & sacrédieu je dresse au même instant)... Ah ! madame, comme un ange, s'écrie Branlinos... Alors Cul-gratulos fait demi-tour à droite, & me présente... Devinez. — Quoi donc ? — Sacrédiu que tu es bête ! — Ma foi je ne fais pas. — Son cul. — Son cul ? — Oui, foutez, son cul... amas énorme de chairs molasses & tombantes... Je débande net... Branlinos qui s'en douta, d'une main me prête son secours, & de l'autre entr'ouvre le gouffre. Je m'y jette en grinçant les dents... & j'étois au milieu que je ne m'en doutois pas encore... O *altitudo* ! ... Branlinos s'étoit remise à son poste ; sa main agile branloit madame à toute éreinte, pendant que je la limois à fuer dans mon harnois... Le moment de la décharge approche... Avez-vous jamais été réveillé par le grondement d'une porte mal graissée sur les gonds rouillés ?... Voilà la passion de ma belle, & les douceurs qu'elle me débitoit... Cependant quand cela fut fini, & qu'elle fut retournée, elle me fit la grace de m'embrasser... Pouah !... Ma foi j'aimois mieux l'autre, encore étoit-il parfumé ; mais la bouche avoit usurpé son goût.

Après un moment de conversation, il fallut recommencer. Même cérémonie. Sa façon à elle est uniforme ; & le diable m'emporte, depuis le

baïser je ne la trouvai plus si ridicule. Mais voici bien une autre histoire : elle me place entr'elle & Branlinos, me tourne tout comme à Berlin, admire ma chute de reins ; je crus être au second tome de la Vit-au-Conas. ... Non, j'en fus quitte pour la peur. Tout-à-coup par inspiration... Mon chat, me dit-elle, veux-tu foutre Branlinos ?... Pardieu, je tope à la proposition... Mais je sens que l'on me farfouille... Sacredieu la bougresse me donnoit le postillon : son gros vilain doigt me fondoit d'importance ; c'étoit pour me faire avaler la pilule qu'elle me laissoit foutre la petite, & dans le fait cela ne m'amusoit pas. — Cul-gratulos ne se laissa que quand je fus rendu de fatigue. Le jour paroïsoit, je lui laissai prendre du repos en me retirant. Le secret me fut recommandé de la maniere la plus forte, & je l'ai bien gardé.

Les jours suivans furent marqués par les mêmes aventures : l'or me dédommageoit, car elle en répandoit à foison. Branlinos soutenoit mon courage & me faisoit bander. Au reste, la comtesse n'en étoit pas moins dévote, ni moins impertinente, même vis-à-vis de moi.

Mon quartier fini, elle partit pour les eaux de Bareges, en me comblant de présens ; mais avec cet air qui en ôte tout le mérite, & je revins à Paris.

Rendu dans cette Babylone qui ne renferme plus de corruption qu'ailleurs, que parce qu'il y a plus de monde. (Car les vices plus rassemblés en produisent de nouveaux.) Pendant huit jours je fatiguai chevaux & valets à faire inscrire mon nom chez toutes les coquettes & les coquines de Paris. Quinze jours se passerent sans aventures curieuses : l'ennui me gagnoit ; je jouai, je perdis, & dès lors j'abandonnai ce moyen de conservation qui m'auroit dévoré mon or. Pour le conserver, il n'y avoit qu'un moyen, la fuite ; c'étoit un parti violent, & je balançois.

Déjà le soleil doroit les moissons, les graces se retiroient aux bocages : toutes les femmes voloient à la campagne, les unes par désœuvrement, d'autres par habitude ; celles-ci pour opérer une révolution. De si grands exemples me déterminèrent ; quelques légères excursions préparoient ma retraite. Je voltigeai ; mais souvent bien différent de l'abeille industrieuse. Je ne pompai que des suc soporifiques, encore l'ennui me fit-il bâiller sans m'endormir.

Vous connoissez comme moi ces palais enchantés que la Seine voit sur ses bords dans sa course tranquille... Hélas ! un art cruel nous y poursuit

encore ; il étouffe la nature en croyant l'embellir. L'ennuyeuse symétrie a dessiné ces parterres émaillés de fables stériles, & ces tristes gazons dépouillés de leur verdure... Des murailles de charmille ne permettent point aux zéphyr de caresser le sein de Flore : la rose se flétrit sans honneur dans ces vases qui la gênent, pour la rassembler en bouquets. De longues allées ne semblent m'offrir un point de vue délicieux que pour l'isoler & le rendre monotone... J'entre dans un bosquet : des arbustes fatigués y prêtent à regret leur ombrage ; des entraves de fer asservissent leurs branches courbées ; le chevre-feuille n'y rampe point parmi le feuillage ; la tulipe y est sans couleurs ; la violette sans parfums... Je me fauve dans un bois... Eh quoi, toujours de l'industrie, jamais de surprises !... La main de l'architecte a décoré ces salles tristement superbes ; la règle impérieuse a tracé leurs contours ; la serpe, la faux ont mutilé les driades gémissantes pour arrondir ces colonnes ou former des amphithéâtres. — J'entends le bruissement des eaux... Hélas ! la Nymphe en pleurs n'y roule point les flots argentés ; mille canaux emprisonnent son onde ; des formes bizarres, des bouches d'airain l'élancent dans les airs ; elle retombe brisée dans ces bassins où elle se perd sans pouvoir arroser le bocage qui la desire... O hommes, votre despotisme réduira donc tout à l'esclavage !... J'erre dans les détours d'un labyrinthe compassé ; la fauvette légère, le pinçon joyeux n'y trouvent point d'asyle pour leurs amours. Philomèle seule y fait quelquefois entendre les sons de sa douleur ; & la nuit, quand phœbé fait régner le calme & le silence, le triste coucou présage au maître de ces lieux ses hautes destinées.

Que je suis loin, grand Dieu, de cette douce mélancolie, où l'âme attendrie perd le sentiment douloureux de ses peines ! où des larmes involontaires, mais précieuses, dégonflent la poitrine oppressée, & rafraîchissent la paupière ! ... Je suis sombre, mes pensées tumultueuses s'agitent, se choquent, se confondent ; je reviens à pas lents, l'air rêveur, la tête penchée... Je rentre dans un salon brillant d'or & de glaces : elles me retracent vingt personnes que fixe un tapis verd... O source nouvelle d'ennui, de consommation !... Je reviens à la ville : toute la vitesse de mes chevaux ne me sert pas à mon gré ; je suis à peine arrivé que je voudrais être ailleurs ; je cherche avec ardeur des objets nouveaux... Ah ! il n'en est point qui puissent guérir mon cœur blasé sur tout.

Essayons du moins de le distraire. ... Fuyons, fuyons la perfidie des cours, le tumulte des villes, cherchons une retraite... Je l'ai trouvée ! j'y vole sur les ailes de l'espérance & du désir.

Au milieu de ces riches contrées, que la marne indocile fertilise dans son cours, s'élèvent des murs bâtis par nos aïeux. Leur superbe apparence semble annoncer la demeure des rois... Non, c'est le séjour tranquille des épouses chéries du Dieu de paix... C'est l'abbaye de *** ; la tante d'un de mes amis en est abbessse. Je suis annoncé par lui comme un homme aimable : je suis désiré ; j'arrive... Le bruit d'une voiture qui vient au galop, plus encore celui des valets qui croient honorer leurs maîtres par leur tapage, avoient fait événement ; tout dans le couvent se met sous les armes ; la discrète se prépare à exercer sa langue... Un homme de cour ! qu'il va m'en conter de belles !... La nonnette jolie ratache sa guimpe légère avec art, avec coquetterie... Toutes veulent plaire, toutes volent au parloir. Madame la dépositaire est députée pour me faire les honneurs : un compliment agréable & bénin me montre que l'on est prévenu en ma faveur.

Enfin, madame l'abbessse arrive à la grille & l'essaim disparoît par discrétion & par respect. — Sacredieu la charmante figure !... Lis son portrait, lis & meurs d'envie.

Elle achève à peine son cinquième lustre ; la fleur de la santé s'unit sur son visage à celle de la jeunesse : un teint brillant, des yeux les plus beaux du monde & noirs comme geay, la bouche mignone & bordée de roses ; des dents d'ivoire qu'un sourire enchanteur laisse admirer... Au reste, un genre de coquetterie inconnu dans le monde, réservé pour le cloître ; sa robe tissée d'une gaze diaphane se drape en longs replis : une ceinture dorée semble moins faite pour morguer sa dignité, que pour faire valoir une taille divine ; la batiste la plus blanche forme son bandeau ; sa guimpe se replie pour dessiner des tems & arrondir davantage un ovale délicieusement tracé ; elle s'échappe ensuite & voltige au gré des zéphirs. Mille amours nichés ça & là, rentrent, sortent, ébouriffent tout, & tout n'en va que mieux.

Est-ce que tu t'aviserois de faire le second tome d'Abélard ? — Ma foi je n'en fais rien... Mais dussé-je chanter clair, je foutrai ma charmante abbessse, ou nous verrons pourquoi. — Les compliments furent ce qu'ils devoient être : joliment tournés de la part de la nonne, & galamment de la mienne, la connoissance fut bientôt faite. J'apportoais des nouvelles, & l'abbessse étoit

trop instruite pour ne pas s'apercevoir que mon ame étoit dans mes yeux... Mais elle n'étoit sacré dieu pas morte autre part, & je bandois à crier... Sublime effet de la vertu ! vierges immaculées ! les corpuscules saints qui s'exhalent de vos blancs tetons ont agité, pénétré tous mes sens. Puissé-je rassembler toutes les vigneurs d'un carme dans les premières années, & retracer à vos cons pourfendus la valeur & les assauts du pere Tapedru !

Je ne parlerai pas des fêtes qui me furent données, des concerts où je tins ma partie. Ma voix mâle & sonore, mes accens prononcés se mêlerent à ceux de ces filles timides... Tel un satyre effronté, se glissant au milieu des nymphes ; commence par les étonner ; en vain elles veulent fuir ; un attrait puissant retient leurs pas ; s'ils deviennent plus chancelans, c'est l'ouvrage du desir... Et les cris que les belles poussent ensuite, ne sont pas d'effroi.

O mon ami, la jolie chose que d'être au milieu d'un ferrail, où vingt nonnettes se disputent le prix de la beauté ! Leurs yeux moins agaçans que ceux de nos femmes, respirent une tendre langueur ; plusieurs même innocentes encore, éprouvent des mouvemens jusqu'alors inconnus... Dieu, quelle expression touchante !... Foutons, foutons... O mon vit, déploie tes ressorts de fer ! Que tout cede à ton impulsion puissante !... Evohé, Amour !... Evohé, Priape !

Je me couchai roulant à par moi ces vastes projets : la moire tapissoit ma chambre, le goût l'avoit assortie ; la simplicité, la propreté scrupuleuse y régnoient, & la mollesse y reparoissoit sur le duvet le plus fin. Je ne dormis point ; j'étois enchanté, enivré... Une légère indisposition, peut-être de commande, retint le lendemain madame l'abbesse au lit ; j'eus permission d'aller lui faire ma cour dans son appartement... Que devins-je !..... O ciel que devins-je !... Elle étoit belle comme un ange, & de la beauté la plus touchante !... J'oubliai jusqu'au motif qui m'amenoit ; elle me tendit la main, en s'informant de ma santé ; je baisai cette main avec un feu, une ardeur !... L'abbesse soupira... Un soupir fut ma réponse... Nous étions seuls : ses yeux à demi-clos, ses longues paupieres abattues, le gonflement, la palpitation d'un sein d'albâtre que couvroit encore un voile importun, tout sembloit m'enhardir... Hélas ! j'étois timide... Julie ! Julie ! ainsi jaillirent les premiers transports de nos feux... Je me jetai à ses genoux ; mes levres brûlantes couvrirent cette main que je n'avois pas quittée, que l'on ne s'étoit pas efforcé de m'arracher... Dieu ! elle pâme. ... Elle se

meurt... Le premier mouvement m'emporte... Je m'écrie... Ses femmes arrivent... Des fels, des eaux, des fenteurs... Tout est sous mes mains. — Ce sont les vapeurs de madame, s'écrie une assistante. — Ah foutu bête, me dis-je à moi-même... Mais foutre, ce n'est pas son dernier accès. — Au bout d'un demi quart-d'heure elle revient à elle ; elle est pâle... mais c'est de la pâleur des amans ; quelques larmes ont mouillé ses beaux yeux... Qu'ils sont touchans ! Ils semblent implorer... Nous redevenons libres... Hélas ! dit-elle, je suis bien malheureuse : ces spasmes violens m'anéantissent. ... & l'on ne peut en deviner la cause... Vois la rougeur qui colore ses joues ; son pouls est plus animé ; mon cœur bat ; je m'approche davantage... Quelques coussins dérangés m'offrent un prétexte ; j'ose avancer ma main pour la replacer, pour la soutenir... Un mouvement me livre sa gorge... C'est celle de Polignac !... L'ivresse me saisit ; je presse sa bouche de ma bouche amoureuse ; ma langue lui fait éprouver des treffaillemens voluptueux ; j'avance vers le sanctuaire ; un doigt y pénètre... Il tremble, & ce tremblement l'émeut davantage... C'en est fait... je l'ai remplacé... Dieux, dieux, quelle jouissance ! O mon sauveur ! dit-elle, ah !... ah !... O bonheur !... Je puis mourir !... Mon doux Jésus ! ... Ah, cher ami !... je meurs... Les sensations étoient trop vives, trop multipliées, trop nouvelles. Mon ame ne pouvoit y suffire ; je m'évanouis très-sérieusement. ... Mon abbessse effrayée sonna sans doute sa confidente ; je me retrouvai dans leurs bras. Les baisers de ma charmante abbessse me rappellerent à la vie ; mais en même tems ils me remirent dans un état si ferme que la discrète jugea prudemment que je n'avois plus besoin de sa présence. Nous nous réitérâmes plus d'une fois l'abbessse & moi des sermens de nous aimer toujours, & toujours la conviction suivoit de près.

Les coulis, les restaurans les plus actifs me furent prodigués ; je passai la journée comme la matinée, & la nuit fut aussi heureuse. Les jours suivans des amusemens sans nombre me furent préparés : la chasse, la pêche, mille & mille jeux... Tant de plaisirs m'attachoient encore à mon abbessse ; elle étoit voluptueuse, mais sans arts, sans raffinemens ; mes conseils lui plaisoient, mes leçons l'enflammoient ; elle y gagnoit beaucoup, & je n'y perdois pas. Son beau corps svelte & flexible, ses membres délicats s'enlaçoient, se plioient sur les miens. & ce n'étoit que dans mes bras qu'elle goûtoit le repos... De bonne foi je lui aurois gardé fidélité, mais

l'humanité s'y oppoſoit. De jeunes cœurs ſoupiroient en ſecret pour moi ; falloit-il les laiſſer ſe conſumer, ſe flétrir ? ... Non, je ſuis trop compatiſſant. Mon commerce avec l'abbeſſe s'étoit réglé ; je lui donnois les nuits & j'employois mes jours ailleurs. Dortoirs, cellules, tout m'étoit ouvert, & j'en profitai. S'il m'en ſouvient, la première que j'ai foutue fut une diſcrete. — Une diſcrete ? Tu badine. — Non, pardieu, c'étoit notre confidente, fille mûre de quinze à cinquante-cinq ans... Voici le fait ; elle s'étoit chargée de mes déjeûners. Un jour qu'emporté par la chafſe, j'avois manqué mon heure ordinaire, je revins au moment où la bonne mere Saint-François ne m'attendois plus... J'entre ſans bruit : elle étoit étendue dans un grand fauteuil, le dos tourné vers la porte, retrouſſée juſqu'au nombril, les cuifſes écartées, & remuoit de toute ſa force. ... Devine. — Quelle demande ! Un godemiché. — Tout juſte... Je ferme la porte avec précipitation ; elle n'a que le tems de baiſſer ſes cottes, & laiſſe le fer dans la plaie... Rouge comme un chérubin, elle ſe leve, fait deux pas, ſerre les cuifſes, & moi que le diable inſpire, je la prends par deſſous les bras ſi leſtement que le Priape quitte priſe & tombe au beau milieu de la chambre... Ah ! ma mere en dieu, n'êtes-vous pas bleſſée ?... Peſte, diſ-je en ramaiſſant le poupon, voilà une rude fauſſe couche... Et foutre ma bonne ! ne vous étonnez pas ; j'ai tout vu ; je vous ai fait rater, il faut que je vous acheve. — Je la campe ſur ſon lit, & je lui fais deux fois la douce affaire ; c'étoit autant qu'il lui reſtoit de dents... Le bon dieu vous le rende, me dit-elle avec attendriſſement ; je ris & j'apperçois au fond de ſa bouche un petit chicot ; je me rappelle la vieille hiſtoire : une noble émulation m'enflamme, d'ailleurs, j'avois beſoin d'elle ; elle étoit maîtrefſe des novices... J'arrachai le chicot, mais il tenoit diablement fort. Je crois n'avoir eu de ma vie autant de peine.

Paſſons ſous ſilence quelques aventures communes. Je baiſai la ſœur Saint-Jean-Porte-la-Pine, ſœur Madelon, mere Saint-Bonaventure & cœtera. Le dortoir, le jardin, la dépenſe & l'apothicairerie furent tour-à-tour mes théâtres ; mais parlons des novices,

Elles étoient cinq, & parmi elles, ſœur Agathe, ſœur Roſe & ſœur Agnès ſe faiſoient diſtinguer. C'étoient les plus jolis enfans du monde. Les deux premières, éveillées, petites commeres, s'aimoient à la fureur, & ſe careſſoient de même, faute de mieux. Sœur Agnès étoit amoureuſe de moi, ne diſoit rien & pleuroit d'autant. Un jour de grande récréation, je trouve le

moyen de la chambrer. — Qu'avez-vous, belle Agnès ? — Hélas ! je n'en fais rien. — Depuis huit jours vous êtes toute changée, vous que l'on voyoit sans cesse rire, folâtrer ; vous rêvez. — Hélas ! — Vous soupirez... Agnès ! Agnès ! vous n'avez point de confiance en moi... moi qui vous aime tant. — (Ses joues se colorent.) Vous m'aimez ! ... Oh, mon dieu, si cela étoit ! — Agnès, feroit-ce vous offenser ? Hélas ! ce n'est pas ma faute, vous êtes si aimable ! (Je prends sa main.) — Oh ! laissez-moi... Sainte vierge, (Elle se leve.) — Ma sœur, je le vois, vous avez peur de moi ; je vous suis odieux... Eh bien, je me retire. — Comment, tu t'en vas ? — Foutu bête !... La pauvre enfant, elle est à moi ; je n'avois pas le tems de la pousser à bout ; à la première féance, elle est dans mon sac.

La maîtresse des novices me fournit quelques jours après une bonne occasion : (vous savez qu'elle est de mes amies.) On devoit chanter un motet au cœur ; le maître de musique n'étoit pas venu ; elle me confie Agnès pour la faire répéter, & sort en tirant la porte sur nous. — Eh bien, ma belle Agnès, êtes-vous toujours aussi cruelle ? (Elle baisse les yeux.)... Que je suis malheureux ! vous me détestez ! — Oh ! le bon dieu le fait, (& ses mains s'élèvent vers le ciel.) — Agnès, vous m'avez fait répandre bien des larmes. — Et moi !... Ah ! comme j'ai pleuré (& ses pleurs coulent encore.) — Si vous vouliez, hélas ! nous nous consolerions... ou sans cela il faut que je meure. — O mon Jésus ! vous mourir !... Non, non, ce sera moi. — Vous Agnès ! vous que j'aime plus que ma vie ! (Je la saisis ; je l'attire sur mes genoux... Vois, ah, vois donc son col collé contre moi, la tête penchée sur mon visage, ses beaux yeux bleus pleins de larmes !) ... Agnès, mon seul amour ! Ah ! dis-moi que tu m'aimes. — Méchant, vous en doutez ?... Sa bouche me caresse, l'innocente ne connoît aucun mal aux élans de son cœur... Son heure est arrivée, je la couvre de baisers ; je fais passer dans son sein l'ardeur qui me dévore ; je l'enivre de caresses & d'amour ; j'écarte tous ses voiles : que de trésors me sont livrés !... La pudeur ne gémit point... elle ne se connoît plus... Rapide comme l'éclair, je déchire la nue... Et le cri qu'Agnès laisse échapper, est le signe de ma victoire.

Tu vas bêtement croire qu'elle fera des grimaces, des simagrées ; qu'elle me traitera de monstre, de séducteur... Eh ! laisse cela à nos pucelages rajeunis du siècle... La pauvre enfant, elle me remercie de mes bontés... Il

est vrai que j'ai eu diablement de mérite ; car la place étoit rudement forte à emporter.

AGNES

Pl

5.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Je déchire la Nüe.

Agnès, après cette ouverture d'esprit, acquit une intelligence infinie pour son motet, & au retour de la maîtresse, elle le chanta à ravir. Heureusement pour moi, mon abbessé, à cause de certaines visites, faisoit lit à part ; car pardieu j'étois écorché vif & en sang : douze heures de repos me cicatrisèrent.

... Bon... beaux passe-tems ! — Eh ! pourquoi diable grondes-tu, je te prie ? — Je gronde parce que tu perds ton tems, & que l'argent ne vient point. — C'est ma faute, j'en conviens... Ton esprit financier me charme ; mais je devois te dire que l'abbessé, aussi généreuse que belle, me combloit de présens... Ainsi calme-toi pour écouter de nouveaux exploits.

Sœur Agathe & sœur Rose appellent mes hommages. La plus âgée n'a pas les dix huit ans ; la première, vive, pétulante, est un petit démon ; elle a de l'esprit comme un lutin, de jolies réparties, une adresse incroyable. Rose est plus douce, plus tendre, mais gaie. Ces deux enfans sont liés par une étroite sympathie, & plus encore par le tempérament. L'abbessé, dont elles sont les bijoux, m'a confié qu'elles s'en donnoient avec excès, & qu'elle-même les avoit reçues plus d'une fois dans son lit, pour du moins tromper ses desirs. J'étois libre avec elles ; je leur montrais à danser, & nous faisions mille folies... Parbleu, mes sœurs, leur dis-je un jour, vous devriez bien m'apprendre ce jeu que vous jouiez hier ensemble. — Quel jeu ? répond Agathe pendant que Rose rougit. — Ma foi, si je le savois bien je ne vous le demanderois pas. — Bon, Rose, il veut dire *cachecache*... (Et la frippone d'éclater de rire.) — *Cachecache* ?... Ah ! vous mentez, espiegles ; il n'y avoit rien de caché ; je l'ai bien vu. — Quoi ! vous l'avez vu ? dit Rose... Agathe, nous sommes perdues. (La petite pleure, & sa compagne est déconcertée.) — Eh, mon cœur ! ne pleurez pas. ... Rose, Rose, vous êtes un enfant ; je n'en dirai, ma foi, mot à personne... (Cela les tranquillise un peu.)

Au cloître comme ailleurs, pêché caché n'est rien.

— Mais comment l'avez-vous vu ? reprend Agathe plus timidement. — Je

vous trompois ; je ne l'ai pas vu ; mais mon génie me l'a dit. — Un génie ! — Un génie ! répète Rose. — Oui, un génie qui me visite tous les jours... (Et mes folles de rire à gorge déployée.)... Pardieu, petites incrédules, je vous le ferai voir... mais à condition que vous m'apprendrez votre jeu, & que vous écouterez ce qu'il vous dira. — Comment, il parle ! — Sans doute ; mais c'est par signe, & je vous les expliquerai. — Ah ! voyons, voyons, dit Rose. — Doucement... Diable, comme vous y allez !... Attendez donc que je l'appelle... Si vous vouliez toujours me montrer votre jeu ?... J'avois sacrédieu mes raisons ; jamais mon génie ne fut si bête ; j'avois beau le talonner, ce bougre-là n'arrivoit point... (Pardon, pardon, le voilà qui vient.)... Ecoutez : que la plus incrédule passe dans ce coin-là, & quand elle l'aura vu, qu'elle le tienne bien, de peur qu'il ne s'en aille, car il est un peu farouche... (Ainsi fut fait ; je tire *monseigneur*, ma folle d'Agathe faute dessus.) — Ah, Rose, vient donc vite, je le tiens !... (Nous nous approchons au jour.) Oh, le drôle de génie ! comme il est fait ! mais il n'a point de nez ! — (Rose le prend.) Ah, comme il a chaud ! — C'est qu'il est venu fort vite. — Eh ! mais, dit Agathe, il tient... (Et la petite bougresse le tire à le démancher.) — Sacrédiu, mesdemoiselles, un moment donc ; vous ne voyez pas que c'est un escargot ? Il est dans sa coquille. — C'est vrai, c'est vrai, dit Rose, voilà le bourlet... (Elle saisit les voisines qui, ramassées en dessous, étoient dures comme la pierre... Agathe y porte la main & revient au personnage.) — Un escargot ! je n'en ai jamais vu comme ça. — C'est qu'il est de la Chine. — Montre-t-il ses cornes ? — Eh, non ! ils n'en ont point dans ce pays-là, mais ce sont eux qui les apportent aux maris... Ah ça, il est pressé. (Je mourrois de peur que le génie ne s'émancipât dans leurs mains.) Votre jeu, mesdemoiselles ?... — Oh ! il faut qu'il parle. — Allons, je le veux bien... Il faut convenir que je suis trop complaisant. ... Mais je vous avertis que c'est à chacune en particulier, qu'il faut vous laisser faire des signes, sans dire un mot, ou bien, serviteur, plus d'esprit ; & s'il se fâche, il ne reviendra plus... Allons, Agathe, à vous ; mais sur-tout motus. ... (Je la prends & je la jette sur le lit.) — Ah ! dit-elle, je ne vois plus l'esprit. — Soyez tranquille ; il ne s'en ira que si vous n'êtes pas sage... Je la trouffe. — Tu te doutes du reste & du langage de l'esprit ? La petite fut courageuse & ne dit pas un mot... Mais, ami, peins-toi Rose, tournant de tous côtés, examinant, pâlisant, rougissant, trépignant... Agathe, parle-t-il ? — Ah ! oui... Ah ! mon dieu !... Ah, comme il parle ! Le joli esprit !... Mon dieu...

Rose. ... Je n'en puis plus. — Agathe ! Agathe ! qu'est-ce qu'il te dit donc ? — Elle avoit pardieu autre chose à faire que de répondre... Ma foi, la petite diableſſe ſe remuoit ſi vivement, & me ſerroit ſi ferme, que j'allois recommencer, quand tout-à-coup Rose ennuyée me tire par mon habit, & l'eſprit fort tout en ſueur, tout échauffé du carnage... Je n'ai que le tems d'étendre Agathe ſur un fauteuil, & je travaille ſa compagne. Celle-ci étoit moins vive, mais pétrie par la volupté ; elle avoit ſur-tout cette qualité ſi précieuſe que j'avois déjà trouvé à quelques femmes, & toujours avec un nouveau ravifſement. Le ſanctuaire ſe renfermoit après le ſacrifice, & preſſoit ſans laiſſer le tems de débander... Mais voyez combien l'eſprit avoit donné de réflexions à Agathe ; elle ne me faiſoit plus de queſtions. Les deux amies, penchées l'une ſur l'autre, étoient dans une extaſe dont rien ne pouvoit les tirer. Pour moi, je jouiſſoit de leur trouble ingénu, & je le partageois... Nous ne parlâmes plus du jeu ; elles reconnurent ma tromperie ſans m'en ſavoir mauvais gré ; & l'eſprit, de tems en tems leur donna de nouvelles leçons.

J'étois au comble du bonheur, à un peu de fatigue près ; mais le diable qui veille toujours, s'étoit fourré dans la tête de me débuſquer d'un ſi bon gîte. L'habitude amene la ſécurité, la ſécurité endort ; on ne ſe précautionne plus & l'on devient ſoi-même l'artifan de ſon malheur. D'ailleurs une pomme pour trois déeſſes les fit battre ; un homme pour vingt religieuſes... Il y a de quoi, j'imagine, les faire étrangler.

Vous ne connoiſſez pas, mon ami, les républiques femelles dont l'abbeſſe eſt comme le doge. La plupart des filles qui les compoſent ont été enrôlées malgré elles dans la milice céleſte ; on les a faites épouſes d'un Être très-immatériel, & les charmes de la contemplation ne détruiſent pas en elles la *corporalité*. Il en réſulte dans la jeuneſſe une révolte des eſprits charnels, un conflit de juridiction entre les ſens & la raiſon, entre le Créateur & la créature, où ſouvent la foibleſſe humaine eſt obligée, comme Pilate, *de ſ'en laver les mains*. Tout cela ne fait que tromper les paſſions, irriter les deſirs, les allumer davantage... De là les nerfs, les ſpaſmes, &c. Dans la vieilleſſe on eſt pie-grieſche, colere, âpre, grondeuſe. De là encore les inſpirations, les apparitions & toutes les folies que les uns ont brûlées, les autres canonifées... Cela n'eſt point de mon grave ſujet.

On ne peut pas toujours prier ; il faut médire, prendre son prochain par les pieds & par la tête, le tout pour son bien & la plus grande gloire de Dieu. Les confesseurs sont sur-tout un grand objet ; s'ils sont deux, le bercail est partagé, & chaque parti hait cordialement son adversaire. S'il n'y en a qu'un, jalousies, rivalités, fureurs. — Quoi ! pour un vieux moine ? — Oui, pour un vieux moine ; car avec sa figure de singe, toujours est-il du bois dont on les fait ; on se mange, on se dévore, on s'empoisonneroit pour lui... Enfin, mon cher, dans ces séjours de paix & d'innocence, on goûte en paradis les douceurs de l'enfer.

Que feroit-ce donc si je peignois les amours des jardiniers, les ruses pour faire entrer des amans, les horreurs du despotisme que les vieilles discrettes exercent sur les pauvres enfans qu'on leur a livrés ? Que feroit-ce, si, te racontant mille scènes dignes de l'Arétin, je t'effrayois de la corruption que nos demoiselles vont puiser, jusqu'au moment où on les marie, dans ces lieux consacrés à la vertu & prostitués aux vices ?

Eh ! que feroit-ce encore si je te traçois les scènes du désespoir qui se passent dans le secret & le silence, les brigues, les trahisons, les complots, tout ce qui doit nécessairement enfanter la contrainte, la servitude & la barbarie ?... Non, tu m'accuserois d'humeur... A la vérité, j'eus quelque sujet d'en prendre.

Déjà l'on murmuroit ; le conseil des discrettes s'étoit assemblé ; on glosait sur l'abbesse, qui, trop absolue peut-être, vouloit que l'on respectât ses goûts & ses plaisirs. Les révérendes mères, sans cesse aux écoutes, gênoient les miens. Toute la jeunesse, rigoureusement observée, n'osoit plus se livrer à mes empressemens. Je m'aperçus que ces vieilles bougresses me regardoient comme le bouc émissaire. Le père en Dieu conduisoit tout, mais sourdement. Depuis que j'avois menacé la révérence de la faire rouer de coups par mes valets, sauf à le guérir par six mois de séminaire, des lettres anonymes, péché mignon des prêtres, se répandirent. L'abbesse faisoit tête à l'orage ; je lui devenois plus cher, par la crainte de me perdre... Hélas ! le coup étoit porté. On avoit fait passer des plaintes à monseigneur. Il étoit bête, portoit un large chapeau, des cheveux plats comme sa figure, & cachoit sous un maintien double & caffard une âme ecclésiastique & traîtresse. Sa réponse fut tonnante, il annonçoit sa venue pour *remettre l'ordre dans une maison où l'esprit de bétail s'étoit introduit*... Je voulois

l'attendre ; ma chere abbessé me fit concevoir que je la perdrois, & je partis chargé d'or & de sucre.

Depuis six semaines je n'avois pas vu mes gens ; ils s'étoient arrangés avec les tourreries, & je leur trouvai un embonpoint édifiant. Je tournai mes regards vers les cloches où je laissois bien des yeux en pleurs... Ils se perdirent dans les airs, ainsi que mes regrets.

Je ne fis que passer à Paris pour déposer tous les présens dont j'étois comblé, & je repartis pour la Picardie, afin d'achever en province la belle faison. N'attendez pas, mon ami, que j'aïlle dans quelques villes ; non, je les ai fréquentées autrefois, & ma curiosité est rassasiée. J'y ai trouvé les mêmes vices que dans la capitale, avec cette différence qu'ils sont plus ridicules & moins aimables. Là, c'est un conseiller d'élection : si vous voulez qui joue la gravité d'un chancelier, les honneurs du pavé lui sont dûs. Dans le cercle, on ambitionne de faire la partie ; il sourit aux femmes, dédaigne les hommes ; ricane, tranche, décide. ... Il veut être fat ; il n'est qu'un sot.

M. le receveur du grenier à sel, ou quelque seigneur de l'intendance, fait le petit fermier-général, appelle tout le monde *mon ami*, vante son cuisinier, fait grosse chère, rit aux éclats, patine ses voisines, coudoie ses voisins, débite des nouvelles qu'il tient de la cour, & promet sa protection auprès des valets d'un ministre qu'il appelle secrétaires.

On y voit, tout comme à Paris, la femme d'un marchand mettre en diamans sur sa tête des fonds presque aussi forts que ceux qu'il a dans le commerce ; étaler un pied de rouge, porter des plumes, des chapeaux, dire *pifons* & grasseyer.

On y voit des précieuses, des dévotes, des femmes à prétention, & tout cela putains comme chez nous ; on y voit enfin tout ce que je me suis lassé d'y voir, & qui ne me payeroit pas de mon ennui... Je vais donc dans des lieux champêtres, prendre la nature sur le fait, dévaliser quelque château & démanteler quelque dame de paroisse à croupe large & rebondie.

Un de mes amis chez lequel j'arrive, tient un assez grand état ; il a une chasse superbe, de beaux droits ; sa maison est ancienne ; il en a soutenu l'éclat au service avec honneur ; sa femme a été belle ; il y paroît encore... Mais pour ce couple-là, c'est Philemon & Baucis. Ne croyez pas qu'elle soit dévote ; non, la plaisanterie l'amuse ; elle recevra des vers galans, parce

qu'elle fait y répondre. Une gaieté douce qui fait son caractère, la rend l'ame des sociétés ; elle y inspire le sentiment & le respect... Voilà, sur mon honneur, un portrait vrai ; & vous savez que je suis peu panégyriste. Elle est trop modeste pour me lire ; mais du moins son mari lui rendra témoignage que j'ai trouvé à Villers ce que j'ai cherché vainement dans beaucoup d'endroits : la réunion des talens & des vertus.

La société qui se rassemble au château me fournit bientôt des occasions de m'en écarter. Je voltigeai ; & tout en courant, je pensai jouer, fort malgré moi, un rôle, dans une scène très-singulière, qui, me faisant croire aux jaloux & les craindre, ne me ramena qu'un peu plus tôt au séjour des maris commodes. Pour la rareté du fait, je veux te conter cette aventure.

Monsieur & madame d'Orbicourt vivoient très-bien ensemble ; aucun soupçon ne troublait l'esprit du mari. Cependant madame avoit une intrigue, jouait monsieur, & qui plus est, se moquait de lui avec son galant. Une imprudence détruisit la sécurité de l'époux. Tout le monde avoit été à la chasse, & j'étois resté seul dans la maison avec madame. Elle passe dans son boudoir pour écrire ; je prends un livre & l'attends au salon. Tout-à-coup elle sort, une lettre à la main ; son mari revenu sur ses pas, je ne fais pourquoi, entre en même tems. — Ah ! monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous ? Vous êtes pâle à faire peur... Il détourne la vue sur la glace. Pour le malheur de la dame, cette glace me réfléchissoit en entier ; & le mari voit très-distinctement qu'elle me glisse une lettre que je cache de mon mieux... La jalousie lui monte au cerveau. Il avoit son fusil à la main, il me couche en joue, & me dit d'un air furieux : *la lettre, ou tu es mort*. — Vous êtes fou, lui dis-je, & quand même j'en aurois une, une imprudence coupable pourroit seule vous la donner ; car cet écrit ne vous seroit pas destiné, & vous devriez vous épargner de le voir. — Point de conseil ; la lettre, ou trois balles dans le corps... Je n'avois rien mis dans celui de la dame, & je ne crus pas devoir attendre les représailles du mari... Je me lève, je lui présente la lettre, & je pousse la femme dans son cabinet ; car elle avoit l'imprudence de ne pas bouger.

La lecture en apprit au mari plus qu'il n'auroit voulu, & il se reconnut, de la manière la plus claire, chevalier du croissant. C'étoit un homme très-violent avec les dehors les plus flegmatiques. Il prit sur-le-champ son parti, & me demanda le secret. Les chasseurs arrivèrent ; on ne s'aperçut de rien ;

il donna à sa femme tous les noms d'amitié qu'il lui prodiguoit dans la conversation... Je ne revenois pas de mon étonnement.

Cependant je n'ai jamais aimé les coleres froides, & vous allez voir que j'avois raison de craindre. Par-tout où monsieur rencontroit madame seule, les chaises, les fauteuils lui servoient d'armes pour l'affommer. Rentroit-on dans le fallon ?... *mon cœur, m'amour, mon ange*... Comme sa digne moitié ne s'accommodoit nullement de ce jeu-là, qu'elle n'étoit point bonne, & qu'elle ne manquoit pas d'esprit, elle nous fit cacher un beau matin dans sa chambre à coucher, trois femmes de ses amis, & moi troisieme d'hommes. Monsieur arriva, la battit comme plâtre... A ses cris nous sortîmes ; & comme les femmes se soutiennent, je vous laisse à penser si la scene fût complete. — Sur-le-champ l'on monte en carrosse, & l'on conduit madame chez la mere de son mari. Cette mere, vieille janséniste, avoit un foible infini pour sa belle-fille, & fort peu d'amitié pour monsieur son fils, qui n'avoit pas l'honneur de penser comme elle.

C'étoit sur cette connoissance que la petite diableffe avoit formé son plan. — Maman, lui dit-elle, je viens me jeter entre vos bras. Depuis un an je souffre le martyre avec mon mari ; il faut vous l'avouer, je suis ce qu'il appelle *janséniste* ; il me maltraitoit continuellement ; enfin, il a saisi une lettre que j'écrivois à un saint ecclésiastique qui m'entretient dans mes bons sentimens. Comme je parle à cœur ouvert à mon directeur, les plaintes que je faisois ont irrité mon mari ; il a porté l'audace jusqu'à m'accuser d'un commerce criminel. Depuis ce malheureux jour il m'affomme de coups en particulier, & pousse l'hypocrisie jusqu'à m'embrasser en public : ces trois dames en sont témoins ; trois hommes d'honneur le sont de même ; si vous ne me sauvez pas, je suis perdue ; je n'ai plus qu'à me livrer à mon désespoir... (Les larmes coulent & arrosent le récit que les dames confirment.) — Ah ! le coquin, l'infame, répond la belle-mere... Ma fille, restez chez moi ; je me charge de votre affaire. ... & si le malheureux est assez hardi... Il suffit. — Ce n'étoit pas tout, il falloit retirer la lettre des mains du mari ; elle faisoit preuve très-convaincante. La jeune femme le persuade à sa belle-mere qui mande à son fils de la lui envoyer par le même exprès qui lui porte son ordre, ou qu'il fera déshérité dans les vingt-quatre heures... Il connoissoit sa mere, il en attendoit quarante mille livres de rente ; il fallut obéir ; mais il accompagna le texte d'une glose fulminante...

Vaine précaution ! La vieille crut faire la plus belle action du monde de remettre le tout à sa belle-fille. (Comment se méfier d'une janséniste ?) Celle-ci voulut lire, on lui imposa silence. — Eh bien ! ma bonne maman, jetons tout cela au feu. — Quoi ! ma fille, anéantir les sottises !... Vous avez trop d'égard pour ce drôle-là. Maman, il est votre fils, il est mon mari, & je l'aime toujours. — Dorbicourt furieux, invoqua mon témoignage ; moi, je dis que je ne savais rien ; que j'avois bien eu une lettre, mais ignorant ce qu'elle contenoit... Ce ne fut pas tout ; il y eut séparation ; & la mere qui vient de mourir, assure vingt mille livres de rente à sa belle-fille, indépendantes de monsieur son époux.

Lassé de fesser des lievres & de tirer des lapins, plus fatigué encore du ton des campagnardes, je m'en fus sur les bords de la Somme. Là, un antique château, bien noir, bien triste, bien vilain, atteste que depuis l'an treize cent, il est le logis des hiboux & des chouettes du canton. Le vieux baron qui l'habite ne déroge point à si bonne compagnie : son humeur est revêche, sa figure hideuse, son corps usé... Pour l'esprit, son arbre généalogique l'a dispensé d'en avoir. Grand liseur de gazettes, grand *politiqueur*, se faisant *monseigneuriser* par les valets, par un curé, qui, ainsi que lui, fait pour toute érudition marquer un cent de piquet ; mangeant peu, dormant moins, & jaloux comme un tigre d'une jolie personne que trois mots de latin avoient *baronifiée*.

La baronne, comme dit la chanson, *voudroit bien qu'on la ramone*. Le baron qui ne le peut, dit qu'il ne le veut ; & c'est pour cette bonne œuvre que j'arrive céans. Je veux bien t'avouer encore,
A toi de mes Secrets le grand dépositaire,
que l'on m'a dit que le vieux coquin avoit de l'or ; mais beaucoup ; & que l'espérance d'en palper quelque portion, me fait braver ennuis, dégoûts, tempêtes.

Le baron me reçoit mal, & j'agis comme si je le trouvois bien. Sa femme joue la dignité, fait la précieuse & tant soit peu l'ours. Mais le mari qui m'observoit, me traita bientôt mieux. Je lui apportois vingt recueils de nouvelles ; pendant qu'il les feuillète, je puis te peindre la belle.

Une brune piquante, un teint coloré, de jolis yeux bien noirs où le foutre pétille ; la bouche très-fraîche, des dents que le pain de seigle rend fort blanches ; ni grande, ni petite ; la taille ramassée en jument poulinière, de

l'avant-main ; un peu tetonniere, mais cela est dur, blanc & bien tourné ; la croupe normande ; point trop de boyau ; le montoir facile, la jambe fine comme une biche, & le fabot charmant. Tous ces appâts-là n'ont pas vingt ans ; en conséquence cela est très-foutable. Au reste, ridicule dans la parure, gauche dans son maintien, guindée dans les propos ; mais les regards promettent du dédommagement ; & elle prouve dans le tête-à-tête qu'elle n'est fotte que par contrainte.

A dîner, je fais tomber la conversation sur les femmes. Le baron en médit ; je renchéris ; j'abonde dans son sens, & il en est si transporté, qu'il veut m'enivrer par reconnaissance. Un coup-d'œil avoit mis la femme au fait. (Quand il s'agit d'attraper un mari, aucune n'est novice.) Elle fait mine d'être fort piquée, & fort au dessert. Alors le baron me conte ses chagrins, m'apprend qu'il s'est mésallié, déplore sa foiblesse, & j'applaudis. Je lui promets de faire entendre raison à la femme. (C'étoit foutre bien mon projet.) Dès lors, il me laisse pleine & entière liberté ; j'avois annoncé mon départ pour le lendemain, il me demanda en grace une quinzaine, & me promit compagnie. — Allons donc, mon cher baron, la vôtre me suffit... Qui diable nous amenez-vous ? Des gentillâtres ou des bégueules ? Vous êtes pardieu le seul galant homme que j'aie trouvé dans ces cantons. — En vérité, dit-il, en s'adressant au curé, il me raccommoderoit avec la jeunesse ; jamais à cet âge on n'eut tant de raison.

Le même jour je tins compagnie à la baronne dans une promenade ; son mari ne put pas être en tiers à cause d'un catarrhe, & il fut presque obligé de se fâcher pour me forcer à lui aller préparer des cornes. Je ne perdis pas de tems ; après quelques propos vagues, j'en vins à ma déclaration.

Ce ne fera pas vous offenser, ma belle dame, que de vous plaindre. Ma conduite depuis que je suis chez vous, a dû vous faire comprendre que je ne suis pas venu sans dessein. Ce dessein est de vous plaire ; je vous aime ; je desire que vous m'aimiez. Si je vous conviens, arrangeons-nous. Vengez-vous du maroufle qui vous tyrannise. Je vous offre des consolations, des secours, des plaisirs ; un cœur dont les sentimens seront prouvés avec force... Votre réponse, belle baronne, décidera de mon sort ; l'état ou vous gémissiez doit vous ôter une indécision qui nous nuiroit à tous deux. Si je suis assez malheureux pour vous déplaire, je pars.

Mais que diable ! on ne brufque pas ainfi une femme de qualité. — Sans doute ; je filerai le parfait amour !... Seras-tu donc éternellement incorrigible ?... Elle eft bien moins bête que toi ; car après quelques petites façons préliminaires, elle accepta la propofition ; & nous fcellons le tout d'un baifer : enfuite elle prend les arrangemens pour venir coucher avec moi, ce qui lui étoit beaucoup plus facile que de me recevoir.

As-tu jamais eu quelques jouiffances de campagne ?... C'eft d'un bête à dormir deffus. Cela n'a ni charniere ni mouvement ; cela ne fait pas placer un petit foutre à propos... Pour ces mots confacrés à l'amour :

Ce font pour ces beautés grands termes de chymie.

Mais en revanche, cela décharge... Ah ! facredieu, j'étois confis ; & parla deffus, par un sacré bidet. Je me donnois au diable... Excusez, c'eft que le curé l'avoit défendu. — Mais, madame, fi ce bougre-là en avoit autant dans la bouche, croyez-vous qu'il ne la laverait pas ? — Ah ! dit-elle, cela expose à la tentation. (Le fcrupule étoit bon là.) — Eh ! morbleu, lave toujours, & fi je trouve l'ennemi, je lui fais sauter la cervelle.

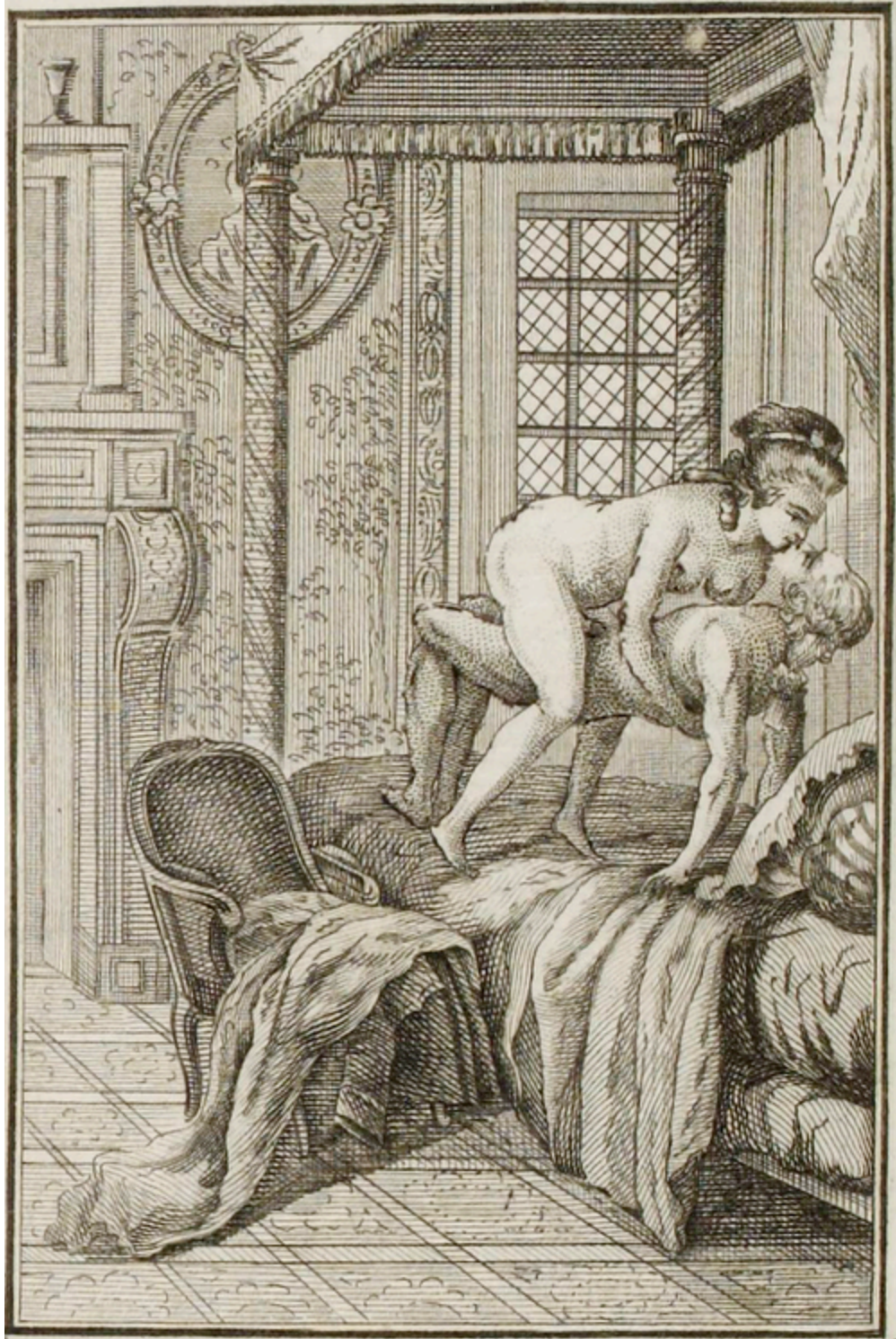
Je la reprends dans mes ferres. En une heure de tems, je la mis en eau ; levrette, brouette, américaine, hollandoife... Pardieu, je t'affure qu'elle vit du pays. L'heureux naturel ! A deux heures de là elle me grimpoit déjà fur le corps toute feule. Enfin, nous nous féparâmes avec promesse de nous rejoindre le foir, fans préjudice de la journée, & en convenant de nos rôles.

LA

BARONNE

Pl

6.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Elle vit du Pays

Le baron resta dans une sécurité parfaite, que mon ton avec sa femme fut entretenir ; elle jouit des momens les plus doux, & me donna de l'or bien plus que je n'en devois attendre d'une femme de province. — Mais comment pouvoit-elle l'avoir ? — Comment ? La chose est simple. Les maris de campagne ne mettent pas leurs femmes à pension. Celui-ci d'ailleurs étoit jaloux & brutal, mais amoureux ; & madame avoit, ainsi que lui, la clef du coffre-fort. La petite rusée ouvrit trois ou quatre sacs d'or, afin qu'il ne put s'apercevoir d'aucune diminution, & me remit deux cents louis que je voulus bien accepter pour les frais du voyage. Mon bail expiré, je me retirai très-bien avec le baron que je laissai cocu & content ; & mieux avec sa femme, qui répandit de grosses larmes : mais l'ordre du destin m'arrachoit de ses bras, & je partis.

Ma dernière excursion champêtre fut à Salency, où je me trouvai le jour même de la fête de la Rosière. La simplicité touchante de ce spectacle, fait pour la candeur & l'innocence, porte jusque dans l'ame de nous autres libertins, un attendrissement auquel on ne résiste pas... Sublime effet des sages réflexions, des résolutions salutaires qu'il m'inspira !... Je n'eus pas plutôt vu celle qui venoit de remporter la rose, qu'il me prit envie de l'effeuiller. — Cette paysanne avoit seize ans, étoit naïve, sensible & jolie. Je connus avec elle le prix de l'amour ; c'étoit pour moi-même qu'elle m'aimoit, (car je n'aurois pas voulu acheter ses faveurs,) & je goûtois, pour la première fois peut-être, un plaisir si doux... Il y avoit si longtems que je n'avois rien fait pour mon cœur !

Ah ! te voilà sur les bords du Lignon ? — Tu crains des bergeries & que je ne te fasse bâiller en m'affadissant le cœur... Bourreau ! ne puis-je donc pas me délasser un moment dans les bras de l'innocence ?... Qu'elle est jolie, cette enfant ! Son teint halé, mais tout en feu quand je l'approche ; ses yeux que je la force à lever sur moi, sont si touchans !... Sa bouche, sans artifice, reçoit & rend le baiser avec cette ardeur ingénue que je fais réchauffer encore. Elle n'a que l'éloquence de la nature ; mais combien elle est vive lorsqu'elle n'est pas corrompue !... Nous parlons peu, nous agissons davantage. Met la main dans ce corset. Eh bien ! as-tu trouvé beaucoup de gorges pareilles ? Comme cela est séparé, blanc, ferme, élastique ! Veux-tu que je te découvre son corps d'albâtre ? Celui-là n'est pas estropié par des baleines ou des tailles à l'angloise... Voilà les vraies proportions de la

Vénus de Médicis. Comme ces contours sont gracieux, amollis à l'œil ! Quelle fraîcheur de carnation ! quel coloris pur !... Bandes-tu ?... Quelle jouissance !... Son premier cri fut, *ah ! que ça fait mal*... Le second, *ah ! que ça fait plaisir*... & le joli petit cul de remuer, avantage inappréciable de l'éducation villageoise. Elle n'est ni épuisée, ni énervée. Son rein vigoureux craque sous moi ; bientôt elle me rend secousse pour secousse ; elle ne se bat point les flancs pour s'évanouir ; mais quand elle décharge, chaque fibre est animé, son spasme même est animé. — Déjà les caresses prennent plus d'énergie ; elle ose appuyer sur ma langue une langue plus agile... Tous les lieux sont pour nous le sanctuaire de l'amour ; la plaine au coucher du soleil, le bocage au midi, au matin la prairie. Sans se masquer d'une feinte pudeur, elle laisse parler ses desirs ; elle fait qu'ils sont innocens, & que je partage son plaisir à les satisfaire.

Ma Nanette, lui disois-je un jour, l'ambition de la rose étoit donc bien forte en toi, pour te faire craindre l'amour & les caresses. — Bon, me répond-elle, si j'ai été sage, c'est que je n'y pensois pas ; j'étois tranquille ; tous nos garçons ne me donnoient aucune émotion. — Mais, Nanette, ton cœur ? — Ah ! c'est vous qui lui avez appris à parler. — (Je l'embrasse.) Tu m'aurois donc sacrifié ta gloire ? — Mais, dame, est-ce que vous ne valez donc pas mieux qu'une rose ?... Et puis je ne l'aurois pas perdue pour ça. — Comment, comment petite rusée ! — Ba, ba, quand on est un peu jolie, & qu'on est des notables, ils n'y regardent pas de si près. (Eh bien ! qu'en dis-tu ? L'aréopage payfan vaut-il mieux que celui d'Athènes ?)... Tenez, ma cousine Nicole... Oh, comme elle aimoit Michaut !... Ils étoient tous deux comme de la braise ; ils alloient comme nous dans le bois, & ma cousine me disoit qu'il lui faisoit tant de plaisir !... (Elle rougit la fripponne.) — Eh bien ! — Eh bien ! elle a eu la rose l'année dernière. A tout cela il n'y a qu'à se bien cacher. Quand on ne fait rien, on ne peut pas vous accuser. — Mais toi, tu le savois ? — Oh ! moi, j'aime trop ma cousine ; & puis, elle m'avoit promis de me tout dire quand j'aurois eu la rose.

Accourez, tous, enthousiastes, voilà donc ces établissemens de vertus ! ces conservateurs de pucelages ! Bon saint Médard ! mon pauvre bougre ; quand votre révérence proposa cette rose, elle radota, ou le diable m'enleve — Quoi, de simples paysannes, à quinze ans, savent déjà tromper ! ... Sexe

enchanteur, vous êtes par-tout le même ; & si le serpent n'eut tenté Eve, elle lui eût d'elle-même proposé la douce affaire.

Quelles haines dans ces séjours champêtres, où devrait habiter la paix ! Quoi ! les mères instruisent leurs fillettes à la délation, à la médisance, à la calomnie ! Bel apprentissage de vertus ! Pour qu'une fille en accuse une autre, il faut qu'elle sache qu'il y a du mal à se laisser baiser par les garçons... Et l'innocence !... Croit-on qu'une femme oublie en grandissant qu'une telle lui a fait manquer la rose, peut-être injustement ? Les parens n'embrasseront-ils pas la querelle de leurs enfans ? Les juges ?... Vous avez vu comme ils sont impartiaux ! Et puis, qui vous dira que le lendemain de son triomphe, la Rosière, pour éviter l'orgueil, ne s'humilie pas sous un robuste villageois ?... Nanette & moi serons-nous un phénomène ? La belle institution qui contient les filles jusqu'à seize ou dix-huit ans !... Comme si l'on ne futoit qu'à cet âge !... Pour moi, n'en déplaise aux amateurs & aux fots imitateurs qui pullulent chaque jour ; je séduirai à Salency autant de payannes qu'ailleurs.

Il fallut quitter ce joli séjour ; je revins à Villers, & bientôt après à Paris... Pardieu l'air qu'on y respire a une salubre influence. Je repris à la porte toute ma scélératesse.

Que diable ! on se rouille à la campagne : on y parle mœurs, vertu, honnêteté, honneur. On y trouve jusqu'à des femmes estimables ; ces gens-là m'auroient gâté ! ... Ah ! vive le grand théâtre ! Je ne me sens pas de joie. Que de dupes je vais faire encore ! que d'or je vais amasser ! que de foutre va couler !... Mais quelles seront mes victimes ?... Pardieu je veux faire un acte de justice ; il faut que je dépouille nos sœurs de l'opéra... Bien dit ; j'aurai du plaisir & de l'argent... & puis c'est repréfailles ; c'est bonne guerre. Pillons qui nous vole, & foutons qui nous fout.

Plein de cette ardeur généreuse, je vole à l'opéra. Trois mois font bien du changement, & j'avois besoin de me remettre au fait. Je grimpe au marché aux chevaux... Toutes les nymphes m'environnent, me baissent, me déchirent, m'étouffent ; je riposte à droite, à gauche ; je prends des culs, des tetons. — D'où diable viens-tu ? — De la lune. — Non, c'est de Mercure. — On t'a dit mort, mangé des loups, châtré ou converti, ce qui revient au même. — Pour converti j'en conviens... (Je me dégage un peu pour accoster une charmante danseuse)... Bonjour ... Mimi. — Non, je suis

fâchée. — Tiens, faisons la paix ; je veux te donner mon pucelage. — Non, j'aime mon entreteneur. — Eh foutre, tu te moques de moi ; affaire de style, cela s'entend ; me prends-tu pour un' recrue ? — Je suis fidelle. — Qui diable te parle d'infidélité ? ... Ah ça, nous couchons demain ensemble. — (Elle rit.) Mais s'il le fait ? — Tu es donc devenu bien bête ? — Il est vieux & jaloux. — Deux raisons pour l'attraper. — C'est un grand seigneur. — Pardieu, il n'en fera que plus sot. ... Ecoute, le tour du cadran, si tu veux, ou je le donne à Rosette. — La raison étoit déterminante ; elle accepta ; moi, je fus souper chez un financier qui rassembloit vingt hommes de grand nom & de mauvaise compagnie, & quinze filles qui l'augmentoient.

Peste de l'animal ! quoi, te voilà encore retombé !... C'est une horreur : tu m'avois tant promis de renoncer à ces créatures ? — Eh bien, je te tiens parole ; je n'y vais qu'à mauvaise intention. N'est-ce pas y renoncer ? Je veux gagner de l'argent & pressurer la sang-sue. — Mais le métier est mal-honnête. — Apprenez, monsieur le bougre, qu'il n'y a point de sot métier, quand il nourrit son maître, & que de grands noms dans la France ne tirent leur illustration ou leur fortune que du cul d'une putain... Eh ! ces drôlesses-là ne nous doivent-elles pas tout ? Qui les forme dans le grand art de la coquinerie, de la perfidie, des noirceurs, si ce n'est nous autres gens de cour ? — Nous débauchons une fille ; l'attrait du plaisir, la coquetterie, la vanité, nous intéressons tout ; nous l'enlevons de chez ses parens ; le pere veut le trouver mauvais ; c'est un coquin qu'il faudroit enfermer à Bicêtre : mais non, une sage institution fait arracher ces tendres plantes à la tyrannie paternelle ; on la fait recevoir à l'*académie de musique*, alors elle peut librement lever une tête effrontée, faire marcher le vice & la bassesse sous les couleurs du luxe & les livrées de l'opulence. Son cœur est neuf encore. Quelle jouissance il nous offre ! Le corrompre est un de nos jeux les plus doux, pourvu de tous les talens de l'homme aimable ; il faut bien en faire usage. Quel diable de parti voudrais-tu tirer dans un souper d'une mijaurée qui s'avise d'avoir de la pudeur ? Que tous les raffinemens de la débauche viennent investir sa jeune ame ; qu'elle soit ivresse crapuleuse ; que les plus sales propos assaisonnent les actions les plus débordées. ... Voilà un sujet cela ! on applaudit l'écolière ; tout le monde la court, se l'enleve, se l'arrache, & l'on élève le maître aux nues.

Mais ce n'est encore là que l'écorce ; l'effervescence des sens, des liqueurs traitresses, peuvent en faire autant des autres ; & si elle n'avoit que cet avantage, elle ne seroit pas distinguée. Mon éducation manquée ne mériteroit pas d'éloges. Je veux donc corroder tous les germes de vertu qui pourroient s'élever encore, détruire les principes de la sensibilité, ajouter, s'il est possible, à la vileté du sang dont elle est sortie ; qu'elle devienne arabe, corsaire, sans pitié ; que son cœur soit encore plus avide que ses mains ; qu'insensible à l'amour, mais pétrie de caprices, elle ne connoisse de la jouissance que des desirs effrénés, des plaisirs brutaux ; que tous ses goûts portent l'empreinte de son caractère ; que le mortel le plus indigne soit toujours le préféré. Jamais elle ne saura ce qu'est la reconnaissance. Sirene dangereuse, elle n'enchantera que pour dévorer ; mais je veux aussi que la dissimulation profonde, naturelle à son sexe, exaltée par mes soins, soit le voile de tant de perfection ; qu'aux charmes d'une figure décevante, elle joigne l'extérieur le plus attrayant ; que ses talens agrandissent les blessures que ses yeux auront faites. Je veux enfoncer dans son âme toute la scélératesse de la mienne ; je veux qu'elle sache abuser jusques dans ces momens, où l'on est : sans défense ; je veux enfin la rendre une femme de cour pour le fond, en lui conseillant seulement plus de décence en public : alors elle pourra voler de ses propres ailes, arracher des fils de famille à la tendresse de leurs pères, aux embrassemens de leurs mères éplorées ; leur inspirer des forfaits, mais avec assez d'astuce pour n'y jamais tremper ; elle sera en état de réduire à l'indigence ce négociant que son commerce, sa probité, ses richesses avoient rendus recommandable ; cet époux qui lui sacrifie la substance la plus pure de la femme, de ses enfans ; elle causera des deuils, des supplices peut-être, & nous en rirons ensemble ; nous partagerons les dépouilles en insultant aux dupes prises dans nos filets... Mais voilà trop de comptes que j'ai la bonté de te rendre.

Je croyois coucher avec Mimi ; une partie a dérangé la nôtre, elle étoit de femme ; (car la bougresse est à deux mains.) Pour me dédommager un peu, elle me rendit témoin de la célébration des mystères de la grande déesse.

Imaginez-vous un salon bien décoré, bien éclairé, les portes fermées ; trente femmes, (parmi lesquelles je pourrois vous citer du plus grand) jeunes ou vieilles, se mettent nues comme la main ; le premier coup-d'œil fut charmant. Que de trésors se développèrent à mes yeux ! L'une grasse,

potelée, offre à mes regards avides une gorge éblouissante ; l'autre, dans une attitude molle, couverte de ses blonds cheveux, ressemble à la Vénus du Titien : une troisième, svelte & légère, paraît une nymphe dans son gentil corrage... Mais que devins-je au signal donné ?... Chacune empoigne sa chacune. Le premier tems de l'exercice est un branlement général. (Foutre je me branlois aussi, & ce ne devoit sacredieu pas être la dernière fois.) Tout-à-coup la scène s'échauffe ; la volupté se reproduit sous mille formes différentes ; le bruit des baisers, le murmure des soupirs, les sons entrecoupés se font entendre... Déjà les sofas gémissent, de tendres pleurs coulent, le tremblement les saisit ; elles s'évanouissent ; elles nagent dans des torrens de sensations.

Quel tableau ! Comment te peindre trente femmes qui déchargent ? ... Je manquai enfoncer la fenêtre qui me couvroit, & sauter dans la salle... Tout-à-coup elles renaissent... Que vois-je ?... Sont-ce des satyres ?... Non, non ; j'y suis ; je reconnois ma chère Vit-au-Conas à son braquemart. Trois autres, montées comme elle, se précipitent sur nos jeunes tendrons ; elles passent tout le ferrail à la ronde. — *Viande creuse, foutre mesdames, viande creuse*, leur criois-je ; *ces engins-là sont mous, ou le diable m'emporte*... Personne ne m'entendit que cette pauvre veuve *Poignet* qui vient encore à mon secours.

La ronde achevée, l'orgie commence ; des flots de vin de Champagne coulent bientôt ; l'ivresse s'en mêle ; mes tribades deviennent de vraies bacchantes. Vois ces deux couchées l'une sur l'autre en sens inverse, & se gamahuchant toutes deux ; vois ce groupe plié en mille postures différentes ; plus loin Vit-au-Conas occupe seule six de ses compagnes ; elle est étendue sur un sofa à jour ; elle tient la langue dans le con de la première, qui, suspendue au-dessus de sa tête, inonde son visage de foutre, & se baisse pour lui branler la gorge ; ses mains branlent à droite & à gauche ; une quatrième à cheval sur elle, est enfilée par son braquemart ; une cinquième à genoux, la tête entre ses jambes, la gamahuche de toute sa force ; la sixième enfin lui enfonce dans le cul un petit godemiché qu'un ressort fait décharger... Tout-à-coup les cris, les imprécations, la fureur s'élèvent du sein de leurs plaisirs ; leurs traits s'altèrent ; elles ne se connoissent plus ; elles se frappent l'une & l'autre ; leurs seins sont meurtris, livides, pantelans ; leur chevelure jonche la terre... Eh bien ! leurs forces ne

répondent pas à leur rage ; elles tombent épuisées sur les tapis qu'elles souillent de sang, de vin & d'aliment... Eperdu, rempli d'horreur, je me sauve de ce bordel infernal, en jurant bien de n'y remettre les pieds de ma vie.

Obligé de me coucher seul sur cette dégoûtante scène, les songes me la retracerent... Ma foi, ce n'étoit qu'une horreur de plus. Au bout du compte, les actrices étoient femmes de cour : de quoi diable pouvois-je m'étonner ? Je pris donc le parti d'en rire en me réveillant, & d'en faire quelques gorges chaudes par charité chrétienne. Je fus le soir chez Mimi ; j'arrive à onze heures, comme un homme qui devoit être attendu ; je la trouve couchée ; je me déshabille ; je lui vois un peu d'embarras ; mes caresses le dissipent, & cette Laïs, franche du moins, & faisant son métier de bonne grace, me procure une jouissance très-vive, très-agréable & très-variée. Sais-tu bien que c'est du fruit nouveau ? Comment diable, il y a un an que je suis au régime. Je n'eus guère que le tems de courir mes douze postes ; & foi de fouteur, elle n'eut pas même besoin d'employer main forte ; le couvent m'avoit remonté. De tems en tems j'étois interrompus par des frémissemens contre les parois de l'alcove. — Mais, foutre, ton chat est enfermé. — Eh non. — Pardieu, je te dis que si ; je l'entends qui gratte. — Eh bien, qu'il y reste. — Soit. — Nous n'eûmes, en vérité, pas le tems de nous ennuyer. Sur les huit heures je me levai pour laisser dormir mon adorable ; j'étois dans son cabinet de toilette, bientôt j'entends rire à gorge déployée ; j'y cours, & je trouve le chevalier de ***. Le beau, beau de la cour, comme saint Roch, en simple chemise, l'air piteux ; gelé & morfondu. — Ah ! me dit-il en m'embrassant, mon ami, je suis mort. — Quoi donc ?... J'ai eu diablement froid ; mais tiens, j'en tremble encore. J'ai mesuré cent fois cette infernale nuit la hauteur des fenêtres... Mimi me donne rendez-vous hier ; j'étois couché avec elle depuis une demi-heure ; nous entendons du bruit... Ah ! dit-elle, c'est mon entreteneur ; je suis perdue : au nom de Dieu, chevalier, sauve-toi... Je me jette à bas du lit, je ramasse mes habits & je me fourre dans une petite armoire au bas de l'alcove. — (Foutre voilà mon chat, écoutons.) — Les complimens commençoient à devenir longs ; comment sortir ? J'étois nu, sans armes ; elle me l'avoit dit vieux, mais les valets ! ... Miséricorde, je l'entends qui se couche... Au moins pendant qu'il dormira... Point ! Le sapajou avoit, je crois, mangé dix livres de *diabolino* ; il l'a

foutue douze fois. — Allons donc, cela n'est pas possible... Eh ! mordieu, c'est tout ce que je pourrais faire. — Douze fois te dis-je, foutre, je les ai bien comptées peut-être. Encore le vieux coquin criait-il *au chat*, & vouloit-il venir me visiter : juge de ma situation. Tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, grelotant, une maudite cloison qui rendoit tous mes mouvemens... Enfin il part ; je fors, & mademoiselle se fout de moi, rit aux éclats. — Ma foi, lui dis-je en éclatant de rire, elle n'a pas tort ; mais, tiens, chevalier : quand on a peur, on n'y voit pas bien ; tu nous fait là des contes, & je parie que tu as rêvé tout ce fatras. — Il se dépite, il jure, il écume, me fait mille détails... Je crois même, ajoute-t-il, qu'il l'a foutue en cul. — Oh ! pour le coup, alte-là, chevalier, je ne suis pas bougre. — Et qui parle de toi ? — Toi. — Moi ? — Sans doute, & tu racontes mon histoire. — Par le sang, par la mort, par... Mais il n'acheva pas ; car il avoit l'ame trop bonne. Mimi avoit oublié mon rendez-vous, & la peur, ou le diable de la malice, lui avoit fait pousser jusqu'au bout l'aventure.

Notre liaison alloit son train ; mais il me falloit autre chose que des coups de culs. La petite étoit fort bien en diamans, en équipages, en argenterie ; mille écus par mois, sans les cadeaux. Elle étoit à la *grande pension*, & puis le casuel & le travail des mains ; car cette fille-là fuit l'oïfiveté de peur des tentations. Bon an, mal an, si cela dure, cela fait cinquante mille francs... Et moi, je n'aurois rien !... La société seroit léonine. — Primo, à quoi bon ces diamans-là ; ce n'est plus la mode. — Les emprunter pour les vendre ? Non, cela n'est pas neuf. Il y a un comte en l'air qui a ce vilain tour sur la conscience... Les empocher, & nier la dette ?... Tel marquis que je nommerois bien, m'accuseroit de le copier... On a bougrement de peine aujourd'hui à être un coquin original. Messieurs les gens de qualité ont épuisé les modèles. Soyons donc *honnête homme* : faisons-lui tenir maison ; qu'elle paroisse donner tous les soupers : pendant que j'inviterai, que je ferai tous les honneurs, elle payera ; les diamans, l'argenterie, tout y passera ; & quand elle n'aura plus rien... Oh ! pardieu, je suis trop scrupuleux pour vivre sur les crochets.

Le plan pris, nous marchons : la cour & la ville abondent à la petite maison qui devient *nôtre* : il n'est bruit que de nos soupers. Les plus jolies filles s'y rassemblent : que de couples bisarrement appareillés ! Là c'est un commandeur de Malthe, qui n'a rapporté de ses caravanes que les vices & la

mollesse de l'Asie ; qui joint la débauche outrée, le scandale d'un religieux à la licence d'un militaire, au débordement de la cour. Il a soixante ans passés, & n'aime que les enfans ; le duvet même d'une motte rebondie, qui commence à fleurir, le choque. Que prétend-il ? Forcer des obstacles imaginaires... Débile athlète ; en vain les fouets travaillent ses fesses décharnées ; il n'aboutit qu'à pleurer tristement à la porte du sanctuaire que sa main tremblante a fatigué.

Près de lui, voyez cet abbé... Quoi ! vous rougissez pour lui ? Il a l'intérieur d'un infame, l'extérieur d'un sacréant ; mais il est rampant comme un valet ; il porte le vit d'un mulet ; il sera mitré ; pour croisé ; vingt fois il le fut dans sa vie. Voyez les bubons qui couvrent son front, son nez tacheté de rubis... Fruits de la guerre ! s'écrie-t-il en embrassant *Martin* qui fait si bien que souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

Eh bien ! eh bien ! Turcaret qui devient tendre !... Eh ! foutez, un instant, attendez donc qu'on éteigne les bougies... Le jean-foutre alloit monter sur Quincy ; il vient de lui mettre dans la main. — Fi donc. — Que diable ! tu as toujours peur : écoute... C'est tout le produit d'une confiscation de tabac d'Espagne.

Je suppose, me dit milord B*** qui est à côté de moi, madame Rosette prêter son tripe à moi pour cent guinées. — Milord, vous parlez d'or ; mais sacrédieu prenez-y garde, je crains qu'il ne soit farci.

Ah ! million de *devil*, laisse-moi donc rire... Un provincial qui assure Colombe de son très-profond respect ; elle tient son sérieux à ravir... Mais la bougresse fait les yeux mourans... Foutez, je le crois bien, d'Orbigny la branle pendant ce tems-là.

Ecoute, Hortense, dit le comte qui va à Rome, (il est un peu saoul pour son voyage), tu m'as donné la chaude-pisse, c'est en règle... Non, je ne m'en plains pas ; c'est le bonbon du métier ; mais foutez, tu l'as données à mes laquais ; ces bougres-là me font des représentations & cela me ruine. — Elle joue la désolée, lui donne un démenti, il étoit près d'elle ; ma foi, il lui arrache un chauffoir qui portoit les livrées du printemps... Pouah ! nous nous sauvons & ils se racommodent.

Mimi donna des bals ; on joua ; les chevaliers d'industrie abonderent ; on ruina de jeunes gens & de vieux enfans. Mimi ne fut pas heureuse : enfin, en

deux mois nous mangeames bijoux, vaisselle, diamans, argent, meubles, jusqu'aux chevaux, quoiqu'ils fussent bien maigres. Sur ces entrefaites, un maître boucher demanda à l'entretenir ; ce gaillard-là étoit fait aux bêtes à cornes ; je ne voulus pas nuire à ma charmante ; je me retirai pour m'attacher à Violette.

Tu connois cette jolie petite ; elle est faite comme un ange, pétrie de la main des graces ; le plus beau teint, la peau la plus fine, la gorge ravissante. A toutes ces perfections, elle joint le talent de tromper un entreteneur mieux que personne qui vive ; un gentil jargon, un air enfantin... Fiez-vous-y.

Cette bougresse-là s'étoit laissée *encazer* l'été dernier. Je lui fis comprendre que son Léandre n'ayant pour toute fortune que du *gazon*, (encore étoit-il monté en herbe,) le produit ne valoit pas le diable. Ils se quitterent mal, comme c'est l'usage ; un financier la prit, la rhabilla, la meubla. Pour le pansement, il n'y entendoit rien. Que diable ! il falloit bien que quelqu'un s'en chargeât, & ce quelqu'un là fut moi. Le monsieur étoit asthmatique & gouteux ; il avoit les doigts à *nodus* & crochus ; c'est l'étiquette ; au reste, magnifique seigneur, laid comme un diable, mais parlant d'or : chaque visite annonçoit un présent. Ma foi, dans peu nous devînmes opulens. Ma duchesse vouloit un carrosse : je ne fus point de cet avis ; (il auroit fallu mettre à bas le mien ;) mais nous ne nous refusions aucune des petites commodités du luxe, le tout aux dépends du vilain. J'étois très-féal, commensal du ménage. De crainte d'accident, je convins avec Violette qu'elle me présenteroit comme son frere, selon l'usage. Un jour donc que notre crépus avoit dîné chez elle, j'entre en frac, veste & culotte blanche, bien retapé & avec un air décontenancé, comme un laquais qui cherche condition. — Ah ! bon jour, mon ami. — J'ai l'honneur d'être monsieur le vôtre. — Que fais-tu ? — (Je crus que le bougre alloit me demander où j'avois porté la livrée.) Monsieur, je suis tapissier, pour vous servir. — Sais-tu lire & écrire ? — Oh ! monsieur, j'ai été trois ans à l'école, & sans me flatter. — J'ai des bontés pour ta sœur ; sois sage, & j'en aurai pour toi... (Il me met deux louis dans la main.)... Il est réellement joli, ma reine ; il a tes yeux... ça n'est pas dégourdi. — Oh ! pour cela non, dit-elle ; il est d'un neuf à m'impatiser. — As-tu une maîtresse ?... (Vois comme je branle la jambe en tournant mon chapeau & rougissant.)... Monsieur, vous avez bien de la bonté : j'aimerois bien la fille à notre maître, mais c'est qu'il

y a un vieux singe qui lui donne dans les yeux parce qu'il a des écus. — Il est donc bien vieux ? — Ah ! monsieur, presque autant que vous. — Hon, dit-il en grondant, ton frere n'est qu'un sot... C'est bon ; c'est bon adieu... Je me retire ; & foutre, au bout de trois jours, mon nom étoit inscrit sur le livre de vie des fermes.

Violette se donnoit cependant au diable ; son monsieur l'ennuyoit horriblement ; je cherchois à la dédommager les nuits ; car monsieur ne découchoit jamais à cause de sa chaste épouse, bonne diablesse d'ailleurs, mais qui le rossoit tant soit peu. Deux manieres de fouterie divertissoient surtout ma princesse, & comme j'en suis l'inventeur, je veux te les détailler.

Après les deux premiers coups ; (car il faut que l'on soit bien entrain,) faisissez votre belle à travers le corps ; couchez-la sur vous en diagonale très-peu inclinée ; vous passerez votre bras gauche dans le vuide que sa position produira nécessairement, & la main repliée viendra branler le teton gauche ; elle sera foutue en levrette, cela est clair ; mais sa tête penchée sur la vôtre, vous donnera moyen de lui tenir langue en bouche, & la main droite s'appuyera sur le clitoris... Imagine-toi, tout cela qui part à la fois, le mouvement parallele des deux charnieres, celui des deux poignets, la langue qui trotte, les dents qui mordent... Les femmes les plus froides partent ; c'est un fait ; juge d'une jeune salamandre... Je puis dire sans vanité que peu de putains sont manégées comme Violette ; elle a fait honneur à mon invention... Et je ne passerois pas à la postérité ! ... Ingrats mortels ! vous accordez à des bavards qui vous ennuyent, des prix, des lauriers immortels... Et moi, rien ? Un plat faiseur de panégyriques, un fastidieux dissertateur se place dans un fauteuil... Ah ! pardieu, si ce n'est que cela, je le laisse entre ses bras pour me jeter dans ceux de Violette... Mais à la honte de la France, il n'y a point de prix pour ceux qui foutent le mieux. Partisans de la population, bandes-à-l'aide économistes, est-ce un foutu calcul de morts ou de naissances qui donnera des enfans à l'état ? Tous vos abbés, ennuyeux raisonneurs, & qui manquent de couilles, ont des pensions, tandis que j'use mon vit sans fruit & sans honneur. J'ai vu la guerre au pain dans ma triste patrie ; j'ai vu (chose incroyable !) six mille soldats réduire cinquante paysans armés de sac à farine. Qui avoir ameuté tous ces gens-là ? Qui avoit fait descendre des montagnes du nord ces nouveaux sicambres ? ... Vos livres, vos foutus livres. Eh, mordieu ! si au

lieu d'un maître d'école on eût mis dans chaque village un juré en fouterie, les payfans grimpés sur leurs bêtes n'auroient point pensé à venir manger les petits pains de la capitale... Autrefois Apollon touchoit sa lyre avec un vit... Hélas ! il ne bande plus, sa main l'a remplacé !... Eh ! que me foutent à moi cent volumes de fadaïses académiques, magnifiquement reliés en veau, comme leurs auteurs, enterrés dans une poussière froide & soporifique ? Mon livre est un con ; je le feuillette de mille manières, & le résultat de mes problèmes est aussi gai que glorieux. ... Je propose donc une académie, moi qui ne respire que la gloire de ma patrie. — Chaque récipiendaires doit être inventeur d'une posture au moins. Je fonde dix places ecclésiastiques en faveur d'un beau cardinal & des prélats amateurs ; le bas clergé & les moines seront reçus comme associés libertins ; chaque année il y aura un prix accordé à la plus belle manière de foutre, & une médaille d'or pour celui qui l'aura le mieux employée ; les juges seront une duchesse, une intendante, une fille d'opéra, toutes trois putains, comme il est ordinaire & convenable. Les modèles ne manqueront pas. ... Alors on verra fleurir le priapisme, qui vaut bien le déisme. Le secrétaire ne s'avisera pas d'être impuissant, & l'on fera des contes physiques au lieu de contes moraux. Mais foutre, revenons à nos moutons, il y a de l'analogie, c'est toujours un animal à soifon.

Violette a les plus beaux cheveux de la terre, & la manie de se les faire foutre. — Foutre en cheveux ? — Oui, mon doux bougre ; cela vous étonne ?... Même en aisselle, en yeux, en oreilles. ... Pour en tetons, elle a beau faire, sa gorge est trop dure & trop séparée ; c'est bon pour *Aimée*. Mais la perle, la voici. La petite Messaline s'étendoit tout de son long, les jambes bien ouvertes ; & moi mettant les pieds où je devois avoir la tête, je la foutais en bouche, puis la tête entre ses cuisses, je la gamahuchois d'importance. Pardieu tu rirois si tu pouvois être témoin de cette scène ; ce mouvement double de tête & de cul est impayable.

Cependant M. Duret fournissoit aux appointemens & je mangeois d'autant ; nos sociétés de débauche dont il n'étoit pas, m'amusoient assez. Un beau matin je vais demander à déjeuner à une jolie coquine de notre intimité ; les valets sont toujours au diable, & je pénètre jusqu'à la chambre à coucher sans obstacle... Un bruit très-significatif m'apprend qu'on est en affaire. Je me retirois, quand j'entendis... Assez... assez... Ah ! révérend...

assez... Ah ! foutre... Bougre de moine... Ah ! tu me feras mourir. — Par le
cordon de saint François, répond le caffard, je veux achever ma douzaine...

7.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Ah ! assez... assez... Foutre... Bougre de moine !

Foutre, il est des nôtres. Je faisais une écuelle pleine de rôtie sucrée, je me campe en sentinelle, en attendant qu'il ait chanté la litanie ; alors ouvrant le rideau : — Pere en dieu, lui dis-je bien humblement, ne voudriez-vous pas ce julep ? Vous me paraissez échauffé du sermon. — Quel vit ! mon ami, quel vit ! Ah ! pardieu, celui du Turc n'y faisoit rien... Qui fut sot, finon pere Ambroise, provincial de son ordre ; il s'étoit chargé d'une mission, & jamais pareil goupillon n'a exorcisé monsieur Satan... Ecoute, mon révérend, lui dis-je, je suis bon diable ; soyons amis, rassure-toi & buvons un coup... Pere Ambroise tope à la proposition, se remet de son trouble ; Alexandrine sonne, & le déjeuner nous apparôit...

Foutre, dit le moine encore en rut, voilà, mon cher, voilà cependant l'effet de nos garces de robes. Sous ce froc que j'abhorre, nous cachons des vits de fer & des cœurs de poule, par la crainte des supplices affreux qui nous attendent. — Comment ! des supplices pour avoir foutu une jolie femme ? — Et foutre non ; c'est pour la bêtise de se laisser prendre sur le fait. Nous sommes à peu près les plus honnêtes d'entre les capuchonnaires ; toujours peres à grandes manches furent honorés par les femmes, peut-être moins par les maris, quoique, sacredieu, nous rendions de grands services dans un ménage. Tant que la pécadille est secrette, nous n'avons rien à redouter ; le cas mis au jour, on nous enlèquestre. — Comment, vous expédiez votre monde ? — Ma foi, autant vaut ; nous les campons *in pace*. Moi-même, sacredieu, qui suis bon diable, j'ai enseveli dans un cachot un jeune pere qui s'est fait pincer chez la *Dumaz*. Nous ne vivons que d'aumônes ; l'hypocrisie nous est donc salutaire & nécessaire. Mille plats bougres, autour de vieilles putains qui veulent aimer Dieu, parce que le monde ne les souffre plus, entretiennent notre fainéantise. Mille fraudes, mille tours de passe-passe nous aident à leur escroquer de l'or, qui, décorant les autels de la superstition, alimente les suppôts des vices ; car, foutre, je suis de bon compte, à commencer par moi, nous ne valons rien. — Cependant, pere, vous êtes avancé pour votre âge ? — Cela est vrai ; mais écoutez pourquoi : j'entrai à dix-neuf ans dans le cloître ; des fanatiques m'avoient monté la tête ; je voyois le diable en propre personne, qui me

talonnoit ; j'avois peur de ses cornes... (J'en ai tant planté depuis, que je me suis familiarisé avec les ornemens de ce pays-là.) ... Au nom de la sainte obéissance, on m'encula ; j'étois grand & bien fait, je devins le bardache à la mode de la communauté ; mon vit ne tardât point à se porter à ce degré d'éminence où vous le voyez. Les contrôleurs ambulans de la sacrée hiérarchie, faisoient la recrue pour le college de Rome : notre pere-général se mourroit de consommation ; on l'avoit mis au con pour le refaire... Foutue viande (n'en déplaise à madame) pour un Italien ; mais il avoit épuisé l'Italie. J'étois beau *à parte-ante*, & *à parte-post*. (Cela veut dire, de cul & de tête.) Notre gardien me présenta ; (le pauvre bougre est mort de chagrin de ce sacrifice ;) le visiteur me prit la mesure, & je fus agréé. Amené à la révérence éminente, elle me tourna le cul ; c'est la marque d'honneur, & j'entrai en exercice. Sacredieu, c'étoit un fier *pouent* ; il étoit large comme un muid ; mais j'étois de taille. Je devins son mignon. Il fut fait grand inquisiteur de Toledé ; je le suivis. Ah foutre la bonne vie ! c'est là qu'il me fut permis de connoître les cons. Le bon pays que l'Espagne ! Il y a bien des fleurs à cueillir ; souvent elles sont blanches, mais un moine ne doit pas être si délicat. Je ne vous détaillerai pas tout ce dont je fus témoin. Combien de jolies filles nous avons enfermées comme juives, & foutues comme chrétiennes ! Nos culottes leur servoient de *san-benito*, & l'absolution se donnoit à coups de vit... Ce qui me fâche, c'est qu'on en a fait brûler une douzaine qui s'aviserent de faire les étroites, ou qui vouloient jafer. ... Oh, la discrétion est une belle chose !... Pere Nicole mourut de la mort des saints, de la vérole. Je rendis quelques services au cardinal Porto-Carrero ; on me fit vicaire, & de là provincial. La vie de bougre m'ennuyoit. Paris fourmille en crystallines ; d'ailleurs monté en grade, je n'avois plus rien à craindre. J'ai donc suivi mon goût ; j'ai foutu, je fous, je foutrai ; voilà mon hïstoire & ma conclusion.

Nous l'arrosâmes... Mais, pere, les dévotes vous paient. — Foutre, sans doute ; j'en ai, moi qui vous parle, pour cent pistoles par mois, sans compter le casuel ; je dirige cons & consciences. — Comment, la confession ? — Foutaise ! C'est là qu'on instruit une fille, que l'on tranquillise une scrupuleuse madame, & qu'en sortant de l'église, on lui donne pour pénitence l'avant-goût du bordel. — (Le sacré bougre de caffard me faisoit frémir malgré ma scélératesse.) Mais, pere, on ne croit donc à rien chez

vous ? (Je le savois bien, & je ne crois pas plus qu'eux apparemment ; mais je voulois approfondir la monstrosité de ces gueux-là.) — Eh ! mon ami, vous êtes bougrement bête pour un homme du monde ! Qui diable peut croire aux fangeries qu'il invente ? Je me fous de Scot comme de saint Augustin. Bien intriguer, bien boire, bien foutre... Et vogue la galere. La dévotion nous rapporte, nous en dégoisons ; nous amusons les vieilles, nous branlons les jeunes. — Pardieu, pere, c'est bien pensé : voilà des maximes très-évangéliques. Mais vous oubliez un grand point, l'instruction & l'intendance des familles. — Foutre, c'est là où nous brillons ; la nation bigotte, gente, imbécille quoique traîtreffe, nous est dévouée. Je vous l'ai déjà dit : nos armes dans le commencement sont la persuasion, la douceur, les inspirations du Très-haut ; nous nous insinuons en serpens ; nous élevons sur la base de l'humilité le triomphe de l'orgueil. D'abord complaisans, bientôt despotes, nos avis deviennent des décisions, nos décisions des oracles auxquels il n'est pas permis de résister ; & n'avons-nous pas fabriqué les foudres du Pere éternel pour punir les réfractaires ? Voilà comment, en captivant les consciences, en faisant peur de Béalzébuth, (moins méchant que nous cependant,) nous sommes les maîtres des secrets, des biens d'une famille. Il y a dans une maison une jolie fille ; je veux la foutre ; elle ne le veut pas ? son arrêt est prononcé ; un couvent la fera gémir de son trop de vertu... On veut marier la sœur ; son amant lui plait ; mais il me déplaît à moi, parce qu'il me méprise, ou seulement quelquefois parce que je veux faire le mal pour le mal ; cela divertit le cœur d'un moine. Je répands des bruits sourds ; il ne croit ni à l'échine de saint Pantaleone, ni à la culotte de saint Bonaventure ; c'est un impie ; il est exclus ; il se met à la raison ; il paie ; il devient orthodoxe autant que saint Dominique. Le fils unique est un jeune homme de la plus grande espérance ; il a de l'esprit, de l'élévation, des talens ; son pere, dur comme tous les dévots, (quoiqu'ils ne soient pas les seuls) le laisse manquer d'argent, le met hors d'état de se soutenir ; il cherche des moyens ; que fais-je ? La fougue de l'âge le pousse à quelques sottises. Je conseille le sceptre de fer ; il le fait ; il me déteste ; bon, cela vient à mes vues ; tout en feignant de l'excuser, je le rends plus coupable ; je le fais déshériter, enfermer, périr, tout cela pour la plus grande gloire de Dieu ; & le barbare idiot, que je bride par le nez, croit avoir gagné le ciel, qu'il fait frémir ainsi que la nature... Une femme aimable & jolie est l'épouse d'un vieux coquin ; l'espoir d'assouvir une vengeance déjà

criminelle ; une haine odieuse par son motif & les effets ; sa lubricité impuissante, ou tel autre objet aussi louable, l'ont poussé à l'associer à son infirme & débile décrépitude ; les jours de cette beauté s'écoulaient dans les pleurs, les nuits dans les privations & les sanglots, trop heureuse encore, si elle n'est pas obligée de recevoir des caresses dégoûtantes, qui, en outrageant ses appâts, révoltent son cœur ; de souffrir un supplice réel en corps comme en esprit, puisque jamais elle n'embrasse qu'une ombre... Ah ! la jolie position pour moi, caffard effronté, libertin, audacieux... Mon projet est formé ; elle se rendra à mes desirs ; je l'immolerai à ma passion, ou elle est perdue, infame, déshonorée. Goûts innocents, plaisirs permis, bien-séances nécessaires, pensées, paroles, actions même indifférentes ; gestes, regards, joie ou tristesse, tout sera empoisonné ; si elle n'est pas ma complice, elle sera ma victime ; elle vivra souillée à ses propres yeux, ou périra dans les chagrins & couverte d'opprobres publics. ... Mais foutez, buvons un coup, ami ; *in vino veritas*... Sacré dieu, n'allez pas révéler le secret de l'église : vous vous en repentiriez. — Qui, moi, mon père ? Et comment, s'il vous plaît ? Je ne dépends pas de vous autres. — Vous n'en dépendez pas ? Foutez, nous allons voir... Je suppose un instant, que vous ayez été assez sot ou assez mal-avisé pour nous insulter : vous êtes foutu, mon ami. — Allez-là, scélérat de moine ! s'écrie Alexandrine ; tu fous comme un ange, mais ton cœur est atroce ; tu me fais horreur ; je me sauve ; je ne veux pas t'entendre davantage. — Morveuse, dit père Ambroise, cela ne fait pas son pain manger ; va-t'en, va-t'en, je ne bande plus... (Nous continuons.)

Crois-tu que nous t'attaquerons à force ouverte ? Pauvre sot ! tu te sauverais, tu nous démasquerais. Non ; nous commençons par nous informer de tous les gens estimables que tu connais ; nous choisissons les plus faibles, dont la molle vertu, soumise aux préjugés, se fait des monstres exprès pour les combattre. On fait ton éloge ; c'est bien dommage que tant de qualités soient gâtées par tel & tel défaut. (Il sera toujours dirigé suivant la manie de l'auditeur bienveillant.) On sème ainsi peu-à-peu la froideur ; on le suit pied à pied ; on ne laisse échapper aucune occasion. — Mais je ne donnerai aucune prise sur moi. — Tu ne fais que ça ! On te calomnierait... Tu veux obtenir une place, former un établissement ? lettres anonymes, inventées par le diable qui en fit présent au premier cénobite, voleront de tous côtés ; nos partisans les répandront, les proclameront en secret en les

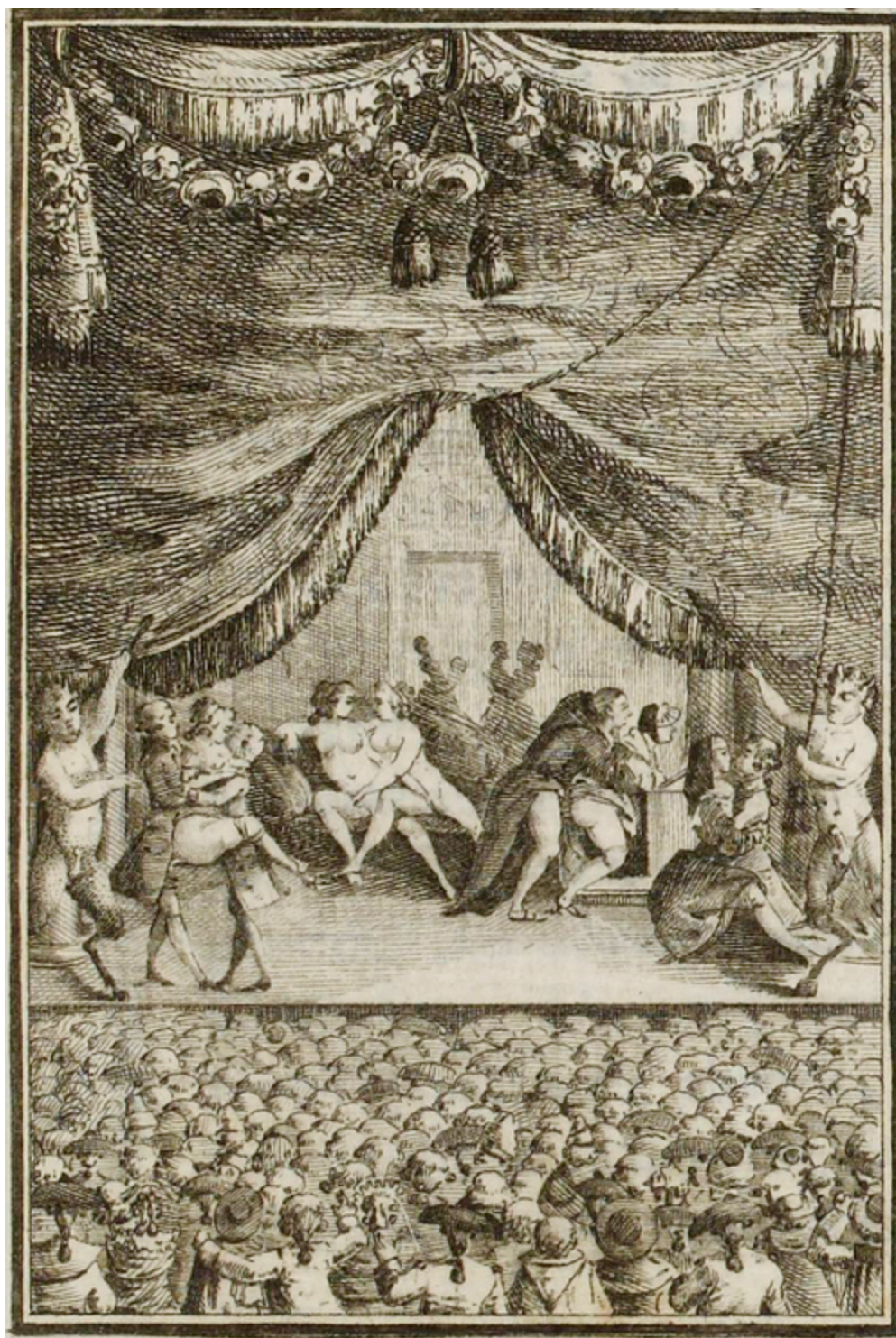
commentant ; tes envieux les adopteront avidement & les mettront en crédit ; tes ennemis (tout homme en a, & ceux de mérite plus que les autres) enchériront. — Mais je me défendrais peut-être. — Sans doute ; je crois même que tu persuadera cent personnes qui te connaîtront particulièrement ; mais la voix publique sera toujours contre toi, & à peine trente ans de vie te suffiront-ils pour effacer l'impression qui t'aura perdu... Va, va, nous suivons à la lettre la maxime que l'ami Machiavel nous a léguée... *Calomniez toujours, il reste au moins la cicatrice, & la méthode est infaillible.*

Ma foi, pere, je suis ravi, extasié ; je ne vous croyais pas si habile. — Bon, bon, reprend le papelard ; ce ne sont là que nos élémens... Et si je te dévoilais les ressorts de cette politique qui nous a fait pendant si long-tems commander à la terre en rois des rois, & faire disparaître à notre gré les souverains du trône ou du séjour des vivans... Ah ! pere, de grace, apprenez-moi de si belles choses. Pardieu, qui fait ? Peut-être me ferois-je cordelier. — Tu pourrais foutre plus mal t'adresser. Mais, écoute... Tu n'ignore pas qu'il fut un tems où la crasse ignorance enveloppa le monde ; le fanatisme & la superstition regnerent en despotes sur ces siècles heureux... Âge à jamais mémorable & fortuné où le froc commandoit au diadème, où les Bernards, les François, les Dominiques, puissans en voix, en poulmons & en scélérateffe, savoient émouvoir, exalter la bile de l'imbécille chrétiennerie ! Prophetes audacieux & menteurs, ils entassèrent des millions de croisés dans les fables de l'Egypte & de la Palestine, & l'Europe, à leur premier signe, ébranlée contre l'Asie, courut y chercher de vastes tombeaux, tandis que les crédules habitans, devenus nos vassaux, laissoient dans nos mains assez de dépouilles pour élever la vraie Jérusalem, la Jérusalem immortelle & puissante, où devoient pulluler tous les vices de l'oisiveté, tous les crimes de l'ambition & de la cupidité.

Alors, tout moine étoit saint ; tout homme un peu élevé au-dessus de son siècle, excommunié. La liberté n'étoit plus ; nous poursuivions son ombre jusqu'au fond de l'ame, jusqu'au sein de la pensée... Heureux tems ! ils changerent, hélas !... La *philosophie* parut, non pas cette tracassière *verbeuse* qui se traîne encore en rampant dans la poussière de l'école ; mais cette lumière vive & fatale qui a dissipé les vapeurs du fanatisme, & brisé les hochets de la superstition. Tels que les oiseaux de nuit, nous fûmes blessés de

l'éclat du jour. Il nous terrassa ; nous courûmes nous cacher dans ces asyles que le vulgaire respectoit encore ; le rayon vengeur nous y suivit : on démêla nos trames, on dévoila nos ressorts, on approfondit notre politique ; on démasqua nos mœurs & nos vices. L'univers conjuré se réunit pour nous abattre ; nous étions perdus... Son mépris nous sauva ; notre métropole nous soutint.

Pl 8.



Mirabeau - Le Libertin de qualité, 1784, illustrations

Le Rideau cache les Mœurs.

Il est une puissance dont l'orgueil excessif & les prétentions sans bornes en imposent, quoique son autorité soit précaire & factice. Artificieuse autant qu'opiniâtre & politique, sa force est dans sa faiblesse. L'ignorance lui a donné l'être ; l'astuce & la fourberie l'ont accrue ; les dissensions des princes & les intérêts anarchiques dont elle a su profiter, l'ont rendue formidable ; la persévérance & la hauteur l'ont maintenue ; ses excès l'ont affoiblie ; l'art & la souplesse la soutiennent ; son chef, longtemps modérateur impérieux d'une aristocratie puissante, ne doit son crédit qu'à nous. Milice enthousiaste, ardente, immortelle & toujours renaissante, perdue pour la chose publique, isolée d'esprit & de cœur du reste des humains ; notre unique intérêt est notre agrandissement qui fait la gloire de ce vicar fantastique : c'est sur nous qu'il fonde son empire ; aussi sommes-nous ses enfans autant chéris que dévoués. Fraudes pieuses, spectacles indécens, farces coupables étoient autrefois révérees ; mais leur regne a passé. Eh bien ! notre marche en est devenue plus secrète, plus sûre. Nous avons à nous venger ; du fond de nos asyles nous soufflâmes la discorde ; nous fomentâmes ces guerres civiles qui ont inondé de sang l'Europe déchirée. Nos libelles, nos sermons séditieux, les séductions du confessional nous suffirent pour aiguïser les poignards ; & graces à nos efforts, il fut universellement reconnu, *qu'il est permis, qu'il est saint de tuer un hérétique* : c'est-à-dire, notre ennemi ; ainsi le pere massacra son fils, ainsi le fils arracha à son pere la vie qu'il en avoit reçue ; les forfaits ont produit des martyres. Nous dévastâmes de fertiles contrées, nous versâmes sans danger des flots de sang. Nul mortel dévoué à notre vengeance ne put se dérober à nos coups. Ici les fils de saint Dominique font périr le dernier des Valois ; là ceux d'Ignace immolent Henri que des philosophes osent encore pleurer ; les bûchers, le fer, les poisons nous fervent tour-à-tour ; les victimes s'amoncellent, les bourreaux & les assassins sont fatigués, les prisons regorgent d'innocens, & nous de sang, d'or & de volupté... Mais nous ne sommes pas rassasiés. L'esprit de commerce qui s'est venu joindre à celui de domination, nous prodigue en vain les trésors du nouveau monde, dévasté par notre art aussi bien que celui-ci. Notre avidité s'en irrite, & nos mœurs n'en sont pas adoucies ; le calme regne en apparence, mais il n'est que simulé ; nous sentons que nos richesses survivent à notre crédit ; les ambitieux promoteurs du despotisme, qui cependant haïssoient les rois, sont anéantis ; il nous faut bien rester dans le silence, mais non pas dans

l'inaction ; nos complots se lient, nos trames s'ourdissent ; nos ennemis nous attaquent avec les armes du ridicule ; ils s'abusent sur leur prétendue supériorité ; nous nous réservons bien d'autres ressources ; nous minons sans bruit ; tu es jeune, tu verras le fruit de nos travaux. Une révolution éloignée peut-être, mais certaine, menace de nouveau le monde ; nous foulerons aux pieds ces hommes superbes qui osent nous dédaigner ; nous commanderons encore... Puissions-nous replonger les humains dans la barbarie, anéantir les sciences, arracher jusqu'au germe funeste de cette philosophie perfide qui nous abreuve d'humiliations, élever enfin sur tant de ruines le nouvel édifice de notre grandeur ! Alors un sceptre de fer régira l'univers. Soumis à nos caprices, dévoué à nos plaisirs, nous disposerons en sultan des mers, des femmes, des filles de nos esclaves, & nous amènerons ces âmes avilies au point de regarder comme un bien leur déshonneur... Va ; ces jours de gloire & de félicité s'avancent plus rapidement que ne le croient nos imprudens ennemis. Ils n'osent pas tenter le seul moyen de le reculer ; celui de casser notre sainte milice, & la hiérarchie puissante sous les drapeaux de laquelle nous servons, de nous arracher sur-tout ces richesses immenses qui nous rendent tout possible. Non, nous ne craignons rien de ce siècle vénal ; nous payons des protecteurs qui deviendront nos esclaves ; ils nous rendront au centuple ce qu'ils nous auront coûté. — Par-là sambleu, pere, voilà qui est sublime ! Quelle immensité de vues ! quelle étendue de scélératesse ! quels mystères d'iniquité !... (Je m'arrêtai ; car pere Ambroise s'apercevoit qu'il avoit trop parlé, & fronçoit le sourcil : pour le dérider, j'attrape Alexandrine qui dançoit au milieu de la chambre.)... Pere, voulez-vous connoître le vrai tipe de la destinée des empires ; l'instrument des révolutions, la bouffole de l'univers ?... Le voilà, dis-je en mettant en évidence le con rebondi de la belle ; c'est-là que viennent aboutir les intrigues du facerdoce, la morgue du sultan, le faste du mogul, les caprices du despote, les fureurs du tyran, les délices ambitieux du conquérant, les richesses des deux hémispheres. ... Foutre, je me sauve au milieu de la période, car pere Ambroise m'enleve Alexandrine, & la jette sur son lit pour aboutir aussi.

Je rentre chez Violette ; le chagrin m'y attendoit ; une régie avoit chassé M. Duret des fermes générales : nous n'avions rien ménagé ; nous devions,

(nous, c'est-à-dire elle ;) je lui conseillai de vendre les meubles pour payer, & je me retirai pour ne pas gêner le déménagement.

J'ai toujours aimé la musique ; je fis le même soir connoissance avec la Guyarre. Cette bougresse-là est laide, & joue comme une cuisinière ; mais sa voix est belle ; & quand elle ne chante pas faux, elle fait plaisir ; d'ailleurs elle fout comme une enragée. Ma réputation abrégua le cérémoniel ; je convins de six coups par jour ; elle cassa aux gages son porteur d'eau qu'elle avoit éreinté, laissa reposer les laquais & son coëffeur, & nous nous accordâmes à faire bourse commune, (bien entendu que je n'y mettrois rien.) Elle donnoit des concerts, recevoit des compagnes qui la grugeoient en la détestant ; des musiciens d'assez mauvaise compagnie, & des gens de qualité amateurs, qui n'ont pas même le mérite d'être bon.

J'étois à causer un après souper avec un virtuose célèbre & charmant compositeur. (Cambini) Nous parlions de la révolution de la musique en France ; je l'écoutois avec avidité, & je m'instruisois. Tout-à-coup un de ces messieurs nous aborde. — Quoi ! vous parlez composition ? Pardieu, sans me flatter, je suis d'une bonne force. — Je n'en doute point, lui dis-je en jetant un coup-d'œil sur l'artiste, & je serois fort aise que vous nous donniez, à monsieur & à moi, quelques leçons. — Volontiers, volontiers ; moi, je ne refuse jamais mes soins. — Par exemple, monsieur veut composer un opéra, & il me demande le poëme. — Sa musique est faite apparemment ? — Non pas ; comment ! — Tant pis, jamais la musique ne va bien quand on la compose pour des paroles ; cela gêne un musicien & l'empêche de peindre ; son imagination est refroidie. — Mais, monsieur, il me semble. — Il vous semble mal. Un orchestre, morbleu un orchestre, voilà tout ce qu'il faut. Suivez le Moline, cela s'appelle faire un opéra ; les paroles ne sont jamais d'accord avec la musique ; mais aussi cela n'arrête point les effets... Moi je tiens pour les effets ; ais-je raison Cambino ? — Monsieur le marquis, cependant quand on veut exprimer un sentiment, l'amour, par exemple... — Oui, il faut du chromatique, beaucoup de fausses quintes ; on relève cela par l'accord parfait, delà on passe dans le ton relatif pour la tierce mineure. Appuyez-moi une septième diminuée ; si le mode est mineur, grimpez au majeur ; semez-moi des bémols, accords de tierce, dominante, sexte, & les double octave... Pardieu l'on module dans un tour de main... As-tu de la fureur dans ton opéra ? — Beaucoup, monsieur le marquis. — Ah ! pardieu

tu vas voir. Mesure à quatre tems battue bien ferme ; pour le récitatif *ad libitum* avec accompagnement obligé ; ensuite un chœur en fugue à deux sujets bien sortans l'un de l'autre, parce que cela marque la dispute, le conflit de juridiction ; sur-tout que cela crie comme le diable ; (il faut que l'on entende un cœur peut-être,) ensuite un grand silence ; c'est imposant ça, hein ?... Un trois-tems bien tendre pour faire le contraste, tu m'entends bien ? Il n'y auroit pas de mal d'y mettre des timbales ; ensuite le héros se fâche en allegro avec quatre bémols à la clef ; il faut qu'il fasse une tenue de dix mesures pour lui rassurer la poitrine ; pendant ce tems-là l'orchestre va le diable, puis ton héros fait des roulades pour se reposer ; il veut qu'on l'entende ?... Eh non, morbleu, que l'orchestre l'écrase ; & si ce diable de Legros perce encore, on y mettra du tonnerre... Ah ! ce que je te recommande, c'est une baffe bien ronflante ; que tout ça marche... — Et mes airs de danse, monsieur le marquis ? — Oh ! pour cela il nous faut du noble ; un beau grand morceau de flûte avec des variations pour la commodité de Salentin, & puis un point d'orgue avec des roulades ; il fera long pour faire un peu gigoter Gardel. ... Tu ne fais pas comment sortir de là ? — Ma foi, non. — Un tambourin, mordieu, un tambourin ; il n'y a que ça, pour qu'on s'en aille gaiement... Ah ça, bon soir...

Ah ! cervelle du diable, maudit empoisonneur, *Coglione, Coglione*. ... — Là, là, tout doux, Cambini lui dis-je... Eh bien, mon ami, voilà qui vous juge, & sans appel encore... Nous rejoignîmes la compagnie à qui le marquis avoit déjà fait confidence de ses bontés pour nous, en briguant des voix pour la première représentation, en cas que l'on suivit ses avis.

Je passois ma vie ainsi au milieu des talens & des ridicules ; mais ma bougresse m'ennuyoit ; elle jure comme un charetier ; pas la moindre ressource avec elle ; elle ne fait que foutre, encore brutalement. Un dernier trait me la fit planter là. Un soir, en sortant du spectacle, j'entre chez elle ; elle alloit souper en ville & moi aussi. Peut-on partir sans faire graisser ses bottes ? Je m'asseois sur une chaise ; elle se met sur moi & je la fous. Dans le plus fort du plaisir, & feignant de perdre la tête, la gueuse ne la perdit pas. Ma montre étoit superbe, elle en avoit envie ; l'escamoter lui parut joli ; elle la tire tout doucement, & la met dans sa poche. Aussi chatouilleux qu'elle, je m'en aperçois, & je parviens à lui dérober la sienne qui étoit d'un grand prix : nous nous quittons. Le lendemain grandes inquiétudes de sa part,

plaisanterie de la mienne... Pour dénouement, vous êtes une effrontée coquine, lui dis-je ; je vous rends votre montre ; gardez la mienne, vous l'avez profanée ; ma seule vengeance sera, de répandre ce trait odieux ; il est neuf & vous fera honneur. ... Elle jura, je lui fis la révérence & je sortis.

Il faut donc encore jeter le mouchoir... Allons, Dorville, tu feras ma sultane. Ma foi, elle en vaut la peine. Une taille de nymphe, remplie de graces ; le plus bel incarnat anime son teint de blonde ; ses grands yeux bleus ne demandent qu'à mourir pour ressusciter.

... On se retrouve du moins avec celle-là ; ma cuisinière m'avait dégoûté. Nous commençâmes par coucher ensemble, & ma nuit fut éloquente & décisive. Je m'établis maître de la maison ; j'avais sous moi un intendant avec qui il falloit des ménagemens, parce qu'il payoit la dépense. Je suis bon diable, je lui laissois le champ libre.

Cette nouvelle jouissance me plaisoit beaucoup ; tous les raffinemens de la volupté enivroient tour-à-tour. Je la trouve un matin dans son cabinet de bain ; elle en sortoit comme Vénus adonisée, parée de sa seule beauté ; une jambe étoit encore dans la baignoire, elle appuyoit l'autre sur un fauteuil ; ses beaux cheveux flottoient sur ses épaules, sa main caressoit une gorge d'albâtre ; elle contemploit tous ses charmes avec un doux sourire. Placé dans l'embrasure de la porte que j'avais entr'ouverte, observateur bandant, je jouissois de ce spectacle délicieux, & le feu couloit dans mes veines. Un bruit léger que je fais m'offre un nouveau tableau. Elle se baissa toute honteuse ; la rougeur la colore ; elle cherche à se faire un voile de sa longue chevelure... Un petit caniche assis sur le fauteuil, s'élance justement où il falloit, entre ses cuisses, leve sa tête, voile le sanctuaire, jappe de toute sa force, & remplace par sa petite gueule une autre fente... J'entre en riant à gorge déployée ; ma belle fut bientôt consolée, & devinez comment ?

Vous vous imaginez que je devois être heureux... Eh bien, je ne l'étois pas ; dans ce beau corps, le temple des graces, Dorville renferme l'ame d'une furie. Bizarre, capricieuse, elle n'a de confiance que dans le mal & la noirceur ; intéressée, avare même, elle n'attise des amans que pour les dévorer. *Je suis fâchée*, me disoit-elle un jour en parlant d'un malheureux dépouillé par elle, perdu, abymé sans ressources, *je suis fâchée de lui avoir laissé les yeux pour pleurer*... Dorville empoisonne tout ; sa langue perfide dénature les choses les plus simples ; son esprit artificieux, fécond en

intrigues, cache la dissimulation la plus profonde, sous le voile de la naïveté la plus ingénue ; méchante comme tous les foibles, les crimes ne lui coûtoient rien sans la crainte des supplices. — Eh ! pourquoi vivre avec un pareil monstre ? — Je ne la connoissois pas ; elle est séduisante, je croyois qu'elle m'aimoit... J'en fus cruellement puni !

Le comte de *** étoit mon ami ; il venoit souvent chez Dorville ; sa présence ne me gênoit pas, je ne l'en croyois pas amoureux ; j'étois tranquille : mais bientôt je crus démêler en lui de la contrainte ; il venoit plus fréquemment, sa gaieté disparoissoit ; peu à peu il se montra sombre & taciturne, accabla notre société d'ennui & moi de chagrin. Je m'efforçois de le distraire ; il recevoit mes avances avec cette politesse gênée qui présage aux amis le refroidissement & la rupture. Dorville est adroite, insinuante. Je lui confiai ma peine, je la priai de tirer de mon ami le secret de ses malheurs ; elle parut entrer dans mes vues... La perfide... Quelques jours après elle m'inquiéta par sa profonde tristesse ; je la surpris plus d'une fois versant des larmes qu'elle vouloit dérober. Inquiet, allarmé, je pressai, je conjurai enfin dans ces momens, où tout entier l'un à l'autre, on ne se refuse rien ; je renouvelai mes efforts, alors avec cette émotion, cet accent que la vérité seule devoit connoître... O mon ami ! me dit-elle ; cher amant ! je vais navrer ton cœur, mais j'exige ta parole ; cette parole sacrée que tu contiendras une trop juste fureur. (Je promets ce qu'elle me demande.)... Tu croyois le comte ton ami ? il n'est qu'un traître ! — Un traître, lui ? Bien. — — Oui, un traître bien lâche, & il a voulu me rendre sa complice. Il m'a fait l'aveu de son indigne amour ; j'ai essayé de le ramener à l'honneur, à l'amitié ; j'ai employé la douceur, les prières, les larmes... Mais au nom de l'amitié, son emportement a été extrême. Je l'abjure, s'est-il écrié, je l'abjure. Mon rival est mon ennemi... Ajouterai-je les insultes qu'il t'a faites ? Non, non, mon cœur en saigne encore ; tu voudrois te venger, tes jours feroient en péril. ... Mais Dieu ! que je crains de noirceur ! — ... La barbare ! & des pleurs inondent son visage ; elle en baigne le mien ; ses caresses portent dans mes veines tous les feux de la volupté, tous les poisons de la jalousie ; l'orgueil développe un amour que je n'avois pas cru sentir... Moi, je perdois tant de charmes !... Indigne ami, tu périras, ton sang lavera ton offense... Dorville ne feint d'appaîser ma fureur que pour l'attirer

davantage, mais elle m'avoit lié par des sermens ; la rage se concentre & fermente dans mon sein.

Le comte revint ; nous nous agaçâmes ; je le perçifflai. Dorville, toujours en tiers, empêchoit toute explication ; cette situation étoit trop violente pour durer. Le comte m'insulta, nous sortîmes ; la fureur nous guidait l'un & l'autre ; je l'atteignis d'un coup mortel qui l'étendit à mes pieds... Hélas ! le voile affreux qui nous couvroit, tombe aussi-tôt ; le comte laisse tomber son épée, je me précipite sur mon malheureux ami pour arrêter son sang... C'en est fait, me dit-il, je meurs... Je l'ai mérité... Ami ! je voulois t'arracher la vie... Dorville me l'avoit demandée. — Dorville, ô ciel ! — Ma passion étoit au comble... Elle avoit mis mon bonheur à ce prix... Adieu, pardonne-moi... Je suis bien puni. ... Que je meure du moins ton ami... — Il s'efforce de m'embrasser, il expire... O terre, engloutis-moi !... Je m'arrache à ce lieu d'horreur. Désespéré, furieux ; j'erre en proie aux furies qui me déchirent. Je ne fais où je vais ; mes pas s'arrêtent machinalement devant la maison de l'infame ; j'y monte & je tiens encore le fer fumant du sang de mon ami... C'est moi, c'est moi qui l'ai tué, m'écriai-je en hurlant de douleur ; tiens montre, assouvis ta rage, il n'est plus ; tu voulois qu'il versât mon sang ; tu m'as demandé sa vie, tu lui demandes la mienne ; viens, prends-là, rassasie-toi de carnage. — Le sang-froid, la sérénité regnent sur son visage ; la joie y perce ; elle ose encore me tendre les bras, me féliciter sur ma victoire... Horrible mégère, tremble ! cette main que tu as rendue criminelle, pourroit t'en punir... Un geste furieux accompagne ces mots ; elle se précipite à mes genoux, son sein palpite & la pâleur la couvre... Je jette mon épée loin de moi, toute son audace renaît... Eh bien, dit-elle, j'ai tout conduit, il est vrai ; je le détestois, j'ai alimenté son amour pour le perdre, je l'ai animé contre toi ; je savais que je ne t'exposais que foiblement ; il m'avoit offensée autrefois en me préférant une rivale... Je suis vengée... Je l'entendois à peine. Devenu plus calme, je m'évanouis, & je me retrouvai dans mon lit au milieu de mes gens.

Long-tems je fus inconsolable ; absorbé dans ma douleur, je fuyais les humains. L'image de mon ami succombant sous mes coups, me suivait sans cesse ; je me refusois à toute distraction ; je mourais lentement ; j'invoquais le tombeau.

Dans la même maison, mais dans un corps de logis séparé du mien, la femme d'un colonel vivoit très-retirée : jusques-là je lui avois rendu quatre fois par an les simples devoirs de l'honnêteté. Ma vie trop dissipée, le genre auquel je m'étois livré ne m'avoit pas permis de faire beaucoup d'attention à elle. Mon valet-de-chambre, instruit de mon affaire & désespéré de mon état, imagina que cette jeune dame pouvoit seule m'en tirer. Mon changement de conduite & d'humeur avoit fait événement dans la maison ; il fut le faire presser d'en découvrir la cause. Quelques mots lâchés à la femme-de-chambre exciterent la curiosité de la marquise ; mon homme lui détailla ma funeste aventure ; elle en fut touchée : chaque matin les gens s'informerent par son ordre de ma santé. L'apathie où j'étois plongé ne me permit pas de sentir que je devois l'en remercier. Nous nous rencontrâmes un jour en sortant ; elle me fit des reproches de mon humeur sauvage, avec un air d'intérêt ; je lui marquai de l'empressement de réparer ma faute, & nous rentrâmes. Ma visite fut courte, mais ce premier pas étoit beaucoup. Je continuai ; je la vis plus fréquemment ; bientôt je n'en bougeai point. La marquise étoit douce & complaisante ; elle ne se rebutoit pas de détails cent fois répétés ; elle s'attendrissoit & pleuroit avec moi ; ma douleur devint moins amère ; le sentiment de ce que je devois à cette aimable amie me fit une douce habitude de la reconnoissance. — Ahi... Gare l'amour ! — Hélas ! mon enfant, tu as raison. Une liaison intime, une confiance sans bornes entre une femme de vingt-deux ans, charmante, & un jeune homme, y conduisent infailliblement. D'ailleurs, combien la douleur dispose à la tendresse ! — Enfin, te voilà à l'amour parfait : belle chûte, mon ami, belle chûte ! — Non, je ne ferai point le languoureux Philinte. La marquise n'est pas de ces femmes qui se plaisent au merveilleux ; jolie sans vouloir le paroître, vraiment bonne & sensible, aussi séduisante qu'on peut l'être, & toujours égale, cette femme adorable n'est cependant pas heureuse. Son mari, comme trop de nos militaires, néglige un trésor qu'il possède pour courir après des guenons. Il ne croit pas à la vertu qu'il n'est pas digne de connoître, & cependant il est jaloux, jusqu'à la brutalité. Qui ne fait que c'est le moyen le plus sûr d'accomplir sa destinée ? Il étoit digne de la sienne ; mais combien Euphrosie méritoit peu son infortune !

Quelle différence, ô mon ami ! entre les caresses ingénues d'une femme aimable & naïve, & les agaceries de nos coquines. Celles-ci peuvent enivrer

nos sens ; mais leur fougue dissipée, on retombe sur soi-même ; le dégoût, l'ennui empoisonnent jusqu'aux plaisirs passés ; il faut s'aiguillonner pour les goûter encore.

La marquise a tout l'éclat de la jeunesse, joint une taille imposante ; elle paroîtroit colossale si elle étoit moins bien proportionnée. Cinq pieds quatre pouces, pieds nus. Le plus beau corps du monde ; une gorge ravissante, le bras, la main potelés ; une physionomie qui, sans être la beauté, renferme mille graces que n'a point une belle ; une irrégularité piquante, des cheveux gros comme le bras, & qui lui descendent jusqu'aux pieds : voilà son portrait.

Personne ne fait mieux qu'Euphrosie manier le ridicule. Sans la bonté de son cœur, elle seroit caustique ; mais elle craint de faire de la peine, même à ceux qui l'auroient offensée, si le respect qu'elle inspire le permettoit à l'audace. Chaque jour son esprit m'étonnoit davantage ; sa modestie lui faisoit trouver étrange les marques de mon admiration... Mais, mon ami, m'a-t-elle dit vingt fois, tu te rendras ridicule ; sans cesse tu me vantes ; tu t'exaltas sur des choses si simples ! — Tout le monde en diroit autant.

Mais son ame... Comment te peindre cette ame toute aimante qui n'a d'existence que pour les sentimens nobles & tendres ? C'est par eux qu'elle sort de ce calme inaltérable & doux qui la caractérise dans la société. C'est là qu'elle puise cette chaleur qui la rend si touchante, si dévouée, si sublime en amour. Euphrosie est aussi voluptueuse que tendre ; mais elle est toujours décente ; elle est pure, elle est chaste, & voilà pourquoi, sans doute, je ne connus jamais de jouissance égale.

Ne vous attendez pas à m'en voir esquisser le tableau ! Que le voile du mystère couvre à jamais nos plaisirs !... Mais que de combats j'eus à soutenir contre sa vertu ! Combien de fois il me fallut lui répéter que le crime seul faisoit la honte, & que l'amour, un amour tel que le sien, ne pouvoit pas être criminel !... L'avouerai-je ? Son devoir fut long-tems plus fort que moi. Elle sentit le danger ; elle eut le noble courage d'écrire à son mari, de lui demander ses soins & sa présence. Il méprisa cette femme respectable ; il rejeta ses prières. Une indifférence repoussante, un mépris insultant furent le prix des efforts qu'elle faisoit sur elle-même pour s'arracher à la tendresse... Je persuadai, je triomphai. Euphrosie ne rougit plus devant moi ; la paix régna dans son cœur. Eh ! quel homme de fer osera

la condamner ? Six mois se passèrent au milieu des délices. Isolés du reste de la nature, nous nous suffisions à nous-mêmes : nos feux sans cesse renaissans, avoient toujours le charme de la nouveauté. Une confiance mutuelle & sans bornes, achevoit notre bonheur.

Hélas ! peut-il durer long-tems ? Vils jouets du destin, que possédons-nous de stable ? Et pour quelques gouttes de bien mêlées dans un océan de maux, faut-il chérir la vie ?... La marquise portoit dans son sein un gage de notre amour. Bientôt son état ne fut plus incertain. J'étois au comble de la joie, sans oser le lui témoigner ; joie insensée, peut-être, mais si douce que je ne pensois pas même à la combattre. Euphrosie, plus éclairée par ses pressentimens, se sentoît dévorée d'inquiétudes que sa douceur & son amour déguisoient à peine. Son mari de retour à Paris, avoit aisément démêlé nos liaisons, & le lâche les avoit divulguées ; il nous prodiguoit à tous deux les injures ; vingt fois Euphrosie arrêta mon bras. Prêt à la venger, elle fut m'enchaîner par ses sermens ; mais son bonheur fut altéré à jamais. Sans cesse je la surprenois baignée de larmes, & j'y mêlois les miennes... Euphrosie, lui dis-je un jour, hélas ! je cause tes douleurs, & je ne puis les adoucir ; nos cœurs cessent-ils donc de s'entendre ? Ah ! pourrois-tu jamais me haïr ? — Te haïr ? Ah ! jamais tu ne me fus si cher. Cet enfant infortuné que je nourris dans mon sein ! naîtra sous de cruels auspices sans doute ; mais il a resserré, s'il est possible, les nœuds qui m'unissoient à toi. Va, mon ami, je ne suis point injuste ; & si je t'ai fait des sacrifices, ne crois pas que je m'en repente ; je t'en ferois de bien plus pénibles. ... Cher amant, il m'en reste peut-être bien peu à t'offrir... Au moins que cet enfant te rappelle sa mere. — Cruelle, que veux-tu me faire entendre ?... Eh, voilà donc ton amour !... Ah ! si je t'étois cher, payerois-tu d'un tel prix ma tendresse ?... Meurs, meurs pusillanime amante ; mais tu jouiras avant d'expirer du barbare plaisir d'avoir immolé ton amant. Tu vas priver ton enfant de tes embrassemens & des miens ; il restera en butte à tous les coups du sort ; inconnu sur la terre, entouré d'ennemis peut-être, il vivra pour la douleur ; & c'est toi, si tendre, si compatissante, qui, en lui donnant le jour, le voue à de longues infortunes que n'adoucirà jamais notre tendresse... — Euphrosie m'interrompt par ses sanglots ; mais le torrent de larmes qu'elle répand dans mes bras, paroît soulager son cœur... O mon Euphrosie ! lui dis-je alors, quitte, quitte ces funestes pensées : rappelle ton courage, conserve-toi pour

l'amour ; ne m'as-tu pas dit mille fois que tu ne vivrois que pour moi ?... Elle me promet d'être plus tranquille. Je crois qu'elle le devint en effet.

Peu de jours après, des ordres de la cour me forcèrent à me rendre en Bretagne. Mon voyage devoit être court ; mais Euphrosie avançoit dans sa grossesse. Que d'inquiétudes j'allois lui donner, & combien j'en ressentais !... Des pressentimens affreux nous agitoient. Nos adieux furent cruels ; long-tems pressés dans les bras l'un de l'autre, il nous sembloit que c'étoit pour la dernière fois. Euphrosie s'évanouit ; on m'arracha d'auprès d'elle. Il fallut partir.

Déjà je me flattois d'un prompt retour ; mes affaires alloient finir ; je reçois ce billet d'un ami... “ Que fais-tu, malheureux ! Tu remplis de stérils devoirs, & tu néglige les plus sacrés. Accours, ne perds pas un instant, viens servir l'amour. ”... Je vole, l'âme saisie d'effroi ; j'arrive... Horrible spectacle !... Tout est en deuil chez Euphrosie... Ciel ! ô ciel ! elle n'est plus !... Je veux la voir ; je veux l'embrasser encore ; je veux mourir avec mon amante... J'avance malgré les efforts de ceux qui me retiennent ; ils me parlent, je ne les entends pas. Ivre de désespoir, j'allois entrer... Arrête, jeune téméraire, me dit un vieillard vénérable qui sort de la chambre d'Euphrosie ; respecte ces lieux habités par la douleur. — Son accent sévère, mais touchant, pénètre mon cœur. Je me précipite à ses genoux sans le connoître ; je les embrasse... O qui que vous soyez, ayez pitié de moi ! laissez-moi revoir mon amante ; j'invoque cette seule grace... Hélas ! ne puis-je obtenir une mort plus douce auprès d'elle ?... — Releve-toi, me dit-il en pleurant... Jeune insensé, tu précipites au tombeau ma douloureuse vieillesse ; que t'avois-je fait ? Jusqu'ici rien n'a souillé mes cheveux blancs ; tu livres mes derniers jours à la honte, au désespoir. Déjà ton funeste amour me coûte mon fils & ma fille ; l'un étoit mon soutien, & l'autre mon bonheur. — Vous, son père !... O dieu !... Vieillard infortuné, prenez ma vie ; je ne désavouerai pas mon amour, & puissiez-vous en vous vengeant me réunir à mon amante. — J'ai tout perdu, je pourrais t'imputer tous mes maux ; mais je n'ai pas le cœur d'un barbare, & je ne puis ni ne veux te haïr... (Mes cris, mes gémissemens font ma seule réponse.)... Eh quoi ! c'est donc à moi de te consoler. Calmez-vous, jeune homme trop malheureux ; Euphrosie... — Eh bien, mon père ?... J'attends à vos genoux mon arrêt... — Euphrosie respire encore. — Elle respire ! ... O dieu ! laissez-moi...

courrons... (Je m'arrête avec le sang-froid & l'égarement du désespoir.) Mais non, elle n'est plus. Vous me flattez encore pour favoriser plus longtemps votre vengeance... A ces mots, mes forces m'abandonnent ; je tombe sur un fauteuil ; une vapeur mortelle s'empare de moi ; j'ai les yeux ouverts & je ne vois rien.

Le pere d'Euphrosie daigne me prendre la main... Je ne vous trompe point ; mais votre sort & le mien n'en sont guere moins cruels. Croyez ce que je vous dis, & apprenez les malheurs que vous causez. Huit jours après votre départ, le marquis de *** vint voir ma fille. Son frere étoit chez elle ; Euphrosie venoit de lui confier son état & son amour. Le marquis furieux, s'emporta contre la femme dans les termes les plus outrageans. En vain mon fils voulut l'appaiser. Le marquis menaça Euphrosie ; il voulut même la frapper. Mon malheureux fils se jette au-devant de sa sœur ; son beau-frere, hors de lui, tire son épée & le force à se mettre en défense. La rage l'aveugloit ; il se précipite sur le fer de son adversaire ; mon fils désespéré, vole à son secours ; le marquis cachoit un pistolet dont il tue mon enfant... A la vue de ce combat funeste, Euphrosie étoit tombée sans connoissance ; les douleurs d'un accouchement prématuré la rappellerent à la vie & à toute l'horreur de sa destinée ; elle a mis au monde un enfant qui n'est plus ; on a jusqu'ici désespéré de la mere, aujourd'hui elle paroît moins mal ; mais comment échapperoit-elle à sa douleur ? — J'avois dévoré ce terrible récit ; j'étois immobile ; mais dieu ! que de serpens déchiroient mon cœur !... Eh bien ! m'écriai-je avec amertume ; elle vit. ... Elle vit ; mais c'est pour me détester... Mais non, Euphrosie ne peut pas me haïr... O mon pere ! Ah ! souffrez que je vous donne ce nom ; je vous offrois ma vie, elle vous sera consacrée. Que je répare autant qu'il est en moi vos pertes affreuses ; que je devienne votre fils ! O combien les devoirs m'en seront doux !... Mais, mon pere, laissez-moi sauver votre fille ; Euphrosie vivra pour vous aimer... — Le bon vieillard s'attendrit ; un rayon d'espoir pénètre son ame ; il pleure sur moi ; il daigne me presser contre son sein, ... Hélas ! nous nous abusions tous deux ; Euphrosie revint à la vie ; mais une mélancolie profonde l'avoit empoisonnée pour jamais ; elle refusa de me voir, & courut s'enfêvelir dans un couvent. Je tentai tout pour vaincre ses résolutions ; son pere féconda mes efforts ; tout fut inutile ; elle prit le voile & prononça ses vœux.

Mon imagination étoit allumée, ma tête exaltée, mon cœur inondé de tristesse. Je pris un parti violent, & sans communiquer à qui que ce fût mon dessein, je montai à cheval & courus chercher la Trappe pour y ensevelir le reste de mes jours.

Le ciel sembloit conjuré contre moi. Un orage affreux m'oblige de m'arrêter à Verneuil ; j'étois percé, je n'avois rien pour changer ; je me jette dans une auberge pour me sécher, & rendu de fatigue, je me résous bientôt à y passer la nuit. Seul dans ma chambre, j'y broyois du plus beau noir possible ; l'histoire de l'abbé de Rancé me montoit au quatrième ciel. Je ne voyois rien de si beau que ces longs cimetières dont quelques lampes sépulchrales perçoient à peine les sombres horreurs ; j'entendois cette cloche funèbre qui semble appeler la mort ; je la voyois s'avancer à pas lents ; Comminge & Euphémie étoient devant mes yeux. Je prenois le travail pénible de mon imagination délirante, pour l'héroïsme de la vertu ; j'allois enfin m'enfoncer dans ces demeures funèbres où gémissent tant de malheureuses victimes des préjugés ou des passions... Je le voulois, la Providence ne le voulut pas.

Aborbé dans mes sombres réflexions, je n'appercevois pas une très-jolie fille de l'auberge, arrêtée depuis un quart-d'heure devant moi... J'y prends garde enfin ; je sors de ma rêverie, mais pour tomber dans une autre ; je lui approche un fauteuil, la croyant, ma foi, je ne fais qui. Je l'oblige à s'asseoir ; elle ne doute plus de ma folie ; enfin, à force de me demander ce que je voulois pour mon souper, elle me rappelle à moi ; je ris, elle éclate.

Je donne mes ordres ; Madelon descend & revient faire mon lit ; la bonté divine veilloit sur moi ; ces sortes de filles portent leurs cotillons fort court. Madelon, en s'allongeant, me laissoit voir une jambe faite au tour, & le bout d'une cuisse très-blanche... Hélas ! me dis-je à moi-même, je vais m'enterrer ; que cette pauvre fille profite du moins de mon reste ; enfilons-là ; c'est le dernier coup que je fouterai de ma vie... Alors avec une gravité sans égale, je la prends par les deux pattes ; je la jette sur le lit, je la trouffe & je l'enfourne avant qu'elle eut le tems de voir comment. Elle fit un peu la revêche ; mais où est la fille qui ne marche pas au troisième coup de cul ? Seulement pour me marquer son dépit, elle remuoit comme un diable. Par habitude je voulois recommencer ; elle me fit convenir que cela ne se pouvoit pas, qu'on attendroit après elle ; mais nous arrêtâmes qu'elle

viendrait coucher avec moi, & je me débarrassai en sa faveur de quelques louis, qui, suivant mon projet, alloient me devenir inutiles ; car je n'en démordois pas.

Nous passâmes la nuit ensemble ; je m'en donnai comme pour la dernière fois ; mais admirez l'ouvrage du bon dieu : plus j'allois à ce diable de trou, plus ma tête se calmoit ; mes résolutions s'affoiblissoient d'autant ; & je résolu, sous prétexte de fatigue, d'attendre encore une nuit pour me déterminer. Je ne fus pas dans cette peine. Une berline de poste arriva vers l'heure du dîner : deux hommes qui étoient dedans me firent demander la permission de partager le mien ; je l'accordai ; mais quel fut mon étonnement ! c'étoit deux de mes amis intimes qui me galoppoient. — Ah ! ah ! monsieur l'enragé, me dit Saint-Flour, vous faussez donc ainsi compagnie. Que diable ! tu as l'air du chevalier de la triste figure ! — Je voulus soutenir contenance ; ils m'envoyèrent promener, me persifflèrent, me démontrèrent que je n'avois pas le sens commun ; je le crus ; je montai en voiture avec eux, nous arrivâmes à Paris.

Pendant quelques tems, je fus un peu honteux ; d'ailleurs, le diable m'emporte, si je savois où aller, ni quelles liaisons former. Cependant j'étois endetté ; mes créanciers, honnêtes Israélites, venoient m'offrir leur figure patibulaire. Je pris une résolution magnanime ; je me décidai à me mettre la corde au cou, à me marier. — Ah ! tu vas faire une fin. — Oui, une fin ; c'est pardieu bien périr avant le tems.

Je connoissois une vieille intrigante, doyenne des marquises apparieuses de sacrement ; je fus lui conter mon affaire, en lui observant que j'étois pressé. — Oui, me dit-elle ; la voulez-vous jolie ? — Ma foi, cela m'est égal ; c'est pour en faire ma femme ; je ne m'en soucierai guère, & je ne la prends pas pour les curieux. — Il la faut riche ? — Oh, cela, le plus possible. — De l'esprit ? — Mais oui ; là, là. — Je tiens votre affaire. Connoissez-vous madame de l'Hermitage ? — Non. — Je vous présenterai ; c'est une de mes amies ; sa fille a dix-huit ans. Elle est très-riche, & sur-tout son caractère est excellent. — (Ah, foutre, que cette bougresse-là doit être laide !)... Mon aimable Duegne part sur-le-champ pour porter les premières paroles, manigancer mon affaire & me vanter ; le soir elle m'écrivit deux mots, & deux jours après nous nous rendons chez ma future belle-mère.

Madame de l'Hermitage tient bureau de bel-esprit ; là, tous nos demi-dieux, tous nos Apollons modernes viennent chercher des dîners qu'ils payent en sonnettes. Dès l'anti-chambre je respirois une odeur d'antiquité qui me faisoit l'odorat ; la vieille m'avoit prévenu qu'il falloit beaucoup admirer. J'entre dans un salon immense & carré ; j'y trouve la maîtresse de la maison avec l'air d'une fée, le corps d'un squelette & le maintien d'une impératrice ; elle m'affonne de longs complimens ; j'y réponds par des révérences sans nombre ; je cherche des yeux la future... Ah ! foutez, on vous en donnera. Diable, il faut que sa chère mère me juge auparavant, & la bienfaisance permet-elle qu'on expose une fille aux regards du premier occupant ? — La Duegne & la mère entamerent les grands mots & les vieilles histoires ; pendant ce tems-là, je toisai le salon : des tapisseries d'antique verdure en couvroient les murailles. Cassandre & Polixène y figuroient aussi bien que le roi Priam ; nombre de Troyens & de perfides Grecs, avec chacun un rouleau qui leur sortoit de la bouche pour la commodité de la conversation. Du plancher pendoit une lampe immense à sept branches de bronze doré, qui avoit servi aux festins de Nabuchodonosor ; aux quatre coins des trépiéds de vieux laques surmontés d'urnes à l'antique, & des pyramides tronquées, trouvées dans les fossés de Ninive la superbe. Des tables de marbre de Paros, portées sur des piliers de granit, chargées de bustes grecs & latins, & d'un grand médaillon. La cheminée élevée à huit bons pieds de hauteur & surmontée d'un miroir de métal, environné d'une bordure immense en filigrane ; c'étoit, je crois, celui de la belle Hélène. Les fauteuils paroissoient modelés sur ceux de la reine de Séba ; couverts de tapisserie durement rembourrés pour éviter la mollesse, mais magnifiquement dorés... Voilà, mon cher, le mobilier qui frappa mes regards. Au reste, tout déceloit à mes yeux exercés un fonds de richesses qui chatouilloit mon âme, & je projettois déjà de changer toutes ces fadaïses contre les belles inventions de notre luxe moderne. Je m'extasiai sur chaque objet ; je tranchai du connoisseur pour applaudir ; on accueillit mes éloges, & nous nous retirâmes la Duegne & moi.

En sortant, elle me dit que ma figure, mon air sage & posé (car il ne m'étoit pardieu pas échappé un sourire), sur-tout mon excessive politesse, avoient prévenu en ma faveur ; que probablement je serois invité à dîner pour le jeudi, qui étoit le grand jour, & qu'alors je verrois mademoiselle

Euterpe... Foutre, voilà un beau nom ; j'ai diablement peur que ma charmante ne soit aussi quelque anti-caille.

Je fus invité ; le dîner répondit à l'ameublement, & je vis mon Euterpe... Ah, sacredieu, la jolie future ! Elle est faite à coups de serpe ; elle a été modelée, ou le diable m'emporte, sur quelque singe : aussi madame sa chère mère dit-elle que c'est le vivant portrait de monsieur de l'Hermitage. Ramassée dans sa courte épaisseur, un teint d'un jaune verd, de petits yeux enfoncés, battus jusqu'au milieu de deux joues bouffies ; des cheveux à moitié du front, une bouche énorme & meublée de cloux de gérofle, un cou noir, & puis... Serviteur. Une gaze envieuse voiloit un je ne sais quoi qui montoit au diable. Eh ! pardieu, que ne couvroit-elle aussi les deux plus laides pattes que jamais servante ait lavées. Au reste, mademoiselle Euterpe fait la petite bouche, grimace avec complaisance, & n'en est que plus laide... Ce fut bien pire quand elle eut parlé ! Ah ! Cathos n'est rien en comparaison... Jour de dieu ! épouser cela, me dis-je à moi-même : c'est bien dur ! — Et si donc, tu ne l'épousera pas peut-être ? — Eh ! mon ami, quarante mille livres de rente d'entrée, autant de retour, cela n'est pas à négliger ; elle a les beaux yeux de la cassette, & moi je n'ai qu'un beau vit dont elle ne tâtera guère. Mes créanciers me talonnent, il faut s'immoler.

Après le dîner, mademoiselle Euterpe fut se camper auprès de sa chère mère ; moi, j'allai roucouler d'amoureux hoquets qui furent reçus avec humanité & condescendance ; somme-tout, au bout de quinze jours on nous maria, en m'avantageant de vingt mille livres de rente par contrat. Me voilà donc Euterpié. La mère donna à sa bien-aimée sa bénédiction & le baiser de paix ; ma chaste épouse fut se mettre entre deux draps, les talons dans le cul, comme cela se pratique par modestie. Une partie de la noce étoit dans les chambres voisines ; les jeunes gens sur-tout, pour qui c'est une aubaine, me firent compliment sur mon bonheur futur, me souhaitèrent bonne chance & se mirent en embuscade. Je me campai à côté de ma charmante qui versoit de grosses larmes. “ Madame, lui dis-je, le mariage où nous nous sommes engagés est un état *pénible*, une voie *étroite*, mais qui mène au bonheur ; il n'est point de roses sans épines, & c'est moi votre époux qui doit les arracher. Le Créateur nous a réunis pour que nos deux moitiés ne fissent qu'un tout. Afin de mieux consolider son ouvrage, il a fait présent à l'homme, chef de son épouse, d'une cheville.

... Tâtez plutôt, (je lui porte la main là, & la masque retire la patte comme si elle avoit bien peur ;) or cet infiniment doit trouver son trou ; ce trou est en vous, permettez que je le cherche & que je le bouche. ” ... Alors d’un bras vigoureux, je prends ma chrétienne ; elle ferre les cuisses, j’y mets un genouil comme un coin ; elle me fout des coups de poing par maniere de résistance ; enfin elle fait semblant de se trouver mal ; elle allonge les jambes, leve le cul ; je frappe à la porte. ... Ah, foutre ! ah, sacredieu ! mort de ma vie ! — Quoi donc ? — Comment, bourreau ! deux pieds de cornes... Je suis étranglé... Elle est ouverte à deux battans encore. Ah, chienne ! ah, carogne ! & tu défendois la brèche !... Foutu garce !... Je la cogne ; elle m’égratigne, elle hurle ; je jure en frappant toujours ; la mere arrive ; écumant de rage, je saute à bas du lit & je me fauve. Mes amis rangés en haie me demandent avec une maligne inquiétude, si je me trouve mal, si je veux un verre d’eau... Je veux le diable qui m’emporte loin d’ici. — Un instant après, ma belle-mere rentre, & d’un ton de sénateur... Mon gendre, je fais ce que c’est. — Comment, ventredieu ? Je le fais bien aussi moi, & que trop. — Non, ce n’est rien ; le premier jour de mes noces, il m’en arriva tout autant. — Ah, la foutue famille ! — Rassurez-vous, c’est un enfant qui ne fait pas ce que c’est, elle s’y fera, allez vous remettre auprès d’elle & prenez-la par la douceur. — (La rage qui m’étouffoit m’avoit empêché de l’interrompre, mais à cette douce invitation je m’écrie.)... Moi, y retourner ! Que le jeanfoutre qui l’a commencée l’acheve... Ah, foutre ! c’est une antique ou un cheval, tant elle est large. — (Madame de l’Hermitage fronce le sourcil,) Mon gendre, je comprends ; c’est que vous ne pouvez pas. — Comment, foutre, madame, je ne peux pas ? Eh, sacredieu, la besogne n’est pas dure, on y passerois en carrosse... La vieille fée se fâcha ; je manquai la foutre par la fenêtre, & je sortis pour jamais de ce maudit lieu.

O rage ! ô désespoir ! Moi, la terreur des maris ; moi, la perle des fouteurs, me voilà coëffé d’un panache à la mode !... Cocu, cocu, en herbe... Cocu, ventre & dos, & par une guenon, une Marie-Torne !... Où fuir ? où me cacher ?... Les épigrammes vont m’affaîner.

Ce n’est pas tout. Le lendemain, un homme en noir demande à me parler. Au milieu de beaucoup de révérences, il me signifie un petit papier... Monsieur, vous vous trompez. — Non, monsieur, me dit le Normand. —

Mais de qui cela vient-il ? — De haute & puissante demoiselle Euterpe de l'Hermitage, votre légitime épouse. — Comment, coquin ! foutre, si tu ne fors... Il étoit déjà parti, & court encore... Eh bien ! la bougresse me faisoit sommation de la traiter maritalement, sans quoi l'on m'annonçoit bénévolement que l'on demanderoit séparation. Je cours chez mon procureur ; je consulte ; nous plaidons pendant trois mois ; on me tympanise ; enfin je suis contraint d'abandonner dix mille livres de rente de mes vingt constituées, & l'on me déclare pere d'un individu (quelque sapajou sans doute) dont ma bougresse étoit grosse, encore n'étoit-ce pas le premier.

Furieux, désespéré, je pars pour le pays étranger, & j'abandonne à jamais cette terre maudite, où je pourrois rencontrer tant d'objets odieux.

Sort foutu ! fort plein de rigueur ! Qui, moi, j'éprouverois tes caprices, tes bifarreries ! Voilà donc le fruit de mes belles résolutions ! Tous mes projets aboutiroient à la parure de Moïse ! Fuyez, foutez-le-camp, rêves atrabilaires, songes creux de mon imagination bilieuse !... Non, non, mesdames, vous ne tiendrez point mon chef dans vos cuisses maudites : jamais un con marital ne m'enverra de vapeurs cornifères. Au foutre la Conversion ; mais dans mon humeur de vengeance, je foutrai la nature entière ; j'immolerai à mon Priape jusqu'à des pucelages ; (si tant est qu'il en existe encore ;) par moi, légions de cocus, peupleront les palais, les champs & les cités ; j'usurperai jusqu'aux droits de notre bonne mere sainte église ; point de fouteuse de prélat, point de monture de curé que je n'enfile sur tous les sens, (pour leur conserver l'habitude,) jusqu'à ce que, rendant dans les bras paternels de monsieur Satan mon ame célibataire, j'aille foutre chez les morts.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Cunegonde1
- Cantons-de-l'Est

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)